

Décembre
2014

Équipe de Recherches en STAPS

**Techniques et
Enjeux du
Corps**



1 rue Lacretelle 75015 Paris

ufolep
TOUS LES SPORTS AUTREMENT



Haïfa Tlili & Nicolas Delorme
**Pourquoi les jeunes filles ne pratiquent pas d'Activités
Physiques et Sportives ? Une Recherche Action dans les
Zones Urbaines Sensibles françaises.**

Remerciements

Les filles et les acteur.e.s qui ont bien voulu participer à cette recherche action.

L'UFOLEP, Philippe Machu, Président de l'UFOLEP Nationale, Pierre Chevalier, Directeur Technique Nationale et Adil El Ouadehe, DTNA en charge du Pôle Sport Société ;

L'Université Paris Descartes et le laboratoire Techniques et Enjeux du Corps ;

Les membres du comité de pilotage et plus particulièrement le Ministère de la Ville, le Ministère de la Jeunesse et Sport et l'association Femix'sport ;

Pierre Mbas (Diambars), Béatrice Barbusse, Sarah Ourahmoune, Nadia Aidli, Aya Cissoko et Bintou Dinbélé.

Les responsables des différents comités départementaux UFOLEP très impliqués sur le terrain ;

Les étudiants qui ont retranscrit les entretiens.

Table des matières

REMERCIEMENTS	1
TABLE DES MATIERES	2
PARTIE 1 : REVUE DE LITTERATURE	3
LA NECESSITE D'UNE RECHERCHE ACTION	10
PARTIE 2 : METHODOLOGIE	12
1/ LA RECHERCHE ACTION ET LA METHODE INDUCTIVE.....	12
2/ OBJECTIFS PRINCIPAUX DE LA RECHERCHE ACTION	15
3/ L'OBJECTIVITE : UN PROCESSUS DE REFLEXIVITE ET DE DISTANCIATION	15
4 / PRINCIPES METHODOLOGIQUES	16
<i>Echantillonnage</i>	16
- Quelques considérations méthodologiques	16
- Choix des terrains et des participants.....	17
Les entretiens	18
- Construction des guides d'entretien.....	18
- Types d'entretiens et conditions de passations.....	20
- Aspects éthiques.....	20
<i>L'analyse des données</i>	21
- Retranscriptions.....	21
- Nvivo.....	21
PARTIE 3 : RESULTATS	22
1/ LES CARACTERISTIQUES FAMILIALES ET SPORTIVES DES POPULATIONS	22
2/ LES REPRESENTATIONS DU SPORT DES FILLES	23
<i>Définition du sport/ APS donnée par les filles</i>	23
<i>Définition du sport/ APS donnée par les acteurs</i>	30
<i>Confrontation des deux populations</i>	39
3/ LES FREINS A LA PRATIQUE PHYSIQUE ET SPORTIVE	40
<i>Les freins les plus mis en avant par les filles</i>	40
<i>Ce qui revient le plus du côté des acteurs</i>	71
<i>Confrontation des deux populations interrogées</i>	114
4/ LES PROPOSITIONS D' ACTIONS CHEZ LES FILLES ET LES ACTEURS.....	115
PARTIE 4 : DISCUSSION	123
1/ A PARTIR DE L'ANALYSE THEMATIQUE DES DIFFERENTES POPULATIONS.....	123
2/ LES DISCOURS EN JEU DANS LES DEUX POPULATIONS.....	125
<i>Discours en jeu chez les filles et impact sur l'Activité Physique et Sportive (Figure 3)</i>	125
<i>Les discours de référence en jeu chez les acteurs parlant des filles et leurs impacts sur l'Activité Physique et Sportive (figure 4)</i>	127
<i>Analyse des discours en jeu dans les deux populations</i>	128
3/ PROPOSITIONS D' ACTIONS.....	130
<i>Propositions rapides d'action (court terme)</i>	131
<i>Propositions plus longues à mettre en place (moyen-long terme)</i>	133
PARTIE 5 : CONCLUSION	136
BIBLIOGRAPHIE	141
TABLES DES TABLEAUX ET ILLUSTRATIONS	145

Partie 1 : Revue de littérature

Au niveau national chez les 14-20 ans, l'abandon de la pratique sportive est plus important chez les filles¹ (45 %) que chez les garçons (35 %) (SEMC, 2014). De plus, les filles âgées de 12 à 17 ans sont plus nombreuses que les garçons à n'avoir jamais fait de sport en dehors des cours obligatoires d'éducation physique et sportive (EPS) à l'école (14 % des filles contre 8 % des garçons) et à avoir abandonné sans reprendre d'autres activités sportives (26 % chez les filles contre 15 % chez les garçons) (Talleu, 2011).

Concernant la pratique d'activités physiques et sportives, des inégalités et des disparités sociales sont observées chez les filles et les femmes (Talleu, 2011). Les recherches montrent que le niveau d'étude est le facteur le plus discriminant dans l'accès des femmes aux activités physiques et sportives. Le taux de pratique est corrélé positivement à la durée des études et donc au niveau atteint (Louveau, 2004). Chez les jeunes, le niveau d'étude influence également sensiblement la pratique des jeunes filles et son intensité. Les revenus du ménage sont également corrélés positivement à la pratique sportive des enfants, notamment chez les jeunes filles. Le capital culturel est également un facteur important.

Le travail de synthèse réalisé au niveau européen par Talleu (2011) montre que les obstacles à la pratique féminine peuvent être structurels ou individuels. Les freins structurels concernent la faible diversification de l'offre, les problèmes d'accessibilité et de qualité des installations sportives, le manque de créneaux réservés aux filles/femmes, la sous-représentation des femmes dans l'encadrement technique et administratif et les phénomènes d'exclusion, de discrimination voire de racisme. A ces obstacles structurels s'ajoutent des freins individuels : le manque de temps (souvent lié aux responsabilités domestiques et familiales), l'absence d'ami(e)s dans le domaine sportif, l'influence familiale (*via* l'absence de pratique chez les parents/frères/sœurs), les changements corporels liés à la puberté, le manque d'information sur les opportunités de pratiques et la faible place accordée aux sports féminins et aux sportives dans les médias. Les études réalisées au niveau français confortent les résultats observés au niveau européen. Par exemple, l'étude de l'association Femmes

¹ Par rapport aux 7-13 ans et toutes fédérations confondues (SEMC, 2014)

Solidaires de la Somme² montre que les principaux freins à la pratique féminine sont (par ordre décroissant) : (1) la disponibilité, (2) les enfants (et la vie familiale), (3) le manque de médiatisation, (4) le sexisme dans certains sports, (5) le manque d'encouragement, (6) la motivation, (7) le coût, (8) la vie professionnelle, (9) le manque d'information et (10) un environnement trop masculin.

En EPS, les filles et les garçons se distinguent par leur attitude et leur comportement en cours. Une étude européenne (With-Nielsen & Pfister, 2011) montre que les filles ont tendance à participer moins intensivement aux exercices et aux jeux, à éviter les situations d'effort et de compétition, à moins participer aux leçons et, d'une manière générale, à être beaucoup plus souvent absentes des cours d'EPS que les garçons, notamment en cours de natation.

L'adolescence est une période durant laquelle les jeunes utilisent les stéréotypes de sexe en ce qu'ils constituent des repères stables favorisant la communication homolatque³ et hétérosexuée (Moulin, 2005). Le sport fédéré amène nécessairement les pratiquantes à évoluer dans un système compétitif alors même que la compétition ne représente pas la principale motivation des adolescentes (Moulin, Le Bars, Lacombe, & Megdiche, 2005). La démotivation sportive chez les filles traduirait un mécanisme d'appropriation de la différence (biologique) qu'elles exploiteraient pour mettre en œuvre la différenciation sociale et culturelle (Mathieu, 1991), c'est-à-dire pour se construire en tant que filles. A travers le renforcement de la domination sportive des garçons, tout en normalisant leurs moindres compétences et en revendiquant la légitimité du sport loisir, les adolescentes disent qui elles sont en tant que filles, c'est à dire qu'elles identifient et exploitent un modèle (sportif) du genre féminin (Moulin et al., 2005).

Suite à ces constats, et au-delà des freins « traditionnels » déjà identifiés, il convient de se demander si des freins spécifiques existent chez les filles résidant en Zones Urbaines Sensibles (ZUS). En effet, elles cumulent un certain nombre de « handicaps » (comme par exemple un niveau d'éducation plus faible, un taux de chômage plus important, des niveaux de ressources plus faibles, etc.) par rapport à la population globale. Les

² http://www.courirauchu.net/wa_files/Enqu_C3_AAte_20Femmes_20Solidaires.pdf

³ L'homolalie qualifie les sociabilités entretenues entre individus de même âge et de même sexe.

spécificités sociodémographiques et culturelles des filles habitant en ZUS sont à même de générer des freins spécifiques qui n'auraient pas été capturés par les précédentes études sur le sujet et qui appelleraient des actions spécifiques.

Les données décrivant la pratique des filles dans les Zones Urbaines Sensibles (ZUS) sont rares. William Gasparini et Gilles Vieille Marchiset (2012) font une analyse de la pratique sportive dans les quartiers prioritaires. En s'appuyant sur les statistiques du Ministère de la Jeunesse et des Sport (2005), ils mettent en avant que seuls 10 % de la population habitant en ZUS pratiquerait une activité sportive en étant titulaire d'une licence sportive. Et, parmi ces 10 %, les jeunes et des garçons seraient majoritaires (source + précise sur jeunes et garçons ?). Les femmes semblent être particulièrement éloignées de toute forme d'activité sportive. Alors que 51 % des filles pratiquent le sport en France, seulement 32 % sont dans ce cas en zones d'éducation prioritaire (Gasparini & Vieille Marchiset, 2012). Selon l'Observatoire National des Zones Urbaines Sensibles (ONZUS), 3,6 % des licenciés sportifs résident en ZUS en 2011. Dans ces territoires, les licenciés masculins représentent 4,1% et le pourcentage de licenciées femmes est de 2,9%. Dans ces zones de relégation spatiale, Gasparini et Vieille Marchiset (2012) constatent que tout comme un ensemble de services privés et publics, les clubs sportifs disparaissent progressivement. Seules restent les associations de quartier et de prévention ou encore les dispositifs d'animation sportive municipale de proximité encadrés par des animateurs souvent issus des quartiers (les « grands frères»). Par ailleurs, les chercheurs notent que les enquêtes de terrain révèlent que les quartiers ne sont pas homogènes. Ainsi le nombre des clubs sportifs, les services privés et publics, les associations de quartier et de prévention, les dispositifs d'animation sportive municipale de proximité, mais aussi les types de solidarité et les pratiques culturelles prennent des formes spécifiques dans les quartiers. (Gasparini & Vieille Marchiset, 2012).

Les études menées jusqu'à présent insistent sur les difficultés de l'accès à la pratique sportive des filles et de leur fidélisation mais également sur leur invisibilité dans les quartiers (Deville, 2007a, 2007b; Deydier, 2004; Guérandel, 2008, 2010, 2011a; Guérandel & Beyria, 2010, 2012; Vieille Marchiset, 2009; Guénif Souilamas & Macé, 2004; Tatu, 2009; Tatu, 2007; Tatu & Vieille Marchiset, 2008; Vieille Marchiset & Tatu-Colasseau, 2012). Ces travaux montrent que les relations entre les sexes sont difficiles et

distantes (Lepoutre, 2001). En quête d'invisibilité (Kebabza, 2007), les filles adopteraient des rituels d'effacement de leur présence (Faure, 2008; Guénif Souilamas, 2003) alors que les garçons, mettant en avant des valeurs comme la force et la virilité, valorisaient une socialisation de l'entre-soi et une appropriation de l'espace du quartier (Guérandel & Beyria, 2010). Il semblerait donc que la majorité des filles délaissent les activités sportives qu'elles associent au monde des hommes, où la performance physique participe à la construction de la virilité (Guérandel, 2008). Elles subissent donc une discrimination (quantitative et qualitative) en ce qui concerne les loisirs, particulièrement au niveau de l'accès au sport et à la culture (Tatu, 2009). Dans les milieux populaires, les filles qui ont une activité physique, choisissent principalement des sports mixtes ou masculins. Cela renvoie aux représentations associées aux pratiques viriles, laborieuses et gratifiées (Schwartz, 1990). De plus, il semblerait que la distance de contact de certains sports virils et l'absence de mise en scène érotisée du corps, satisfait à l'exigence de non exposition de la féminité et rendent ces pratiques moins transgressives. Ce qui permet à l'entourage familial de maintenir leur rôle de surveillant (Croquette, 2005; Tlili, 2008). Dans ce cas, le sport va apparaître comme un moyen ou un résultat d'émancipation féminine (Deydier, 2004; Tatu-Colasseau, 2009).

Depuis les années 1980, l'histoire des politiques publiques sportives dans les quartiers, amène à penser que le sport ne contient pas de valeurs intrinsèques : il n'est pas vertueux, éducatif ou intégrateur en soi car il porte les valeurs qu'on lui attribue (Gasparini, 2005). Les politiques sportives mises en place majoritairement pour les garçons des quartiers (Gasparini & Vieille Marchiset, 2012; W. Gasparini, 2005; William Gasparini, 2012; William Gasparini & Vieille Marchiset, 2008; Vieille Marchiset, 2010), ne semblent pas fonctionner et paraissent d'autant moins s'adapter à la population des filles (Guérandel, 2010). Les actions ne prendraient pas assez en compte les particularités de la population et utiliseraient uniquement le sport dans sa version compétitive et dans une logique occupationnelle (Vieille Marchiset, 2010). Les actions publiques sont alors souvent vouées à l'échec du fait de leur décalage avec les demandes et/ou besoins ainsi que de leur caractère improvisé dans l'urgence, notamment du recrutement de jeunes sous-qualifiés et peu expérimentés, souvent impuissants face aux problèmes éducatifs rencontrés (Vieille Marchiset, 2010).

Cependant, la compétition et l'activité sportive vont apparaître pour d'autres chercheurs comme essentielle pour lutter contre les stéréotypes sexués. C'est le point de vue défendu par DAVISSE (2009, 2010), particulièrement en EPS. Diminuer la place des activités compétitives réduirait, selon elle, l'ambition de la culture commune et laisserait libre la pente de la reproduction culturelle (DAVISSE, 2009). L'échec relatif des filles dans les activités sportives serait ainsi prétexte à accentuer la part d'activités liées à la santé et à l'entretien de soi. Ce qui représenterait une féminisation non dite des programmes qui permettrait la résurgence d'une ancienne tendance hygiéniste de l'EPS, un retour à « l'éternel féminin » (DAVISSE, 2010). C'est pourquoi il ne faudrait pas, selon l'auteure, renoncer à ouvrir aux filles l'accès à la pratique sportive, car « elles ont un monde à gagner, à apprendre, à s'opposer et à jouer avec et contre ». Pour DAVISSE, cet enfermement dans des pratiques de santé serait régressif, pour les femmes comme pour les hommes, en renforçant l'« illusion d'un modèle de société aseptisée, évacuant toute visibilité des conflictualités » (DAVISSE, 2009).

Guérandel (2010) avance que les politiques d'insertion ont produit de manière involontaire une discrimination sexuelle à l'encontre des filles et de leur accès à la pratique sportive, car, selon elle, la vision androcentrique des comportements déviants de la jeunesse populaire urbaine a focalisé l'attention sur la population masculine (Guérandel, 2010). Dans ces quartiers, une sexuation des espaces, des territoires symboliques masculins se dessinent (rues, terrains de proximité, stades) mais aucun espace sportif ne semble faire l'objet d'une appropriation féminine (Tatu & Vieille Marchiset, 2008). Les femmes sont les grandes absentes des dispositifs socioculturels et « sociosportifs » mis en place dans les ZUS (Guérandel, 2010 ; Tatu & Vieille Marchiset, 2008). Afin de combler ces difficultés, il semble nécessaire et important de se focaliser sur cette population et de connaître ses attentes en termes de pratiques physiques, afin de pouvoir offrir des services adaptés à ses besoins.

Sur le terrain, les professionnels qui encadrent la pratique sportive des filles, peuvent eux aussi contribuer à la reproduction de ces stéréotypes car ils donnent à voir des modèles de genre qui vont être déterminants dans la socialisation des jeunes. Ils peuvent contribuer à la mise en place d'une ségrégation sexuée en véhiculant, de manière inconsciente ou non, des modèles de comportements sexués aux jeunes

pratiquants (Guérandel, 2011b). Aussi, il est important d'inclure dans cette réflexion les acteurs de terrain, car ils participent à la reproduction des rapports sociaux de sexe.

Les travaux de Julie Deville (2007a, 2007b) montrent que la socialisation des filles rend difficilement accessible l'expression d'une contestation ou d'une colère qu'elles ont pourtant autant de raisons que les garçons de ressentir (Deville, 2007b). Les filles tendent davantage à démontrer leur bonne volonté scolaire, voire leur exemplarité, mais peuvent se trouver dépourvues des formes de revalorisation de l'estime de soi qu'offre parfois la contestation des normes (Deville, 2007a). Tout se passe comme si les loisirs (notamment sportifs), révélaient des processus sociaux organisés autour d'une dialectique de « soumission/émancipation » à l'égard d'un statut, qui peuvent potentiellement handicaper ces jeunes femmes dans ces milieux populaires (Tatu-Colasseau, 2009).

En 2003, au Ministère des Sports, le groupe de travail « Femmes et Sports » présidé par Mme Brigitte Deydier avait commencé à s'intéresser à la pratique sportive des jeunes filles et des femmes dans les quartiers urbains sensibles. A plusieurs reprises, le rapport Deydier (2004), met l'accent sur des freins traditionnels à la pratique féminine concernant l'inadaptation de l'offre sportive et les comportements d'ordre religieux⁴ :

- « le modèle séparatiste de beaucoup de communautés d'origine méditerranéenne ne favorise pas le brassage social et l'intégration des femmes » ;
- « en plus des problèmes liés à l'adolescence que connaissent les filles de cet âge ainsi que les exigences scolaires, il semble qu'une pression familiale et culturelle spécifique joue un rôle dans cet abandon » ;
- « l'abus de dispenses médicales délivrées aux filles à propos des cours d'EPS. Les cours de natation seraient plus particulièrement concernés » ;
- « les désordres vestimentaires sont également évoqués – superposition de vêtements qui cachent le corps même en plein été » ;
- « des tournois de basket-ball et de hand-ball où les filles jouaient voilées » ;
- « le refus de l'encadrement masculin par certains groupes de femmes et la demande de créneaux horaires séparés dans les piscines » ;

⁴ Dans le rapport, ces freins sont énoncés sans faire de différence entre le traditionnel et le religieux. Il est effectivement difficile de dissocier ces caractéristiques. Cependant, dans un souci de clarté, il serait important de bien dissocier l'ensemble.

- « les évènements sportifs sont alors l'occasion de manifestations culturelles tout à fait nouvelles » ;
- « ce phénomène est diversement apprécié par les élus locaux qui y voient là l'expression d'un repli identitaire ».

En se basant sur ces observations, il est possible de supposer que l'islam occupe une place importante chez certaines filles dans les quartiers. En France, cet aspect religieux est rarement questionné en sociologie du sport (Parmentier, 2010; Tlili, 2008) en comparaison aux recherches réalisées dans des pays limitrophes, ou dans d'autres pays occidentalisés (Ahmad, 2011; Amara & Henry, 2010; De Knop, Theeboom, & Wittock, 1996; Hamzeh & Oliver, 2012; Jawad, Al-Sinani, & Benn, 2011; Jiwani & Rail, 2010; Kay, 2006; Knez, 2010; Knez, Macdonald, & Abbott, 2012; Lachheb, 2012; Palmer, 2011; Pfister, 2011; Sfeir, 1985; Walseth, 2006; Walseth & Fasting, 2003; Walseth & Strandbu, 2014). Il est donc urgent de combler ce retard et de rassembler des données sur ce sujet en France. Ces recherches permettraient notamment de rendre la parole aux filles, et éviter ainsi de parler pour elles en entretenant des discours et des visions stéréotypées et caricaturales qui ne correspondraient pas à leurs réalités et à leurs expériences. En effet, les rares recherches menées en France dans ce domaine ne s'appuient pas suffisamment sur des données qualitatives issues d'entretiens menés avec les principales concernées. Aussi, le risque de tomber dans une surinterprétation erronée des données est très important. Redonner une place centrale et significative aux dires des filles, permettrait donc au lecteur d'évaluer l'objectivité de l'analyse fournie et d'éviter les conclusions hâtives de types ethnocentriques ou paternalistes (Abu-Lughod, 2002; Spivak, 2009).

Face à ces spécificités religieuses et traditionnelles, il est difficile pour les collectivités territoriales d'appliquer la laïcité. Comme le note Dounia Bouzar (2014) dans son rapport *Laïcité, égalité : guide à l'usage des professionnels*, « traiter tous les citoyens sur un pied d'égalité est un beau projet, mais plus facile à dire qu'à faire ». La Loi de 1905, énonce que la République « assure » la liberté de conscience et garantit « le libre exercice des cultes » sauf entrave à l'ordre public. Assurer la liberté de conscience, c'est permettre aux citoyens de croire, de ne pas croire, de croire en ce qu'ils veulent, de changer de convictions. La laïcité est un système juridique instauré pour que les

Français puissent tous ensemble avoir un destin commun, avec des identités multiples, variées, qui peuvent d'ailleurs évoluer. La laïcité est instituée aussi pour qu'il n'y ait plus jamais de morale unique (Bouzar, 2014). Les travailleurs sociaux se retrouvent en première ligne pour transmettre cette valeur aux jeunes qu'ils accompagnent, tout au long de leur processus de socialisation : « tu as le droit à ta liberté de conscience parce que tu respectes celle de ton voisin ». Ce guide met en valeur des expériences particulières et recherche des solutions structurelles⁵ afin de dépasser les solutions ponctuelles souvent prises dans l'urgence d'un rapport de force. Même s'il est souvent question de situations liées à la religion musulmane, cela ne signifie pas que cette religion soit la seule concernée. Mais comme le note Dounia Bouzar « dans le contexte socio-politique actuel, national et international, où toutes sortes d'extrémismes s'autoalimentent, c'est en effet autour de l'islam qu'il y a le plus d'interrogations, de crispations, d'amalgames divers et variés, tant de la part des citoyens qui s'y rattachent que de la part de ceux qui sont censés appliquer la laïcité ». Dans le domaine du sport et des filles, la question de la laïcité semble pertinente à questionner.

La nécessité d'une recherche action

Bien qu'elles soient utiles et nécessaires, les analyses quantitatives ne sont pas suffisantes pour illustrer l'hétérogénéité et la complexité du rapport au sport des filles vivant dans les ZUS. En partant du constat que les filles de « banlieues » sont majoritairement ignorées et sont souvent reconnues comme des victimes (Guénif Souilamas & Macé, 2004), leurs absences ne sont pas assez questionnées. Elles ont le sentiment d'être fondamentalement confrontées aux mêmes problèmes que les garçons, mais ont moins d'opportunités de l'exprimer sous des formes socialement réprouvées (Deville, 2007b). C'est pourquoi il nous semble primordial de leur donner une visibilité

⁵ Exemple de situation : Les animateurs sportifs constatent la « perte » des filles à l'âge de l'adolescence. Problématique : Plusieurs raisons peuvent expliquer cette baisse de fréquentation. D'une part, la « bande de filles » constituée pendant l'enfance peut avoir éclatée. D'autre part, à statut social égal, de nombreuses filles investissent souvent les études au moment du collège, ce qui peut expliquer qu'elles deviennent moins disponibles. Mais un autre facteur apparaît : l'attitude des parents change souvent selon le sexe de leur enfant. Lorsqu'il s'agit d'un garçon, les parents l'obligent à maintenir une activité physique le mercredi après-midi, partant du principe qu'il doit se défouler et que pendant qu'il fait du sport, il ne « fait pas de bêtise en trainant dehors ». Lorsqu'il s'agit d'une fille, les parents lâchent la pression plus facilement. Les filles conditionnées à l'extrême minceur, se mettent éventuellement au régime et/ou développent des complexes, ce qui ne les incite pas à investir le sport. Préconisation : développement d'un leadership et un travail sur les stéréotypes des « corps masculins » et des « corps féminins » transmis par les médias.

et de partir de leurs expériences vécues. Pour comprendre cette absence, nous nous baserons sur une méthode qualitative axée sur l'observation et la participation active et durable sur les sites de recherche. S'intéresser à la pratique des acteurs sociaux, permettra aussi de vérifier la rationalité et la justesse des pratiques de même que les situations dans lesquelles ces pratiques sont réalisées.

Afin de comprendre pourquoi les adolescentes ne pratiquent pas d'activités physiques et sportives (ou moins), une recherche action aura pour premier objectif de donner la parole aux filles, qui vivent dans différents quartiers de France, afin de prendre en compte l'hétérogénéité et la spécificité de ces lieux, comme évoqué précédemment (Gasparini & Vieille Marchiset, 2012). Il s'agit d'un sujet complexe qui touche à des causes intrinsèques (comme par exemple la personnalité, les goûts ou les motivations) mais aussi à des causes extrinsèques et/ou structurelles sur lesquelles elles n'ont pas (ou peu) d'emprise. Dans la littérature analysée, il apparaît que ces causes sont hétérogènes et parfois ambivalentes. Face à cette complexité, une recherche action basée sur des entretiens va notamment permettre d'évaluer – au travers du discours des enquêtées – la place occupée par les familles, les acteurs de terrain ou les politiques publiques. Cela donnera lieu également à l'évaluation du poids des références traditionnelles et religieuses et la manière dont ces dernières se matérialiseront dans les choix, les pratiques et les comportements des filles. Ce travail servira également à déterminer à quoi correspondent les représentations et les discours de références de ces filles dans les différents terrains. Que vont-elles connoter positivement/négativement ? Que vont-elles reproduire/rejeter ? L'analyse des convergences et des divergences permettra d'expliquer en partie les résistances et les difficultés qui touchent les filles. En décrivant leurs expériences vécues, les filles sont placées au centre du processus de réflexion et de compréhension. De manière complémentaire, la réalité vécue par les filles, va être confrontée à une autre réalité : celle des acteur.e.s qui ont l'habitude de vivre et de partager - de près ou de loin - des expériences physiques et sportives avec elles. Ces acteurs sont multiples et ont des responsabilités et des actions différentes en tant qu'animatrices/animateurs sportifs, éducatrices/éducateurs sportifs, professeur.e.s d'EPS, responsables des sports dans les différentes municipalités, etc. C'est donc par confrontation de ces différents points de vue, qu'il sera possible d'aboutir à une meilleure compréhension des faits exprimés. La confrontation d'entretiens émanant de

personnes ayant différents statuts (et postures) donnera une représentation riche et complexe des expériences vécues, constituant un préambule nécessaire pour mieux comprendre la réalité – elle-même complexe – du terrain et ainsi proposer des préconisations adaptées aux besoins des filles.

Partie 2 : Méthodologie

1/ La recherche action et la méthode inductive

La recherche action est une approche de recherche à caractère social, associée à une stratégie d'intervention, qui évolue dans un contexte dynamique fondé sur la curiosité et le désir de comprendre (McKernan, 1988). Elle repose surtout sur la conviction que « le savoir » est inclus dans la pratique quotidienne et sur le fait que la reconnaissance mutuelle du savoir peut permettre la production d'un savoir collectif (Offredi, 1981). C'est un processus de collaboration, dans lequel les individus examinent un problème concret qui les préoccupe afin de produire des connaissances pratiques et contribuer au mieux-être des personnes. La recherche action entreprise a permis de mieux cerner la complexité du terrain et surtout d'impliquer à la fois les filles et les différents acteurs sociaux (Gauthier, 2009; Lavoie, Marquis, & Laurin, 1996). Cette méthode développe la prise de conscience et débloque des zones d'action intéressantes à exploiter pour faire émerger un changement (dans la pratique, le milieu, la vie de ces participant.e.s) par le biais d'un processus collaboratif favorisant l'éveil à soi, aux autres et à l'environnement. La démarche, structurée et flexible, a légitimé une communication ouverte et fréquente entre le chercheur et les participant.e.s. En donnant la parole aux principales concernées et aux acteurs/actrices/ acteur.e.s⁶ dans le monde des APS, les participant.e.s se sont impliqué.e.s personnellement pour comprendre leur situation, leurs motivations, les freins et trouver des solutions adaptées – avec elles, par elles et pour elles. Dans cette logique nous avons pu aussi - et surtout - orienter et favoriser les discussions, les échanges d'expériences pour mettre l'emphase, envisager, imaginer ce qui fonctionne et qui pourrait faire ressortir des sources de plaisir et d'épanouissement. Les acteurs sont donc placés dans une logique critique active, positive, nouvelle et citoyenne, ce qui

⁶ Afin de faciliter l'écriture nous utiliserons le terme d'acteurs

permet de leur donner les moyens de faire changer des choses dans leurs vies, dans leurs cités, seuls et avec les autres. Une certaine forme de leadership démocratique se met alors en place, pour ainsi faire évoluer progressivement les possibilités à vérifier tout au long des différentes phases du terrain. Dans ce cadre, trois déplacements (au minimum) ont été réalisés sur chaque terrain et constituent chacun une étape spécifique de la démarche.

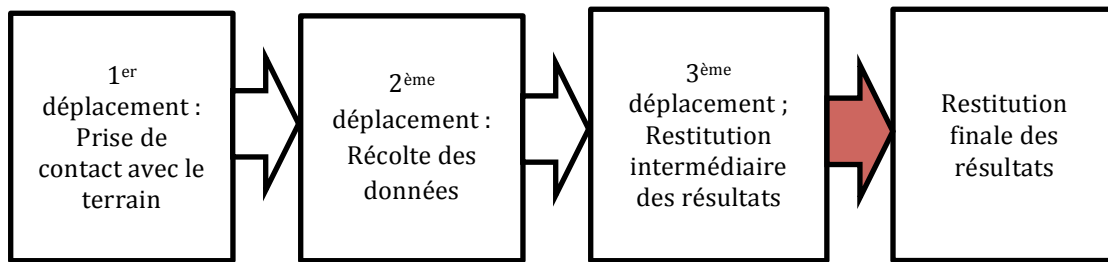


Figure 1 : Les 3 phases de la Recherche - Action

Après la prise de contact avec le référent UFOLEP local, la première phase permet au chercheur de prendre ses repères dans les différents quartiers potentiels et de rencontrer les contacts intermédiaires puis les participant.e.s. C'est une étape importante d'observation et d'intégration progressive dans les quartiers afin de faciliter la communication avec les différents acteurs, des « personnages clés » qui bénéficient de la confiance des jeunes. L'objectif aura été de sensibiliser ces acteurs à la question de recherche, dans le but d'attirer des participant.e.s qui souhaiteraient partager leurs points de vue et leurs expériences. En parallèle, nous nous concentrerons sur les représentations et les discours véhiculés par les acteurs présents dans les quartiers (mouvement sportif, actions municipales, maisons de quartiers). Par l'intermédiaire d'entretiens avec eux, cela permettra de rassembler le plus d'informations possibles sur le contexte des territoires prioritaires et sur les populations afin de nous préparer aux mieux à les rencontrer. Cette première étape nous donne également l'opportunité de participer à certaines activités afin de se faire accepter, de mettre en confiance les individus et de réaliser les premiers entretiens exploratoires (formels et informels, individuels et collectifs). Cette première phase permet également de réaliser un premier échantillonnage (cf. *infra*). Durant la deuxième phase, les entretiens formels (et parfois informels) sont réalisés auprès des filles et des acteurs (cf. *infra*). La troisième phase est

une restitution intermédiaire qui s'effectue plusieurs semaines après avoir analysé les entretiens. Cette phase permet de présenter et de discuter les résultats avec les participant.e.s de chaque terrain et les personnes intéressées par l'enquête. A ce niveau, le but est de montrer comment les filles se définissent dans le sport, quelles est la diversité des représentations et de les comparer aux représentations qu'ont les acteurs sur les filles. Les divergences sont discutées en public pour ainsi affiner l'analyse par une meilleure compréhension des représentations et des discours relevés. Ces restitutions sont riches et dynamiques avec des moments de réflexions/débats collectifs. Cette phase est aussi l'occasion de proposer des actions, qui sont discutées par les filles et les acteurs pour qu'elles soient les plus adaptées. Ces trois étapes offrent des contextes très différents qui sont propices à l'implication et la compréhension de la population.

La recherche action applique une méthode inductive qui nécessite de faire des allers - retours entre le terrain et la théorie afin de construire l'objet de recherche, au fur et à mesure des investigations et jusqu'à saturation des informations recueillies. En s'inscrivant dans une démarche inductive, le chercheur remet régulièrement en question ses hypothèses de recherche et ses analyses de manière à mieux coller à la réalité du terrain étudié. Des analyses intermédiaires des résultats permettent d'enrichir la réflexion et la compréhension des phénomènes observés. L'utilisation d'une démarche inductive a, par exemple, permis de prendre en compte la diversité et la complexité de la population étudiée (se reporter à la partie expliquant l'échantillonnage réalisé).

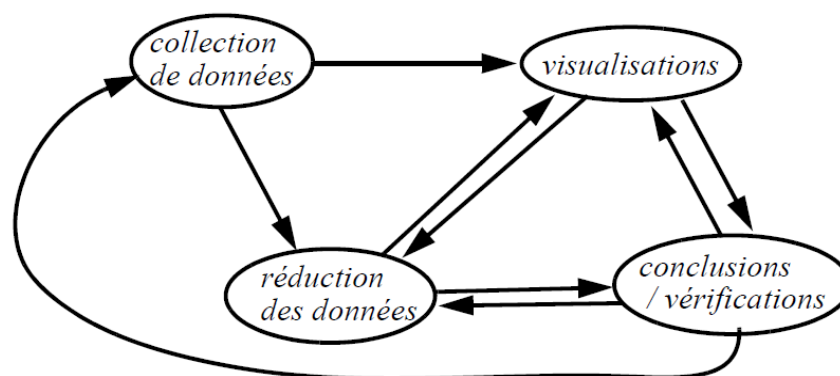


Figure 2 : Démarche inductive : Allers/retours entre les observations, les données, les hypothèses, la conceptualisation de la problématique et la résolution du problème posé

2/ Objectifs principaux de la recherche action

Notre mission était de mieux comprendre le lien qui peut exister entre la manière dont les adolescentes voient l'activité physique et sportive et les possibilités qui leurs sont offertes dans les territoires prioritaires, afin de mieux appréhender leur rapport aux pratiques d'activités physiques et sportives dans le but de perfectionner et d'adapter les actions menées sur le terrain à la spécificité et à la diversité de cette population.

Les objectifs spécifiques principaux qui ont guidé la recherche action étaient :

- de questionner le terrain.
- d'obtenir un compte-rendu empirique sur la manière dont les filles construisent le sport et l'activité physique.
- de restituer la complexité et la diversité des représentations que les filles ont du sport dans les territoires prioritaires.
- de comprendre comment se fait l'articulation entre les besoins/ actions/ spécificités des filles et les offres/ propositions des institutions chargées de s'occuper de leurs pratiques.

D'un point de vue pratique, les objectifs de la recherche action étaient :

- de développer des connaissances sur lesquelles pourront s'appuyer les politiques d'actions publiques et les professionnels du sport dans leurs interventions avec les filles vivant dans ces territoires prioritaires.
- de promouvoir les pratiques physiques et sportives en tenant compte de la spécificité du vécu des filles dans les quartiers prioritaires.

3/ L'objectivité : un processus de réflexivité et de distanciation

Dans le cadre d'une démarche inductive et qualitative, il est indispensable de faire un travail de réflexivité et de décentration sur les différents aspects de la recherche action, afin de rendre intelligible le comportement d'autrui et d'élucider ce que le chercheur observe tout en éliminant de l'intérieur tous les éléments qui peuvent le perturber et biaiser ses analyses/ interprétations. A partir de cette étape, un travail de distanciation avec la population interrogée doit être réalisé.

De prime abord, il existe une distance sociale importante entre la chercheuse qui a réalisé les entretiens et les filles interviewées. Que cela soit dans la façon de parler (vocabulaire, syntaxe) ou dans les expériences vécues, certains mots ou évènements peuvent être perçus de manière différente. Aussi, il est nécessaire de maîtriser une certaine distance sociale pendant tout l'entretien. Si la distance sociale est trop proche, les filles risquent de ne pas ressentir le besoin d'explicitier ou de donner des détails, ce qui aurait pour conséquence d'appauvrir la qualité des données récoltées. A contrario, si la distance sociale est trop importante, elle sera ressentie par les filles qui hésiteront à se confier. La proximité culturelle apparente entre la chercheuse et les filles interviewées, a été un atout pour maintenir la distance sociale dans une zone optimale et a favorisé la prolixité de leurs discours.

4 / Principes méthodologiques

Echantillonnage

- Quelques considérations méthodologiques.

Si dans une étude quantitative l'échantillonnage vise à assurer la représentativité, ce n'est pas le cas dans une étude qualitative : l'échantillonnage vise à assurer la significativité (Paillé & Mucchielli, 2012) C'est le contraste qui va permettre de généraliser à d'autres contrastes comparables. Dans le cadre de cette étude, un échantillonnage inter-cas a été réalisé. Cet échantillonnage respecte un double objectif : a) choisir des cas similaires mais ayant une bonne variance pour les variables opératives (explicatives et à expliquer) du projet de recherche et b) ajouter des cas contrastés, qui ne couvrent pas forcément le cadre théorique, pour tester la validité externe (c'est à dire la portée) des analyses. Aussi, une étude qualitative cherche à répondre à la question « pourquoi ? » en investiguant les attitudes, les motivations, les motifs sous-jacents aux comportements, les processus de décision, etc. Par exemple, dans le contexte de cette recherche action, le but d'une étude qualitative est de déterminer tous les types de freins à la pratique qui existent. Aussi, il s'agira de ne pas avoir comme objectif principal de déterminer le poids de l'un par rapport à l'autre : une étude quantitative serait alors

plus appropriée. Ainsi, les données récoltées permettront, par exemple, de déterminer les freins ainsi que les méthodes/solutions pour les lever.

Enfin, il est également important de préciser que nous pouvons considérer que l'échantillon est significatif quand nous arrivons à saturation de l'information (c'est-à-dire quand aucun nouvel entretien n'apporte de connaissances supplémentaires par rapport à l'ensemble des informations de tous les autres entretiens cumulés).

- Choix des terrains et des participants.

L'enquête de terrain a été réalisée dans les cinq villes qui ont répondu à la demande de l'UFOLEP : le quartier du beau Marais à Calais ; le quartier des Pyramides à Evry, à Lille Five dans la ville éponyme, le 3^{ème} arrondissement à Marseille et dans le quartier du Petit Bard à Montpellier. A St Ouen, nous avons pu rencontrer des filles fréquentant le lycée polyvalent Auguste Blanqui⁷.

Nous avons interrogé des filles âgées entre 14 et 19 ans, qui vivent dans les quartiers ZUS des différentes villes, et qui ne pratiquent pas de sport au moment de l'enquête. Les acteurs du monde sportif ont complété l'échantillon (animatrice/animateur ; éducatrice/éducateur ; professeur d'EPS ; responsable des sports dans les municipalités). Afin de maximiser les contrastes, plusieurs variables ont été utilisées pour notre échantillonnage : les tranches d'âge, les institutions scolaires (collège, lycée générale ou professionnel), les différentes structures d'accueil ou de loisirs du quartier (centres sociaux, maisons des jeunes de quartiers ou club de prévention). Une dizaine de filles étaient en échec scolaire (classe relais), une dizaine étaient inscrites dans une association musulmane pour apprendre l'arabe et le coran. Certaines avaient déjà pratiqué un sport en club dans le passé quand d'autres n'avaient jamais pratiqué. Il a aussi été possible de rencontrer des filles qui sont souvent dans le quartier et d'autres qui ne sortent pas beaucoup de chez elles. Au final, un échantillon de 105 filles et de 40 acteurs a été interrogé. Cet échantillon se répartit sur les différents terrains d'étude de la manière suivante :

⁷ Quinze entretiens exploratoires ont été réalisés en amont dans différents quartiers ZUS de la région Ile-de-France (19^{ème} arrondissement de Paris, Epinay, Sevran, Saint-Denis et auprès d'acteurs partenaires expérimentés dans le monde du sport). Cette étape était importante pour tester le guide d'entretien. Ces entretiens n'ont pas été exploités dans ce rapport, mais ils seront exploités dans les prochains articles.

	Acteur.e.s					Filles			
	Nbre d'entretiens	Effectif total	Responsable	EPS	Educateur	Nbre d'entretiens	Effectif total	14-15 ans	16-19 ans
Lille	4	4	0	1	3	3	8	0	8
Calais	4	5	1	2	2	5	11	3	8
Evry	3	4	1	1	2	2	10	0	10
Marseille	5	6	2	1	3	4	12	5	7
Montpellier	11	16	1	3	12	5	14	12	2
St-Ouen	1	5	0	5	0	5	50	20	30
Total	28	40	5	13	22	24	105	40	65

Tableau 1 : Répartition de l'échantillon entre acteurs et filles dans les différents territoires.

Les entretiens

L'objectif est de donner un aperçu riche et complexe de la réalité (Baxter, 2003), en donnant la parole à ces adolescentes (Harding, 1987). Autant que possible, nous tenterons durant toute la durée de la recherche action d'identifier et d'observer le problème, d'amener à la suggestion de solutions, de discuter les idées et de les vérifier par l'expérimentation. Cet échange permettra ainsi de faire émerger les situations exemplaires, les difficultés, les manques et les possibilités. Avec cette logique, nous pourrions déconstruire les caricatures, les éléments stigmatisant et faire émerger les tensions, les frustrations et/ou les désenchantements. Cette recherche action aura également pour objectif d'accompagner les jeunes dans les discussions pour favoriser la verbalisation et l'explicitation. Nous permettrons ainsi aux participantes de partager leurs expériences tout en les sensibilisant à d'autres expériences, dans un environnement rassurant et positif. A travers ce partage, cette communication, cette prise de conscience et cette sensibilisation, les bases d'une éventuelle mobilisation collective seront jetées.

- Construction des guides d'entretien

Les entretiens seront des « conversations » permettant de favoriser la co-création de récits (Kvale & Brinkmann, 2009). Un guide d'entretien flexible a été utilisé et assurait une conversation moyenne de 1h30 pour les filles et 1 heure pour les acteurs. Le guide d'entretien, composé de 5 questions semi-directives permettait de connaître leur

définition du sport et de l'activité physique, les freins à leur pratique puis les éléments qui leurs permettraient de pratiquer une activité physique plus régulièrement. Ce guide d'entretien souple s'adapte aux filles et à leurs spécificités pour aider à la verbalisation des représentations, des motivations, des blocages et des discours de références. Pour les acteurs, il était question de connaître la manière dont ils définissaient le rapport au sport des filles qui ne pratiquent pas d'APS et qui vivent dans les quartiers ZUS de leur ville, les motivations, les freins à la pratique et de tenter de faire émerger leurs recommandations pour attirer et fidéliser plus de filles dans ces quartiers.

Des entretiens collectifs de type focus group (FG) ont à la fois servi à sélectionner les candidates aux entretiens individuels, ils permettaient aussi, tout le long de la recherche action, de discuter des propositions faites par l'ensemble des participant.e.s et ainsi faire le point sur la réussite/ l'échec des actions vécues/ menées dans les différents sites observés. Parler de sport n'est pas un concept universel et homogène pour toutes les filles. Le guide d'entretien cherche alors à interroger les manières dont elles construisent les activités sportives, les motivations et les freins, pour comprendre leurs subjectivités et les idéologies qui les structurent. Au même titre que l'expérience, les subjectivités ne sont pas des éléments fixes, innées et prédéfinies ; mais en construction à l'intérieur des discours. Cette subjectivité devient alors une source cohérente et authentique de la réalité dans la constitution des significations de la vie des individus et représente un point de départ pour comprendre les relations de pouvoir qui structurent la société (Foucault, 1975; Weedon, 1987). Sur l'ensemble des territoires, il a été possible de réaliser 28 entretiens d'acteurs et 24 entretiens de filles. Les entretiens d'acteurs ont été majoritairement individuels et pour les filles, nous avons plus réalisé des Focus Group (FG).

Entretiens	Acteurs			Filles		
	Total	Individuels	Collectifs FG	Total	Individuels	Collectifs FG
Lille	4	4	0	3	1	2
Calais	4	3	1	5	1	4
Evry	3	2	1	2	0	2
Marseille	5	5	0	4	0	4
Montpellier	11	7	4	5	0	5
St-Ouen	1	0	1	5	0	5
Total	28	21	7	24	2	21

Tableau 2 : Types d'entretiens réalisés sur l'ensemble des quartiers ZUS

- Types d'entretiens et conditions de passations

Les entretiens étaient de plusieurs types : informels, formels, individuels et collectif (de type focus group). Ce dernier a été particulièrement bien adapté pour stimuler les filles, les pousser entre-elles à éclaircir leurs idées et leurs arguments. La dynamique de groupe permet ainsi aux leaders de prendre rapidement la parole en entraînant par la suite la majorité des filles dans la réflexion. Des entretiens à distance (par téléphone ou via Skype) ont permis de compléter la population des acteurs. Dans tous les cas de figure les entretiens n'étaient jamais forcés. Les filles/ les acteurs étaient tous motivés pour répondre aux questions et faire avancer la problématique. Les lieux de passation ont été définis avec le responsable UFOLEP ou l'acteur intermédiaire qui connaît bien le quartier, les habitudes des filles et les endroits où elles se sentent bien (dans les maisons de quartiers, les collèges et lycées). L'ensemble des entretiens formels a été enregistré avec l'accord des filles. Au début de l'entretien, les consignes en introduction permettait de rassurer les filles sur le déroulement de l'entretien, l'organisation de la recherche dans son ensemble et si elles ressentaient le besoin, ce temps permettait aussi de répondre aux questions éventuelles. Ce moment, donnait le ton de l'entretien, un moment proche de la conversation, où les points de vue des filles convergents/divergents pouvaient s'exprimer pour mieux alimenter et comprendre leurs situations vécues. Les différences de points de vue, les malentendus, les incompréhensions du fait de l'altérité des filles, étaient intéressants à exploiter. C'est grâce à l'explicitation, dans ces interstices de la conversation qu'il a été possible d'approfondir des informations pertinentes à la compréhension des phénomènes. Après l'entretien, les filles avaient la possibilité de me recontacter si besoin pour partager leur évolution ou leurs questionnements quant à la recherche. L'entretien retranscrit leur a été envoyé à chaque fois que cela était possible.

- Aspects éthiques

Pour les mineurs, une autorisation a été préalablement demandée aux parents et afin de les rassurer, ils pouvaient, s'ils le désiraient, participer à certaines rencontres. Les entretiens sont confidentiels et sont retranscrits en respectant l'anonymat des personnes interrogées. Une retranscription leur a été envoyée assez rapidement. Grâce à ce support, les participant.e.s ont pu éventuellement revenir sur leurs réponses et compléter leurs propos si nécessaire. Cette démarche a rassuré les participant.e.s et les

ont véritablement placé au centre de cette recherche action qui était faite avec elles et pour elles. Ce principe d'échange interactif a également permis d'engager un processus réflexif sur leurs propres pratiques en relation avec le sport.

L'analyse des données

- Retranscriptions

Les retranscriptions ont été faites sur l'ensemble des entretiens par trois étudiants de Master STAPS de l'Université Paris Descartes. Une fois ces retranscriptions effectuées, elles ont été envoyées aux interviewés pour qu'ils puissent faire parvenir leurs éventuelles observations/demandes de modifications. Les retranscriptions définitives (c'est-à-dire validées par les interviewés) ont ensuite été analysées à l'aide du logiciel Nvivo.

- Nvivo

Le logiciel N'Vivo, est un logiciel de traitement qualitatif qui permet de trier les retranscriptions, les différents verbatim et d'en faire une analyse thématique. Cette analyse permet de faire émerger les différents thèmes abordés par les participantes et de comprendre ce qu'elles disent et comment elles le disent. C'est à ce niveau, qu'il a été possible d'identifier la manière dont elles s'approprient ou résistent aux thèmes/discours identifiés. Une attention particulière a été portée à la manière dont les participantes fondent la signification qu'elles donnent à une activité physique, notamment dans la construction de leur identité « de fille ». Cela permet par exemple d'identifier les points de départ pour des stratégies adaptées qui amèneraient à améliorer l'offre en répondant de façon plus spécifique à la demande en matière d'activités physiques et sportives.

Partie 3 : Résultats⁸

1/ Les caractéristiques familiales et sportives des populations

Les personnes interrogées ont toutes montré un intérêt certain pour cette recherche-action. Les filles interrogées sont majoritairement issues de familles monoparentales. Plus de la moitié d'entre-elles disent avoir des obligations importantes pour aider leurs mères. Au moment de l'enquête, aucune des filles interrogées ne pratiquait de sport dans une structure ad hoc. Toutefois, trente-cinq filles (Montpellier, Marseille et Evry) participaient à des actions de promotion de l'activité physique mises en place par l'UFOLEP ou par des associations partenaires (« Aime ton corps bouge ton corps » ; « Allez les filles ! »). Une faible minorité de filles avaient pratiqué des APS dans le passé (dans le quartier, en club, dans un centre d'initiation sportive (CMIS) ou à l'Association Sportive (AS) de l'école). A part une dizaine de filles qui rejettent complètement les APS, elles étaient toutes très à l'aise pour essayer de comprendre leur rapport au sport, pour donner une définition du sport, pour expliquer leurs freins et suggérer les actions possibles à mettre en place pour permettre à plus de filles des ZUS de pratiquer des APS. Malgré une motivation certaine, la verbalisation et la concentration pouvaient être difficiles. La conduite de l'entretien avait notamment pour but de les mettre à l'aise, de les aider à expliciter et à aller au bout de leurs arguments. Grâce aux responsables UFOLEP en charge de ce dossier, il a été possible de contacter les différents acteur.e.s dans les terrains ciblés. Ces derniers, étaient composés autant d'hommes que de femmes. Ils sont tous expérimentés et sont des référents dans les différents quartiers et établissements scolaires. Cette reconnaissance de compétences est une information importante à prendre en compte pour évaluer les résultats et l'impact de ces données sur les actions possibles qui se dégagent. Compte-tenu des contraintes de temps imposées, il a été difficile de rencontrer les différents élus et les responsables des sports des villes étudiées. Cinq ont tout de même répondu à notre demande. Ils donnent des éléments très intéressants et mériteraient qu'on y accorde plus d'importance dans une prochaine étude.

⁸ Le vocabulaire utilisé par les participant.e.s va être directement exploité. Cette volonté de garder intact le langage indigène (des filles et acteur.e.s) a permis ensuite de mieux comprendre et analyser les situations. La lecture du rapport doit alors tenir compte de cet aspect, en replaçant les dires des participant.e.s dans un contexte particulier pour éviter tout malentendu ou décalage de compréhension. Il en va de même pour les tournures syntaxiques qui ont été conservées telles quelles.

2/ Les représentations du sport des filles

Définition du sport/ APS donnée par les filles

A partir des retranscriptions, il a été possible de coder les verbatim des entretiens dans le logiciel NVIVO. Le nombre d'occurrences a permis de classer les thématiques abordées par les filles qui constituent leur définition du sport et de l'activité physique. Dans l'ensemble, le sport et l'APS sont connotés positivement. On constate que les filles restent dans des représentations générales de l'APS sans donner d'exemples concrets ou techniques vécus dans différentes activités. Cela est probablement dû au fait qu'elles ne pratiquent pas durant la période d'enquête une activité physique et sportive. Le sport représente avant tout un moyen de se défouler (39 références) et d'être belle dans son corps (33 références). Mais il va être aussi être source de fatigue en demandant un trop grand effort physique (23 références). Le sport n'est pas développé dans sa dimension compétitive. Très rares sont celles qui y font référence de manière positive. Il est avant tout vu comme un moyen pour elles de s'amuser et se faire plaisir en groupe (20 références). Le sport renvoie aussi à la dimension santé (18 références), mais on constate que cet élément tourne majoritairement autour de la beauté et de la maîtrise du poids. Certaines vont également compléter la définition de la santé en parlant de l'amélioration du bien-être et de la santé psychologie (17 références) *via* la pratique d'une activité physique.

Définition filles	Résultats généraux		Classement	Montpellier	Marseille	Calais	St-Ouen
	Sources	Réf.					
Se défouler	15	39	1	16	2	8	13
Beauté du corps	11	33	2	9	13	8	3
Effort physique	11	23	3	6	6	3	8
Plaisir_ s'amuser	11	20	4	5	6	2	7
Compétition	5	18	5	0	2	0	16
Santé	10	18	5	2	8	2	6
Bien être psychologique	10	17	6	0	2	6	9
Activité collective	11	16	7	7	4	2	3
Total		184		45	43	31	65

Tableau 3 : Les représentations du sport venant des filles

Pour certaines filles, le sport représente avant tout un moyen de se défouler pour leur permettre de se « vider la tête et les nerfs » et d'évacuer leur trop plein d'énergie. L'APS est donc un moyen pour elles de gérer leurs colères, leurs frustrations et permet à celles qui en ressentent le besoin d'oublier leurs préoccupations pendant un moment.

H: Ca veut dire quoi pour toi le sport ?

L: Je ne sais pas...

H: Si tu pouvais définir.

L: Se dépenser et se vider la tête.

H: Et se vider la tête ? C'est ça que tu as dit ?

L: Oui.

H: C'est quoi se vider la tête ?

L: Bah c'est quand je pense plus à rien, ça vide la tête... je sais pas.

H: Donc toi ce serait te dépenser et te vider la tête.

L: Je ne pense plus à rien quand je fais du sport.

H: Ça c'est ce que tu aimes bien dans le sport.

L: Oui.

(L. 16 ans, Centre de prévention, Quartier Beau Marais à Calais)

C: Tu te dépenses.

M: Ouais, on dépense de l'énergie, imaginons si j'ai les nerfs et je cours, je peux courir, je cours à fond et je mets mes nerfs dedans. Comme ça !

(M. 15 ans, élève de 3^{ème} professionnelle, Collège les Escholiers de la Mosson)

H: F., c'est quoi ta définition du sport toi ? Qu'est-ce que tu donnerais comme définition du sport ?

F: Ça sert à se défouler.

H: Oui.

F: Et à gérer sa colère.

H: Ah.

A: Je confirme.

H: Ça arrive souvent, gérer sa colère ? Est-ce que tu sens que t'as besoin souvent de...

F: Oui.

(F. 16 ans « Allez les filles ! », Montpellier)

C : Pour moi le sport c'est comme dit R. aussi, y'a un moment de détente, ça permet de nous défouler un peu, toute l'énergie canalisée pendant les cours où on doit rester concentrées on peut la ressortir pendant le sport.

A : moi je suis d'accord avec L. dans le sens où le sport ça permet de décompresser parce que pendant qu'on fait du sport comme on est avec son corps, on va dire on a la tête vide donc forcément on décompresse et c'est après que la détente elle vient parce qu'on a l'impression d'avoir accompli quelque chose, on se sent vidée on se sent reposée on va dire.

(C. et A. 17 ans, Terminal L, Lycée Auguste Blanqui, St-Ouen,)

D'autres vont plutôt associer les APS à des éléments liés à la beauté du corps. C'est avant tout pour maigrir que les filles veulent faire du sport (exemple infra Calais). Les filles qui ne se sentent pas bien dans leur corps, se sentent obligées de faire du sport (Focus Groupe, Lycée Victor Hugo, Marseille, 2). Ce type de discours est révélateur d'une motivation extrinsèque pour la pratique physique. Or, de nombreux travaux ont montré que ce type de motivation ne favorise pas un engagement durable dans la pratique physique. Très rares sont celles qui vont chercher à sculpter leur corps en le musclant

(Focus Groupe, Lycée Victor Hugo, Marseille, 1). On voit dans l'exemple de Montpellier, que ce discours de maîtrise du poids peut aussi être véhiculé par les mères qui sont sensibles à la beauté physique de leurs filles (Focus Groupe, « Allez les filles ! », Montpellier). Comme le sport est associé à la perte de poids, les filles qui sont satisfaites de leur poids ne vont pas voir de nécessité à faire du sport (FG, 1^{er} STMG, St-Ouen). Les discours autour de la beauté et de l'apparence peuvent structurer leur manière de concevoir l'APS.

S: Bah pour moi le sport ça permet de se dépenser. Après je sais pas, si on est énervée, évacuer les tensions, tout ça... puis aussi si on est accro aussi bah ça permet de maigrir.
(S., 16 ans, Lycée Léonard de Vinci, Calais)

O: Bah c'est important parce que, bah de une ça nous permet de nous défouler. Après, si on veut entretenir notre poids tout ça et puis bah j'aime bien le sport
(O, 16 ans, Lycée Leonard de Vinci, Calais)

N: Je ne sais pas, parce que comme elle a dit M., ma mère c'est pareil que sa mère, voilà le sport ça veut dire maigrir.

H: Ca veut dire maigrir. Pourquoi ? C'est important pour elle que tu sois fine ?

N: Bah oui.

H: Ou que tu sois pas grosse ?

N: Ouais fine...

M: Pas devenir comme... c'est ça.

N: ... maigrir quoi, un peu.

H: Ouais pour elle, elle trouve que c'est trop ? Que t'es trop grosse ?

N: Ouais parce qu'en fait ma mère elle me dit « Quand tu restes à la maison tu manges trop, donc c'est mieux pour toi de sortir et pas d'oublier... ».

H: D'accord donc du coup elle te pousse à faire du sport ?

W: Ca ramène des maladies après.

H: Ta mère elle a cette inquiétude-là ? Est-ce qu'elle est forte ta maman ?

N: Nan 'fin ma mère elle est normale, c'est juste que ma mère elle me fait « Ouais moi quand j'avais ton âge j'étais pas comme toi ». (...) Y avait pas cette pauvre (graisse) qu'on a (en touchant son ventre) (*rires*).

H: Est-ce que t'es inquiète par rapport à ça ? Est-ce que c'est une motivation pour toi ça ?

N: Bah oui, à part quand ma mère est pas là quoi.

M: Ça te fait réfléchir en fait.

(Focus Groupe, « Allez les filles ! », Montpellier)

A : J'ai eu un problème au genou et depuis je ne fais plus de sport parce que j'ai peur d'avoir à nouveau mon problème mais depuis avant-hier je me suis mise à faire des exercices d'abdos dans ma chambre et que je vais faire tous les deux jours.

H: Qu'est-ce qui t'as mis l'idée de faire des abdos ?

A: Moi j'ai envie d'avoir, je ne sais pas un peu d'abdos pour après être à la plage bien comme il faut et donc (...) avoir un beau fessier, abdos et du coup j'ai vu des exercices bien sur *youtube* j'ai trouvé un beau truc et du coup je vais faire tous les deux jours du coup d'ailleurs ce soir c'est le soir.

(Focus Groupe, Lycée Victor Hugo, Marseille, 1)

H: Tu as fait 4 ans d'athlétisme et tu n'aimes pas le sport ?

M: Non

H: D'accord

M: C'est trop dur

F : Pourquoi tu en faisais?

F : c'était avec l'école ... c'est ça ?

M: Non ce n'est pas ça c'est parce que je suis obligée

H : Alors dis-moi pourquoi tu dis que tu devais en faire ?

M: Bah parce qu'en fait déjà parce que je me sens pas bien dans ma peau par rapport à mon ventre j'ai trop grossi

(Focus Groupe, Lycée Victor Hugo, Marseille, 2)

F: Moi par exemple si j'étais grosse, obèse etc.... j'aurais fait du sport mais là je n'ai pas de problèmes de santé. Moi par rapport à mon poids je ne le fais pas.

(Focus Groupe, 1^{er} STM, Saint-Ouen)

Le sport est défini comme la nécessité de faire un effort physique qui entre en concurrence avec d'autres activités qui vont avoir les mêmes effets, c'est à dire une dépense d'énergie. Cela concerne un ensemble d'activités physiques qui est placé au même niveau que les APS comme le fait de monter les escaliers, de descendre les poubelles ou de faire le ménage (Y., 16 ans, « Allez les filles ! », Montpellier). L'APS a pour inconvénient d'augmenter la fatigue et de les faire transpirer (M., 16 ans, 1^{er} STMG, St-Ouen). La fatigue, est très souvent associée à l'APS. (L., 16 ans, Centre de prévention, Quartier beau Marais, Calais/ E., 14 ans, « Aime ton corps, bouge ton corps », Marseille). Quand les filles pratiquent une APS, elles remarquent qu'après l'activité, elles sont bien trop fatiguées pour réaliser leurs devoirs, ce qui ne leur donne pas envie de tenter à nouveau l'expérience (W., 17 ans, « Allez les filles ! », Montpellier). Rares sont celles qui associent le sport au fait de pouvoir mieux maîtriser sa fatigue (K. et L., 16 ans, Classe relais, Collège Edgar Quinet, Marseille). Les entretiens soulignent le manque de connaissances physiologiques (et psychologiques) qui permettraient de voir l'APS d'une façon plus positive.

Y: Moi perso je bouge tout le temps.

F: Le ménage à la maison (*rire*). C'est du sport ça aussi.

H: Tu bouges tout le temps ? Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que t'es jamais inactive ?

Y: Ouais.

H: Ca veut dire que t'as pas besoin du sport pour bouger ?

Y: Le sport moi j'en pratique même quand je n'en fais pas.

H: C'est vrai ? Par exemple.

Y: Comme elle a dit le ménage, descendre les poubelles, je sais pas y a plein de trucs.

H: Donc le sport pour toi c'est faire des choses qui sont physiques ?

Y: Faire des efforts.

H: Faire des efforts. Est-ce que c'est positif ou négatif ?

Y: Positif c'est sûr. Comme monter quatre étages tous les jours.

H: Mais en même temps si t'as un ascenseur ?

Y: Pas d'ascenseur.

H: C'est vrai ?

Y: Tu parles ! Même si y en a, il ne marche pas !

(Y., 16 ans, « Allez les filles ! », Montpellier)

L: On est tout le temps fatiguée. Faut avoir la force, faut avoir le courage.

(L., 16 ans, Centre de prévention, Quartier beau Marais, Calais)

H: Ca veut dire quoi pour toi le sport ? Faire du sport ?
E : S'épuiser, épuiser de l'énergie
(E., 14 ans, « Aime ton corps, bouge ton corps », Marseille)

W: Bah moi aussi j'aime bien quand on a sport, mais en fait moi après le sport j'ai pas trop envie de travailler, j'ai pas encore trop envie de faire d'efforts.
H: T'as juste envie de rentrer chez toi quoi. T'es juste trop fatiguée après.
W: C'est pas que je suis trop fatiguée, mais, je sais pas c'est mental en fait. Après...
H: Après c'est fini.
M: Tu t'es dépensée après t'as plus envie.
H: T'as plus envie de rien faire.
W: Ne surtout pas travailler, encore réfléchir. Ca fatigue mentalement.
(W., 17 ans, « Allez les filles ! », Montpellier)

F: C'est négatif.
H: C'est négatif est ce que tu veux nous dire pourquoi M. ?
M: Parce que moi je n'aime pas transpirer.
H: Tu n'aimes pas transpirer. Est-ce que tu penses que c'est la raison pour laquelle tu ne fais pas de sport ?
M: Oui avant c'était par ce que je n'aimais pas transpirer après je transpire et je pue.
H: D'accord est ce tu penses qu'on est sale quand on transpire ?
M: Moi je me sens sale parce que je transpire.
H: Est-ce que tu te douches après ?
M: Heureusement que je me douche chez moi.
(M., 16 ans, 1^{er} STMG, St-Ouen)

K: Et pour elle le sport ça veut dire être fatiguée ?
L: Mais justement le sport c'est pour éviter la fatigue et tout.
L: L'activité physique c'est pour ne pas perdre le fil de la fatigue.
(K. et L., 16 ans, Classe relais, Collège Edgar Quinet, Marseille)

Certaines filles définissent le sport comme une pratique qui permet de s'amuser et de se faire plaisir.

C: [Une activité] Dans laquelle il faut qu'on s'amuse.
(C., 14 ans, « Allez les filles ! », Montpellier)

M: Et sinon pour moi la vision du sport ça rassemble, l'amusement et ce que disait A. se vider en fait si par exemple je ne sais pas on peut avoir des problèmes au lycée ou personnels et ça permet de faire le point se vider mais il faut aussi s'amuser d'un côté faut que ça rassemble les deux en fait.
(M., 17 ans, St-Ouen)

A: Pour nous c'est quoi le sport? Pour moi le sport c'est un moyen d'échange avoir l'esprit d'équipe jouer entre nous, rigoler s'amuser sans plus.
(A. 19 ans, FG, « Aime ton corps bouge ton corps », Marseille)

La santé est mise en avant par certaines filles. Elles reproduisent facilement un discours sur la santé : « le sport c'est la santé » ; « le sport permet d'être en bonne santé » ; « C'est une activité dont on a besoin tous les jours, parce que si on faisait moins de sport on serait en moins bonne santé ... enfin je pense » (B. 15 ans, Centre de prévention, Calais) ; « Quand on fait du sport, il faut boire beaucoup d'eau, 1,5L » (FG, « Aime ton corps, bouge ton corps », Marseille) ; « le sport c'est un esprit sain dans un

corps sain ». Ces associations apparaissent spontanément, mais les filles n'arrivent pas à être précises sur ces aspects. Cela semble indiquer que les discours autour de la santé et du sport, fréquemment véhiculés par l'éducation nationale ou les médias, sont connus mais compris de manière très superficielle. Comme avec les verbatim produits dans la thématique beauté du corps, les discours se focalisent surtout autour de la maîtrise du poids et de la minceur corporelle (ex. Lycée Victor Hugo, Marseille). Enfin, lorsqu'elles sont blessées/malades, un arrêt systématique de la pratique sportive est observé, même si celle-ci était appréciée.

A.: Mais il fallait que je perde du poids parce qu'après je pouvais avoir de graves maladies et tout ça et les médecins ils m'ont fait peur après je me suis dit je suis obligée.

(A., 17 ans, Terminal S, Lycée Victor Hugo, Marseille)

H: Pourquoi tu ne fais pas de sport ?

K: enfin là en ce moment non parce que je fume

H: Tu penses que quand tu fumes tu ne peux pas faire de sport ?

L: oui moi aussi

(K et L., Classe relais, 16 ans, Collège Edgard Quinet, Marseille)

Pour certaines filles, le sport représente la compétition. Dans ce cas, elles font référence aux règles à respecter (respect de l'entraîneur et du matériel) et au *fairplay* (ne pas être mauvaise joueuse) (Focus Groupe, « Aime ton corps, bouge ton corps », Marseille). Le sport est associé à un cadre trop strict qui ne permet pas à toutes les filles de pouvoir pratiquer « [le sport] demande du sérieux, il y a des responsabilités à avoir et c'est pour ça qu'on n'est pas beaucoup de filles » (FG, 1^{er} STMG, St-Ouen). La compétition est appréciée par certaines car elle « permet de se tester », elle « donne un but », elle permet de mieux se connaître (« comme ça on se connaît plus »), elle « donne envie de jouer », elle est source de motivation (« ça motive, ça dépend des personnes ») et se pratique dans « le but de gagner » (Focus Groupe, 2d pro, St-Ouen). D'une manière générale, ce dépassement de soi est une source de satisfaction, mais certaines semblent préférer les sports individuels aux sports collectifs qui imposent une plus grande exigence personnelle :

R: Moi je dirais plutôt la performance pas par rapport aux autres mais par rapport à soi-même en fait.

F: Moi aussi c'est comme R c'est plus la performance individuelle que le reste qui motive.

C: Alors moi ce qui me motive c'est les compétitions c'est vachement bizarre en fait parce que c'est vraiment ce que je préfère.

A: Bah moi je suis d'accord avec R ce que j'aime bien dans le sport c'est le dépassement de soi même physiquement parce que faire un truc que l'on pensait qu'on ne pouvait pas faire bah ça fait du bien en fait et même mentalement parce que du coup pour ne pas abandonner physiquement il faut quand même avoir le mental.

H: D'accord donc cette notion de dépassement physique elle est importante pour toi c'est ce qui te motive.

A: Oui bah c'est la compétition un peu mais la compétition avec soit même on va dire.
(Focus Groupe, Terminale L, St Ouen, Lycée Auguste Blanqui)

Le sport est défini comme une pratique qui permet un bien-être psychologique. Il permet de se distraire et de penser à autre chose (Ex.1 Marseille), de décompresser (Ex. 2 Marseille), d'oublier ses problèmes (Ex. 3 St-Ouen), de se détendre et de se sentir reposer (Ex. 4 ST-Ouen)

F: C'est une distraction aussi.

L: Parce que tu penses trop.

H: Donc le coup de faire du sport ?

L: Ça t'évacue un peu.

(Focus Groupe, « Aime ton corps, bouge ton corps », Marseille)

F: Quand tu es énervée ça fait du bien.

A: Oui ça décompresse.

F: Se défouler.

A: Défouler ouais.

F: Décompresser.

A: En fait c'est bien parce que c'est un peu comme la cigarette, la cigarette y'en a qui disent que ça décompresse et tout mais c'est mieux de faire du sport le sport c'est encore mieux ça sculpte le corps et ça décompresse à fond.

(Focus Groupe, Terminale S, Lycée Victor Hugo, Marseille)

Y: Bah je ne parle pas pour moi mais peut être une fille qui a des problèmes quand elle rentre chez elle peut être quand elle fait du sport elle oublie et elle est mieux.

(Focus Groupe, 2d Pro, Lycée Auguste Blanqui, St-Ouen)

A: Moi je suis d'accord avec L. dans le sens où le sport ça permet de décompresser parce que pendant qu'on fait du sport comme on est avec son corps on va dire on a la tête vide donc forcément on décompresse et c'est après que la détente elle vient parce qu'on a l'impression d'avoir accompli quelque chose on se sent vidée on se sent reposée on va dire.

(Focus Groupe, Terminale, Lycée Auguste Blanqui, St-Ouen)

Pour certaines, le sport est défini comme une activité collective. La majorité des filles voit l'activité de manière plus agréable quand elles sont accompagnées par leurs copines. Ainsi, elles ont le sentiment de pouvoir recréer une ambiance plaisante, qu'elles apprécient. Elles ne vont plus vouloir continuer une activité physique lorsque l'ambiance du groupe ne correspond pas aux habitudes de référence (Ex. Calais). De même, si les copines n'étaient pas là, il serait difficile d'imaginer une pratique sportive seule. Sur l'ensemble de notre échantillon, une seule fille semble explicitement dire qu'elle n'a pas besoin d'être en groupe pour pratiquer (3^{ème} Pro, Les Escholiers de la Mosson, Montpellier).

S: [...] C'est plus agréable d'y aller avec des gens qu'on aime que... I: Qu'on ne connaît pas. H: Que de se retrouver avec des gens qu'on n'aime pas. S: Ouais. H: D'accord. Parce que c'est ce qui c'était passé pour la danse je crois. S: Oui voilà, j'aimais pas trop. H: Mais pas parce que voilà, l'ambiance était moyen. I: Moi c'était pareil en fait aussi. H: Pour le basket ? I: Ouais. H: D'accord Isabelle. I: Ils étaient tous un peu... je sais pas comment on dit, un peu « cul-cul » si je peux me permettre. H: Ça veut dire quoi un peu « cul-cul » ? I: Je sais pas, prendre trop les gens de haut 'fin je sais pas. H: Ah ! Non mais il faut le développer parce que c'est ce qui fait aussi la différence. C'est des filles qui se la... I: Qui se la racontent. Ouais parce que bon j'ai grandi dans le quartier et je sais pas, c'était pas pareil, c'était

pas le genre de filles... On était pas du tout pareil, pas le genre de même fille quoi.
(Focus Groupe, Calais, Lycée Léonard de Vinci)

M: Nan moi après perso, je m'en fou, je parle à tout le monde, personnellement je m'en fou, même s'ils parlent, ma mère n'est pas d'accord, je m'en fou, si je veux le faire, vais-je vais le faire.
(3^{ème} Pro, Les Escholiers de la Mosson, Montpellier).

Définition du sport/ APS donnée par les acteurs

D'une manière générale, les acteurs pensent que pour les filles, le sport est avant tout un moyen de vivre des expériences positives. Il représente une occasion de pratiquer une activité collective. Le sport est ensuite un moyen de s'amuser et de se faire plaisir. La compétition n'arrive qu'en troisième position et ne semble pas être – à leurs yeux – l'élément qui attire le plus les filles. Le sport est ensuite vu comme un moyen pour se défouler et s'affirmer. A ce niveau, beaucoup font référence au stéréotype du « garçon manqué ». Le sport est aussi associé à la beauté du corps au prix d'importants efforts physiques. Rares sont les acteurs qui affirment que la santé et le bien-être sont importants pour les filles dans la définition qu'elles en ont.

Définition Acteurs	Résultats généraux		Classement	Montpellier	Marseille	Calais	St-Ouen	Lille	Evry
	Sources	Réf.							
Activité collective	15	21	1	5	6	4	0	3	3
Plaisir_ s'amuser	11	15	2	4	6	3	0	0	2
Compétition	8	14	3	8	2	0	0	3	1
Se défouler	10	12	4	5	2	2	0	3	0
s'affirmer	6	8	5	5	0	1	0	0	2
Beauté du corps	5	7	6	2	1	4	0	0	0
Effort physique	4	5	7	0	0	3	0	0	2
Santé	1	1	8	1	0	0	0	0	0
Bien être psychologique	1	1	8	0	0	0	0	1	0
Total		84		30	17	17	0	10	10

Tableau 4 : Les représentations du sport des filles venant des acteurs

Définition Acteurs	Résultats généraux		Type d'acteurs		
	Sources	Réf.	Resp.	EPS	Educ.
Activité collective	15	21	0	7	14
Plaisir_ s'amuser	11	15	0	4	11
Compétition	8	14	0	5	9
Se défouler	10	12	0	4	8
s'affirmer	6	8	0	4	4
Beauté du corps	5	7	1	4	2
Effort physique	4	5	0	4	1
Santé	1	1	0	0	1
Bien être psychologique	1	1	0	0	1
Total		84	1	32	51

Tableau 5 : Les représentations du sport des filles venant des différents acteurs

Selon les acteurs, **le fait de pratiquer entre copines** est un élément très important pour les filles. Cet élément est même parfois plus important que l'activité proposée (S., éducateur sportif, Marseille). Pour eux, les filles des ZUS voient avant tout le sport comme une activité collective. Comme elles n'ont pas jamais vraiment pratiqué en dehors de l'école, le fait de se déplacer en groupe les rassure (I., Responsable d'association pour les femmes, Evry). Cette dynamique de groupe a toutefois un inconvénient majeur : si l'activité ne plaît pas à une des filles leader du groupe, l'ensemble du groupe abandonnera cette pratique, même si individuellement elle plaisait à certaines. Comme les filles ont l'habitude de sortir en groupe, elles réduisent leurs chances de pratiquer, car très rares sont celles qui ont envie ou qui peuvent pratiquer une même activité régulièrement. Dans ce cas, le groupe peut devenir un frein pour leur épanouissement individuel (D., Professeure d'EPS, Collège MLK, Calais). Si le groupe est très important pour pratiquer, les filles sont également très sensibles à la composition de celui-ci : si une pratiquante avec qui elles n'ont pas d'affinités est présente, alors l'activité ne pourra pas se faire (K, éducateur sportif, Marseille).

S: Ils [les garçons] s'en foutent, ils viennent, ils pratiquent leur sport, ils font leur foot, leur boxe. Tant qu'ils peuvent se défouler, tant qu'ils peuvent faire leur activité il n'y a pas de soucis. Alors que les filles la première priorité, il faut qu'il y ait une bonne entente avec le groupe et les intervenants. Ça veut dire que des fois même si l'activité elle est moyenne, le fait de savoir qu'elles vont se retrouver avec

nous, que l'ambiance là-bas est comme ça, c'est plus facile de venir. C'est déjà mieux que de rester à la maison ou de rester dans le quartier.
(S., éducateur sportif, Marseille)

Ça c'est un de leur point commun à toutes : c'est qu'elles n'ont jamais vraiment pratiqué en dehors de ce qu'on leur a proposé dans le cadre de l'école. Après il y a des activités physiques telles que la danse ou autres, de manière informelle et occasionnelle, sinon elles ne connaissent pas de pratiques régulières donc après à leur âge, puisqu'elles ont déjà entre 13 et 15-16 ans, c'est difficile de savoir ce qui nous plaît, ce qui nous convient, ce qui nous convient pas, et puis l'effet de groupe aussi joue beaucoup, elles se ne déplaceront jamais à moins de 3-4, d'ailleurs on a eu une expérience un peu malheureuse avec I. sur l'action « elle bouge », parce qu'elles étaient toutes motivées à la base et au final ça c'est pas très bien passé avec l'intervenante, il en restait une qui était intéressée parce qu'elle aimait vraiment faire de la danse, mais au final elle a lâché l'affaire malheureusement parce que les autres ne sont pas venues.
(I., Responsable association Femmes, Evry)

C'est ce que j'allais vous dire en fait, les filles, comme je vous le disais tout à l'heure, c'est le fonctionnement ensemble. Je pense qu'un des freins aussi c'est de trouver quelqu'un qui ait envie de pratiquer avec elles et qui va faire qu'elles vont se donner rendez-vous et qu'elles vont y aller ensemble. Seules je les vois difficilement y aller. Après il y a une nouvelle salle dans le quartier bon il y a la spirale qui fonctionne mais aussi la nouvelle salle Matisse avec des éducateurs de quartier. Là si je ne me trompe pas la salle doit avoir un an et demi. Faut que ça s'ancre dans le quartier. En les prenant petites elles vont peut-être d'avantage si mettre ou s'y remettre si toute fois il y avait eu une pratique avant.
(D. Professeure EPS, Calais)

H: Et qu'est-ce qu'elles aiment aussi dans l'activité physique ? Qu'est-ce qui fait sens pour elles ?
K: Bah l'effet de groupe et plein de copines.
H: Il faut que ce soit une activité collective ?
K: Oui même si ce n'est pas un sport collectif il faut qu'il y est les copines. Par contre il suffit qu'une fille ne leur plaise pas et ça peut faire vriller le groupe.
(K., éducateur sportif, Marseille)

Le sport est défini comme un moyen de s'amuser et de se faire plaisir. La convivialité est primordiale (C., Educateur sportif, Calais). Si c'est trop strict, elles auront l'impression d'être dans un contexte scolaire et elles ne s'engageront pas dans l'activité. Il faut donc créer le contact, avec des moments de plaisir (par exemple goûter ensemble) pour instaurer un climat de confiance et de complicité (I., responsable association Femmes, Evry). Les garçons cherchent la dépense physique et le défoulement alors que les filles veulent avant tout passer du bon temps et recherchent une bonne entente avec le groupe et aussi avec l'intervenant (S., éducateur sportif, Marseille). Le fait de passer un moment agréable est vraiment primordial (A., éducatrice sportive, Montpellier).

« C'est des activités ludiques avec de la dépense énergétique mais pas trop et il faut aussi qu'il y ait de la convivialité ».
(C., Educateur sportif, Calais)

« Bah c'était... On rigole pas avec elles, c'était pas fluide, y avait pas un bon contact, elles avaient l'impression d'être à l'école. Effectivement ici on leur pose un cadre, mais ça reste un relationnel convivial, on déjeune ensemble, on goûte ensemble... Ça aussi, c'est le petit truc que j'avais donné à I.,

parce qu'en plus la thématique c'était « sport santé », et je lui avais dit que c'était des filles qui aiment bien manger, elles aiment se faire plaisir et ça passe par la nourriture. C'est des filles qui ont l'habitude de cuisiner et elles aiment ça, donc il faut aussi leur faire plaisir comme ça, et essayer de rentrer en contact, de créer un lien, d'établir cette confiance et cette complicité avec elles. I. a suivi mon conseil et ça se passe bien, elle a réussi à les capter et nous c'est comme ça que ça a passé. Mais là voilà, c'était un cours, l'intervenante les prenait leur faisait cours et puis basta. Mais quand on a un public comme ça aussi difficile à capter, on ne peut pas fonctionner comme ça, il y a d'abord toute une mise en confiance pour les avoir régulièrement, la preuve en est c'est que quand il n'y a pas d'activité, elles passent quand même nous dire bonjour... Ce qui les intéresse les filles, c'est plus le relationnel que l'activité en tant que telle ».

(I., responsable association Femmes, Evry)

« Bah transpirer, et peut être s'amuser quand même, il y a un côté ludique qui est important sans lequel elles ne s'engagent pas ».

(T., Professeur d'EPS, Evry)

« Non pas du tout, elles ne parlent jamais de compétition contrairement aux garçons qui sont beaucoup plus compétiteurs. De gagner ou de perdre, le mercredi quand on mène les actions, ça n'a pas d'influence ou d'impact sur le fait qu'elles reviennent ou pas après, le principal c'est vraiment de passer un moment agréable avec les jeunes, avec les éducateurs, je me répète mais pour elles c'est un moment de partage ».

(A., éducatrice sportive, Montpellier)

La compétition. Les filles ne vont pas vouloir pratiquer en club car elles ont peu confiance en elles (T., Professeur d'EPS, Evry). Ce point de vue va être aussi partagé par P. et C. Professeurs d'EPS. Les filles ont des compétences et elles pourraient apprécier la compétition, mais elles se dévalorisent et ne se connaissent pas assez. Par conséquent, elles n'ont pas la possibilité d'être impliquées jusqu'au bout (P. et C., Professeurs d'EPS, Montpellier). Comme dans le quartier, elles constatent que le sport est majoritairement pratiqué par les garçons, elles se disent que cette activité n'est pas faite pour elles et ne se sentent pas légitimes (S., Professeur d'EPS, Lille). La recherche de la compétition est donc quasi-absente. Ce n'est pas la variable qui va leur donner envie de revenir pratiquer (A., éducatrice sportive, Montpellier). Hérault Sport propose des APS dans le quartier, au pied des immeubles. L'équipe sait qu'il vaut mieux privilégier le jeu et le plaisir que la compétition, ce qui permet de plus facilement proposer des situations de mixité. La compétition n'est donc pas a priori recherchée par les filles, sauf pour celles qui viendront ponctuellement faire des tournois pendant une période bien définie comme par exemple les stages de vacances. A ce moment-là, même si elles recherchent la performance et la victoire, elles vont s'adapter en jouant avec des garçons de la catégorie d'âge inférieure. Elles ne vont toutefois pas autant s'attacher à la victoire que les garçons, car elles ne pourront pas rester durant toute la durée du jeu étant souvent sollicitées par la famille. C'est encore une fois le plaisir qui est recherché, même pour cette catégorie de filles, rares mais existantes dans le quartier (M.A., éducatrice sportive,

Montpellier). On note également que dans ce contexte compétitif, les garçons ne leur laissent pas de place. Il faut donc gérer les garçons pour permettre aux filles de rentrer dans le jeu. Cet esprit de compétition n'est pas par essence contraire à la volonté des filles, mais plutôt dû à un système dans lequel les garçons imposent leurs rythmes/ leurs règles/ leurs habitudes. Elles sont peut-être opposées à la compétition par contrainte plutôt que par volonté (J.P., éducateur sportif, Montpellier). La compétition les ramène obligatoirement aux représentations sociales et aux habitudes construites à l'école et qu'elles n'apprécient pas. Elles vont alors reproduire des comportements de rejet de la pratique qu'il faut réussir à déconstruire. Dans ce cas-là, elles ne sont peut-être pas complètement réfractaires à la compétition, mais plus une opposition à un système de référence (c'est-à-dire l'EPS à l'école) qui les place dans un rapport difficile et connoté négativement (F., éducatrice sportive, Montpellier, 1). Ensuite si certaines n'aiment pas la compétition, c'est parce qu'elles n'aiment pas la défaite. Il n'y a donc pas forcément un rejet aveugle de la compétition.

« Après les filles sur cet âge-là, j'ai l'impression qu'elles ont moins confiance en elles, du coup elles s'investissent moins dans le sport, parce que je pense qu'elles ont l'image que c'est souvent des activités de compétitions et elles ne sont plus là-dessus. Moi celles que j'ai récupéré en basket, elles n'avaient jamais fait de sport avant, quand je les ai récupéré elles étaient incapable de dribbler avec un ballon donc il y avait un gros chantier, et elles étaient en 3°. Je les ai eu parce qu'il y en a une que j'avais en cours et je l'ai incité à venir essayer avec des copines et en fait je les ai un petit peu couvées quand elles sont arrivées. Je ne les ai pas du tout mises en match, je ne les ai pas mises en entraînement classique qu'on peut faire au basket.
(T., Professeur d'EPS, Evry).

P: Non mais je pense que les filles issues du quartier, elles ont une certaine force quand même, elles ont la niaque, une certaine rébellion.

C: Mais après je crois qu'elles ne s'estiment pas, elles se connaissent pas assez, il y a une mauvaise connaissance, elles se dévalorisent beaucoup et des fois du coup, elles sont dans cette agressivité parce qu'elles ne se connaissent pas elles-mêmes.
(C. et P., Professeur d'EPS, Montpellier)

« Bah dans la tranche 14-19 chez les garçons c'est beaucoup plus compétitif et j'ai envie de dire qu'on le retrouve même au niveau national, c'est le sport compétitif pour les garçons, parce qu'il y a les clubs de foot... Et c'est beaucoup plus de la détente pour les filles, la culture dans les quartiers c'est un peu une culture compétitive et du coup ça laisse moins de place pour les sports loisirs, et du coup les filles se disent que les sports proposés sont pas pour elles. Par contre on voit de plus en plus de filles faire des sports « de garçons » comme le foot.
(S., Professeur d'EPS, Lille).

« Non pas du tout, elles ne parlent jamais de compétition contrairement aux garçons qui sont beaucoup plus compétiteurs. De gagner ou de perdre, le mercredi quand on mène les actions, ça n'a pas d'influence ou d'impact sur le fait qu'elles reviennent ou pas après, le principal c'est vraiment de passer un moment agréable avec les jeunes, avec les éducateurs, je me répète mais pour elles c'est un moment de partage »
(A., éducatrice sportive, Montpellier)

« Complètement, mais en fait ... Euh sur cette question-là, moi les grandes, les plus de 13 ans, qui ne viennent pas régulièrement, par contre elles vont venir très ponctuellement durant les vacances et elles

vont venir à chaque fois pour le tournoi de foot. Par contre elles joueront contre des plus petits parce que je ne les fait pas jouer dans leur catégorie d'âge mais plutôt dans la catégorie inférieure, mais elles vont faire une équipe de filles pour venir jouer contre les garçons. Après elles ne sont pas vraiment dans la compétition parce que souvent elles n'arrivent pas à rester sur toute l'après-midi, elles prennent pas mal de défaites, mais elles continuent à jouer, rigoler, tout en faisant un peu de sport, et elles le font durant les tournois, elles ne viennent pas quand c'est autre chose.
(M.A., éducatrice sportive, Montpellier).

« Pour revenir sur ce que disait A., je rejoins son point de vue, quand on est en multi-activités au sein du quartier, les filles par rapport aux garçons ont moins la fibre compétition. De par déjà la difficulté d'intégrer des filles dans les groupes des garçons, souvent ce n'est pas évident surtout sur les sports collectifs comme le foot. C'est rare que les garçons veulent bien jouer contre les filles, ou de mixer les équipes. Et quand on y arrive, c'est toujours une bataille »
(J.P., éducateur sportif, Montpellier)

« Dès le début où ça s'est fait il y en a 2 qui on essayé de tester, et je leur ai dit dès le début, qu'on était là pour que ça se passe bien, que j'étais pas là pour faire la police et que si elles avaient envie de ramener de la mauvaise humeur et bah qu'elles pouvaient partir que la porte était ouverte.
H: Quand tu dis qu'elles étaient en test c'est-à-dire qu'elles te cherchaient, comment tu peux le décrire ?
F: Bah en fait je pense qu'elles rentraient dans un truc un peu comme à l'école, elles me prenaient comme un prof, je ne parlais pas comme elles... Mais j'ai été clair dès le début que je n'étais pas là pour faire la police et que tout ça c'était pour elles, que ce n'était pas pour moi et... C'est pour ça que ça va au-delà du sport parce que... si c'était que du sport on ferait juste 1h, on prend à la chaîne et hop on prend un autre groupe. Et là moi avec la liberté que j'ai, j'ai eu la chance de pouvoir faire des plages horaires très larges, donc souvent c'est quelque soit l'activité c'est du 9h-13h à peu près.
(F., éducatrice sportive, Montpellier, 1)

Le sport est défini comme un moyen de se défouler pour évacuer leur stress, leurs angoisses et les émotions qu'elles ont du mal à gérer (S., éducatrice sportive, Lille), mais aussi pour occuper leur temps (A., éducatrice sportive, Marseille). A l'instar des garçons des quartiers, elles ont besoin de libérer de l'énergie (P., professeur d'EPS, Montpellier) avec une période où elles semblent moins vouloir se mettre en mouvement quand le corps est en train de changer, entre la 4^{ème} et la 3^{ème} (P. et C., professeurs d'EPS, Montpellier).

« Il y a les jeunes filles qui vont pratiquer une activité sportive parce qu'elles ont un besoin d'évacuer, de se libérer donc elles savent très bien que l'activité sportive leur permettra d'évacuer leur surplus de stress, leur angoisse et les émotions qu'elles ont du mal à gérer à l'intérieur »
(S., éducatrice sportive, Lille).

« Alors déjà maigrir je ne pense pas, je pense qu'à cet âge-là... se défouler et occuper leur temps, beaucoup, beaucoup, je pense que c'est surtout ça ».
(A., éducatrice sportive, Marseille)

« Ici la pratique ce n'est pas un problème de motivation parce qu'ils rentrent tout le temps dedans, par contre il y a un problème de canalisation de l'énergie, à certain moment tu ferais une séance de judo ça marche, une séance de badminton ça marche mais ça marche trop en fait, il faut les canaliser parce que moi ce que je perçois, si tu veux j'ai l'impression que le langage qu'ils adoptent dans le quartier, on le ressent dans nos cours. C'est-à-dire, beaucoup de bruit, beaucoup de charriage, j'embête, je passe à côté je mets un petit coup, je n'écoute pas le prof, le non-respect de la consigne ».
(P., professeur d'EPS, Montpellier).

« C : Tu vois des petites 6°, elles ont des capacités motrices, de bonnes capacités honnêtement, peut-être plus ici qu'ailleurs je sais pas... »

P : Moi je pense que si.

C : Mais elles vont pratiquer, elles vont être étonnement performantes, comme si c'était pour se libérer de quelque chose, elles ont le pouvoir de pratiquer pendant une heure, la course de fond ou autre, elles vont le faire chez les petits, et chez les plus grands, c'est toujours pareil, il a cette coupure qu'on trouve dans tous les établissements, l'adolescence, 6°-5° ça va et 4°-3° pour les filles c'est plus difficile ».

(P. et C., professeurs d'EPS, Montpellier).

Le sport est vu comme un moyen pour elles de s'affirmer. D'après certains acteurs, il y a deux catégories de filles : celles qui vont s'affirmer dans les APS (et se comporter comme les garçons) alors que d'autres vont difficilement se mettre en mouvement (C., Professeur d'EPS, Montpellier). Dans le premier cas, la féminité va alors souvent être mise de côté (D., professeure d'EPS, Calais). Le sport va constituer un moyen de s'affirmer. Il est donc nécessaire d'adopter les codes et les habitudes de ceux qui dominant symboliquement cette pratique (c'est-à-dire les garçons), en mettant en place des stratégies de mimétisme (Y., éducateur d'EPS, Montpellier). En s'appropriant ces habitudes, elles vont pouvoir s'imposer, s'assurer une certaine tranquillité vis-à-vis des stéréotypes sexués et évoluer comme elles le désirent (K., éducateur d'EPS, Montpellier). Cependant, elles ne veulent pas qu'on les identifie comme des « garçons manqués » pour ne pas véhiculer une représentation sociale rejetant/niant leur identité de fille/femme (A., éducatrice sportive, Montpellier). Les verbatim des acteurs montrent, qu'eux aussi véhiculent et ont incorporé cette représentation sociale.

« Il y a deux types de filles soit il y a celles qui sont masculines, qui vont être très masculinisées je ne sais pas comment on dit, qui vont aller jouer au foot qui vont crier comme les garçons, qui vont rentrer dedans, ou l'autre (type) qui passe son temps dans nos cours assises quand il faut se lever c'est difficile voilà on a du mal à les mettre au travail voilà en gros c'est ça. Ce n'est pas comme ça qu'elles se défoulent ça c'est sûr, non c'est pas du plaisir pour elles.

(C., Professeur d'EPS, Montpellier).

« Les filles moi, qui aiment bouger sont plutôt des « garçons manqués » justement et elles auraient tendance à se faire, entre guillemets, pas manqués mais comment on pourrait dire (...) La féminité du coup est occultée et elles trouvent peut-être un refuge... alors je ne sais pas si la pratique est avant et en amont ou elles sont déjà « garçons manqués » (...) le peu de filles qui pratiquent à l'extérieur et qui ont une activité, souvent c'est foot ou boxe. Du coup ça m'interroge, est-ce qu'elles vont pratiquer à cause de leur nature au départ ou est-ce que c'est le fait de pratiquer ? Mais je pense que c'est plutôt leur nature au départ qui fait qu'elles pratiquent mais du coup elles sont garçons manqués, elles perdent en féminité.

(D., professeure d'EPS, Calais).

« Le fait de s'affirmer sur une activité plutôt masculine, c'est pour les filles une façon de dire, « nous on existe, on pratique aussi, regardez nous autrement », c'est un petit peu ça aussi...

(Y., éducateur d'EPS, Montpellier)

« Elle en veut, mais c'est un mec, c'est un garçon manqué, elle se calque sur les mecs. Donc les filles pour se défendre ou pour s'affirmer elles réagissent comme les mecs. Elle, il y a un mec qui vient la faire chier, elle le tape direct, elle s'en fout (...) des filles comme ça j'en ai pas mal dans le quartier.

(K., éducateur d'EPS, Montpellier)

« Alors c'est très ambiguë y'a un truc par exemple qui est excellent et d'ailleurs on s'est penché sur ce problème parce que si tu veux elles ne veulent pas qu'on les considère comme des filles mais elles ne veulent pas qu'on les considère comme des garçons ça c'est énorme alors elles ont des attitudes de garçons pour pouvoir s'affirmer s'imposer dans le quartier mais si on les traite de « garçons manqués » elles ont horreur de ça « je reste une fille j'ai peut-être des attitudes de garçons mais je reste une fille » on a vu ça tellement de fois.

(A., éducatrice sportive, Montpellier)

Le sport est associé à la beauté du corps. Elles ont un discours autour de la beauté hypersexualisée (J., Agent de développement, Marseille). La perte de poids est la référence que la famille va retenir (les mères inactives au foyer) mais cela ne se fera pas avec un but de sculpter/ muscler leur corps (D., professeur d'EPS, Calais, 1). Les mères souvent touchées par les multiples grossesses, ont des corps déformés. Elles vont chercher à maigrir et cette représentation du corps servira d'exemple à leurs filles. Les acteurs constatent que c'est compliqué pour elles d'aller au bout de leur objectif de perte de poids car elles ont un faible niveau d'engagement physique et une faible conscience de soi. Ce discours hégémonique sur le sport et la beauté est donc peu parlant et peu efficace sur elles. Il faut donc proposer aux filles des discours moins rigides, plus réalistes et plus adaptés à leurs réalités (D., Professeure d'EPS, Calais, 2). La beauté est importante pour elles, mais les acteurs constatent qu'elles ne sont pas dans le dévoilement du corps, dans l'esthétisme, car cela demande de s'affirmer et surtout d'avoir confiance en soi (P. et C., professeurs d'EPS, Montpellier).

« Elles sont coquettes, toujours la même chose, c'est toujours le même schéma (...) Une fois qu'on les habille, qu'on les met sur scène, qu'on les maquille, elles deviennent féminines. Tant qu'on leur dit : « Qui tu es ? » ce sont des Beyoncé, des Rihanna et puis quand on dit : « Maintenant qu'est-ce que tu aimerais être ? », c'est toujours des barbies. Ce sont des barbies, elles ont seize/dix-sept ans mais ce sont des barbies ».

(J., Agent de développement, Marseille).

« Je vois plutôt le « maigrir » et pas « l'esthétisme, sculpter le corps », elles ne sont pas du tout là-dessus. Je pense aussi qu'elles ont l'image de leur maman et de leur(s) sœur(s) et de leurs grands-mères tout ça, qui sont plutôt des mères au foyer, des mamans avec tout ce que les grossesses peuvent engendrer sur le corps et les déformations. Peut-être aussi que dans leur famille il n'y a pas cette habitude de pratiquer et de prendre soin de son corps. Du coup l'image qu'elles ont de leur corps est parfois erronée, biaisée à cause de ça ».

(D., Professeure d'EPS, Calais 1).

« Parce qu'il y a ça aussi, une fois qu'elles y sont, en activité, faut trouver le moyen de les maintenir et il faut qu'il y ait un retour sur elles comme quoi il y a un mieux. Dans leur tête aussi, quand on fait activité c'est pour maigrir. Donc ça je leur ai déjà dit X fois que malheureusement la sudation ce n'est pas de l'huile et les graisses elles vont fondre mais sur des efforts très longs, des efforts qu'on ne fait pas suffisamment longs en cours et que c'est vraiment un travail journalier, quotidien, qui fera qu'il y aura un bien-être enfin un bénéfice sur le poids. Pour certaines elles sont déjà trop en surpoids pour sentir le bien-être, et aussi parce que du coup elles ont mal et leurs articulations aussi les font souffrir... Du coup forcément le bénéfice sur le poids elles ne le sentiront pas tout de suite. Donc « suer de l'huile » ça je leur dis souvent et donc elles rigolent mais c'est vrai que peut-être que sur la balance, une

fois qu'elles auront fait beaucoup d'efforts, y aura une différence mais ce sera que de l'eau et l'eau...
H: Donc il y a quand même cette particularité de maigrir qui est très forte.
D: Oui, pour elles c'est lié. « Je fais de l'activité », si elles en font « c'est parce que j'ai envie de maigrir ».
(D., Professeure d'EPS, Calais 2)

« C : Elles sont pas trop dans l'esthétisme ici.
P : C'est marrant parce qu'il y a une fille ou deux dans l'établissement qui sont un peu comme ça, c'est-à-dire qu'elles vont tout de suite avoir les lunettes fluo, d'ailleurs c'est la fille que je voulais te présenter parce que je pense qu'elle symbolise un petit peu... elle essaye de prendre le dessus, de sortir un petit peu du lot. Parce que finalement toutes ces filles se ressemblent ».
(P. et C., professeurs d'EPS, Montpellier)

Le sport demande de faire un effort physique. Cet effort est compliqué surtout en 4^{ème} et 3^{ème}, synonyme de transpiration et donc de mauvaise odeur (D., Professeure d'EPS, Calais). C'est un constat qui s'observe sur l'ensemble des jeunes car la société et les activités sociales les poussent à être de moins en moins actifs. Les acteurs notent qu'elles verbalisent souvent leur fatigue et qu'elles n'ont pas le goût à l'effort (T., Professeur d'EPS, Evry). Dans ce contexte réfractaire, il semble difficile de redonner du sens à l'activité physique.

« Pour la majorité des filles en quatrième/troisième le sport c'est faire un effort physique, c'est suer. Donc elles sont beaucoup par rapport à cette représentation du corps : « Si je sue après je sens mauvais » donc pas forcément envie de... elles se baladent avec leur déodorant tout ça donc j'ai cette image-là (...) Et puis c'est aussi : « Oh j'ai pas envie », « Oh j'ai la flemme », il faut vraiment trouver un moyen d'entrer dans l'activité pour qu'elles fonctionnent un minimum et que ça tourne quoi (...) A partir de la quatrième, c'est je pense par rapport à leur évolution dans l'adolescence (...) elles le font peut-être moins facilement que si elles étaient en sixième/cinquième (...) C'est vraiment l'année de quatrième qui est compliquée ».
(D., Professeure d'EPS, Calais).

« Encore pour certaines quand on fait un déplacement pour le basket où on marche 2 km à pied, certaines me disent « attendez je suis pas sportive, je ne fais pas ça ». Donc pour elles, c'est un effort. Après quand elles dansent c'est un sport aussi, donc il n'y a pas forcément une logique de compétition dans leur définition du sport, mais une logique de dépense c'est sûr ».
(T., Professeur d'EPS, Evry).

Pour finir, les acteurs voient que le sport est associé chez les filles au bien-être et à la santé. Ces deux thématiques ne sont abordées que par deux éducatrices sportives. Une seule explicite vraiment la thématique du sport qui permet le bien être (S., éducatrice sportive, Lille).

« Le sport c'est le bien-être et la santé » (V., éducatrice sportive, Montpellier)

« Il y a les jeunes filles qui vont pratiquer une activité sportive parce qu'elles ont un besoin d'évacuer, de se libérer donc elles savent très bien que l'activité sportive leur permettra d'évacuer leur surplus de stress, leur angoisse et les émotions qu'elles ont du mal à gérer à l'intérieur ».
(S., éducatrice sportive, Lille).

Confrontation des deux populations

Neuf thématiques ressortent dans les deux populations. Au nombre des occurrences totales, les acteurs ont eu plus de mal à définir ce que représente le sport pour les filles vivant dans les quartiers populaires (ZUS) (84 pour les acteurs contre 184 pour les filles). L'APS est un outil qui va permettre aux filles de se défouler et de perdre du poids pour correspondre aux canons de beauté dominants. L'APS est rarement vue dans sa dimension émotionnelle, autour des sensations qu'elle véhicule ou dans une dimension physique/technique spécifique. On a sûrement là, une possibilité de redonner du sens à l'APS en recentrant les filles sur les sensations positives plutôt que sur les représentations artificielles du « bien paraître » ou sur les représentations négatives associées à la douleur ou à la fatigue. L'effort physique, connoté négativement et la beauté, connotée positivement sont les deux facettes de l'APS principalement mises en avant par les filles. Ces éléments, ainsi que les aspects psychologiques, sont moins pris en compte par les acteurs. Par contre, ces derniers vont surreprésenter la dimension sociale et collective que les filles accordent aux APS. Ils vont remarquer que le sport va permettre à certaines de s'affirmer, en ayant une certaine « identité masculine » en reproduisant les codes et les valeurs habituellement associés aux garçons. Cette manière de définir le sport n'est pas explicitement verbalisée par les filles elles-mêmes.

3/ Les freins à la pratique physique et sportive

Les freins les plus mis en avant par les filles

Freins filles	Résultats généraux		Classement	Montpellier	Marseille	Callais	St-Ouen
	Sources	Réf.					
Efforts contraignants	15	53	1	3	18	17	15
Famille _ Parents	15	52	2	17	15	2	18
Offre réduite	15	35	3	21	5	6	3
Mixité_ Genre	12	35	3	17	2	5	11
Autre chose plus importante	13	32	4	7	0	11	14
Financiers	10	19	5	5	3	6	5
Esprit compétition	10	19	5	5	3	3	8
Pas de motivation	8	14	6	2	1	3	8
EPS	8	13	7	2	6	5	0
Peu confiance	7	13	7	8	3	1	1
Quartiers	7	10	8	4	2	0	4
Aspect symbolique	4	6	9	0	0	0	6
Mauvaise expérience vécue	4	4	10	3	0	0	1
Institutionnels	3	4	10	3	1	0	0
Adolescence	2	4	10	0	0	0	4
Temps	2	2	11	1	0	0	1
Total		315		98	59	59	99

Tableau 6 : Les freins à l'APS venant des files

L'effort est vu/ressenti comme contraignant et douloureux (M. FG, Lycée Victor Hugo, Marseille). Elles se sentent souvent fatiguées, il est donc difficile pour elles d'aller pratiquer une APS après les cours (B., Centre de prévention, Calais). Cette fatigue est souvent associée au manque de motivation et aux difficultés pour pratiquer (en affirmant souvent que « ça saoule » ou qu'elles ont « la flemme »). Elles préfèrent se reposer chez elles. Pour celles qui aimeraient pratiquer ou qui ont déjà tenté une activité physique, l'emploi du temps est trop chargé : elles rentrent trop tard puis le temps de faire leurs devoirs, elles disent ne pas assez dormir et ne pas être en forme le lendemain en cours (A. 2D pro, St-Ouen). Pour celles qui n'ont jamais pratiqué, elles n'y voient aucun intérêt si la motivation n'est pas là (I. 1^{er} STMG, St-Ouen).

M: Déjà mes frères ils me disent tout le temps d'aller faire du sport
H: Et qu'est ce qui fait que toi tu ne le fais pas ?
M: Parce que c'est fatiguant le sport, faire des abdos etc.
F: Mais c'est une bonne fatigue
M: Ça fait mal déjà
A: Quand tu t'y habitue ça ne fait plus mal, faut arriver à 30 après pour que ça fasse mal
F: J'arrive même pas à arriver à 2 abdos.
A: c'est pas grave c'est progressif
(Focus Groupe, Lycée Victor Hugo, Marseille)

B: Faut avoir le courage aussi.
H: Ouais mais tu ne te sens pas courageuse ?
B: Bah si mais je sais pas, j'suis déjà fatiguée quand il y a les cours.
(B., Centre de prévention, Calais)

A: Je ne sais pas parce que c'est je n'arrive pas à caser le sport et les cours du coup j'ai dit il vaut mieux laisser tomber.
H: Donc tu n'arrivais pas à caser le sport et les cours ça veut dire quoi pour toi « caser le sport et les cours » ?
A: Quand je vais au sport tous les jours à 18h je rentre tous les jours à 21h chez moi je suis trop fatiguée je ne fais pas mes devoirs après le lendemain en cours je dors.
(A. 2D pro, St-Ouen)

I: J'ai 16 ans je ne fais pas de sport je n'en ai jamais fait parce que je n'aime pas ça me fatigue.
H: Qu'est ce qui ne te plaît pas dans le sport ?
I: je ne sais pas ça me fatigue ça m'essouffle et ça ne m'intéresse pas.
H: Et tu n'as jamais vu d'intérêt à faire de sport ? Ça t'essouffle ?
I: Je préfère être chez moi (...) je suis nulle (...) ça ne sert à rien il faut que j'aime sinon ça ne sert à rien.
H: Donc toi tu vois aucun intérêt à faire du sport ça ne sert à rien dans ta vie.
I: Dans ma vie non mais c'est bien pour les autres.
H: C'est bien pour les autres pourquoi c'est bien pour les autres ?
I: Pour la santé je ne sais pas.
(I. 1^{er} STMG, St-Ouen)

La famille et les parents. L'idée de faire du sport ne vient pas des parents car ils n'ont pas d'information sur le sport. (FG, Aller les filles, Montpellier). Ils ne peuvent donc pas inciter leurs filles à avoir une pratique physique régulière.

N: Déjà dans leur tête, si on faisait sport à l'école et quand on leur disait « Ouais y a un truc qui nous intéresse à droite à gauche », c'est là où ils nous disent de le faire.
H: Ah d'accord. Si ça ne vient pas de vous, eux ils ne vont pas vous le dire. Ils ne vont pas avoir l'idée en fait ?
M: Ils ne connaissent pas.
Y: Ils ne connaissent pas.
(Focus Groupe, Aller les filles, Montpellier).

Les filles doivent souvent s'occuper des petits frères/sœurs et des problèmes qui peuvent arriver à la famille (A. Lycée VH, Marseille) ce qui ne leur permet pas de pratiquer régulièrement pendant la semaine ou le weekend (FG, 1^{er} STMG, St Ouen). Une certaine forme d'abnégation/ ou de renoncement ne leur permet pas de s'imposer face aux responsabilités familiales. Les demandes viennent le plus souvent des mères,

peuvent venir à n'importe quel moment et ont priorité sur les activités extra-scolaires des filles. Elles ne sont pas décrites comme des injonctions car c'est obligatoire pour elles d'aider les mères qui sont dans le besoin.

A : Ca dépend quand j'ai le temps je viens quand j'ai n'ai pas le temps je ne peux pas.

H : Qu'est-ce qui fait que tu n'as pas le temps?

A : Parce que j'ai des soucis familiaux par rapport à mes cousins. C'est comme là pour aujourd'hui pour ce matin on m'a donné rendez-vous à 10h je ne pourrai pas venir. J'avais un jugement par rapport à mon cousin qui a fait un moment des bêtises et franchement c'était très difficile.

H : Mais je veux dire c'est ton cousin ce n'est pas toi. Tu es obligée de l'accompagner ?

A : Oui je suis obligé parce que comme son père n'est pas là, il n'est même pas en France et c'est moi qui aide ma tante faire ses démarches (...) Toutes les paperasses à faire. Elle ne parle pas du tout le français et elle ne comprend rien du tout déjà je l'aide c'est déjà ça.

(A. Lycée VH, Marseille)

C : Parce que j'ai des responsabilités à la maison donc je n'ai pas le temps de sortir faire du sport en dehors quand je rentre chez moi j'ai autre chose à faire quoi ! Je dois par exemple faire à manger ou faire le ménage le mercredi ou le week-end (...) franchement je ne peux pas me permettre de faire du sport à côté et de toute façon je n'en ai pas envie.

(Focus Group, 1^{er} STMG, St Ouen)

Il est difficile pour certaines de se libérer dans la semaine et surtout les WE car c'est souvent les moments où les parents reçoivent de la famille (ou des amis) à leur domicile (M, FG, Allez les filles, Montpellier). Les parents n'ont pas le temps de les emmener faire du sport et elles ne peuvent pas y aller seules (M., Lycée Léonard de Vinci, Calais). Pour les parents, le sport n'est pas une priorité : « ils s'en foutent, pour eux ce n'est pas important » (FG, Aime ton corps bouge ton corps, Marseille)

M: Le samedi matin quand j'ai envie d'aller au sport, bah je ne peux pas. La famille elle est déjà au complet, soit je tombe malade, soit la famille elle est au complet.

H : Tu veux penser à quoi quand tu me dis la famille?

M: Le week-end c'est tout le temps plein (...) Même ce matin j'allais même pas venir, déjà j'étais malade et après y a la famille, ma sœur qui est venue.

H: Comment t'as fait ?

M: Je suis partie avant qu'ils viennent.

H: Il fallait que tu partes avant sinon tu restais chez toi ?

M: Voilà.

(M, FG, Allez les filles, Montpellier).

M: Parce que j'avais pas le temps en fait par rapport au travail à ma mère.

H: Alors pas le temps, toi ? Avec le travail à ta mère ? Explique-moi.

M: Il fallait que ma mère m'y amène et tout et ça tombait sur son travail. .

(M., Lycée Léonard de Vinci, Calais).

Certains parents sont conscients que le sport est un apport pour les filles, mais les freins vont varier en **fonction des APS et de leurs connaissances sur les activités**. Par exemple, pour la danse, les pères peuvent s'y opposer car le corps est érotisé et trop mis

en valeur (D. « Aime ton corps bouge ton corps ! », Marseille) ou bien en gymnastique, la mère peut demander à la fille de ne plus pratiquer, par peur qu'elle perde sa virginité en faisant le grand écart (C., *Aller les filles*, Montpellier).

C: Bah oui, oui, peut-être ma mère quoi.
H: Plus ta mère que ton père ?
C: Mon père lui il ne m'encourage que pour le foot.
H: Pour le foot d'accord et la mère c'était plus pour la gym.
C: enfin la gym elle ne voulait pas que j'en fasse (rire)
H: Pourquoi ? Pourquoi elle ne voulait pas ta mère ?
C: Elle ne voulait pas trop que je fasse le grand écart et tout ça.
(C., *Aller les filles*, Montpellier)

D: Mon père, il me dit à chaque fois « si tu veux faire tout ça (sport) fais mais pas de la danse » il n'aime pas... quand je mets des robes et tout ça il me dit « non tu mets pas »
H: Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il te dit par rapport à la danse ? Parce qu'il ne peut pas te dire juste que c'est nul, il va te donner un argument.
D: Parce que quand... quand je regarde des films par exemple un film qui s'appelle *Sexy Dance* et que je vois la danse lui il croit que c'est, c'est grâce à ça... euh c'est que c'est à cause de ça que je vais danser comme eux et tout ça mais en fait c'est pas vrai... c'est... depuis que j'étais petite j'aime la danse... Après quand il voit des femmes danser au bar à la télé. Pour lui il croit que ça va être comme ça. C'est pour ça qu'il ne veut pas. Il me sort toujours des « c'est pas bien, que c'est *halam* » et je lui dis que c'est ma passion il me dit « quand t'auras tes dix-huit ans tu pourras te payer ça ».
(D. *Aime ton corps bouge ton corps*, Marseille)

Certains mères ne vont pas soutenir leurs filles pour faire du football ou de la boxe car ce sont pour elles des sport de garçons qui risquent de changer « la nature » de leurs filles, de les rendre plus agressive (FG, 3^{ème} collège LEM, Montpellier), de les défigurer (FG, 2D Pro, ST Ouen) ou de transformer leur morphologie en les rendant plus carrées, donc moins féminine. Les mères reproduisent donc les stéréotypes de genre associés aux différentes pratiques sportives.

F: Mais bon rien que quand j'ai essayé, mon frère il m'a remis en place direct (...) il ne veut pas, par rapport aux garçons et tout, mais il veut pas aussi parce qu'il me dit « Tu fais de la boxe, tu voudras taper tout le monde »
F: (si je pouvais) j'aurais changé la mentalité de ma mère.
H: Pourquoi tu aurais changé la mentalité de ta mère ? En quoi tu lui changerais sa mentalité ?
F: Qu'elle arrête de croire que je vais devenir carrée.
H: Est-ce que c'est vrai que la boxe ça rend carré ?
F1: bah oui.
F2: Bah non mais c'est les épaules que tu commences à avoir.
(FG, 3^{ème} collège LEM, Montpellier)

H: tu aimerais faire quoi comme sport ?
F: Je veux faire de la boxe ma mère elle ne veut pas.
H: Pourquoi elle ne veut pas ?
F: Elle a dit ils vont me défigurer je ne sais pas quoi.
H: Ok. Toi si tu as la possibilité aujourd'hui d'avoir une baguette magique, tu ferais quel sport ?
F: Boxe
H: Tu ferais combien de fois de la boxe par semaine ?

F: 2 fois 3 fois.
H: Et qu'est-ce que tu aimerais changer ?
F: La mentalité de ma mère.
H: Donc tu sens que ta mère elle ne t'encourage pas à le faire ?
F: Oui.
H: Qu'est ce qui est e plus important pour ta mère ?
F: Mes études.
(FG, 2D Pro, ST Ouen)

Les parents ont une vision caricaturale et stéréotypée du sport. Ils ne savent pas comment le sport est pratiqué et ne se basent que sur ce qu'ils ont pu voir jusqu'à présent dans les médias (majoritairement la télévision) (2dPro, St Ouen).

A: Ils ne le savent pas. Quand ils voient à la télé de la boxe ils voient que des gens qui se font taper dessus (...)
H: Comment on peut savoir les choses ?
A: En se renseignant mais les parents ils ne veulent pas savoir eux ils ont pas le temps dès qu'ils ont vu de la boxe à la télé ils vont dire toi tu ne fais pas de la boxe parce que ça va te casser le nez il va falloir payer le médecin etc. Les parents ils sont trop comme ça.
H: donc en fait c'est parce qu'ils n'ont pas eu cette expérience là, ce qu'ils voient à la télé ils voient il pense que c'est vraiment comme ça que ça se passe pour tout le monde.
A: Après il ne faut pas se mentir à la télé les tournois de boxe ils donnent une mauvaise image rien qu'ils montrent les gens qui saignent et tout... il ne faut pas montrer
(A., 2dPro, St Ouen).

Les parents ne veulent pas trop laisser les filles dehors (contrairement aux garçons) pour des raisons de sécurité, par peur des mauvaises fréquentations, par peur qu'elles rencontrent des garçons ou par peur du mauvais jugement des familles du quartier. Dans l'exemple de Y. (FG, « Allez les filles ! », Montpellier) on relève bien la différence de traitement que les parents/les familles appliqué aux filles (plus strictes) par rapport aux garçons.

Y: Moi j'aime tout et je suis plutôt garçon.
H: Ca veut dire quoi garçon ?
Y: Je ne suis pas féminine.
H: Ah ok, parce que quand tu me dis « Je suis garçon », moi je me dis bah elle aime les garçons (*rires*). Donc c'est pour ça que c'est important de pas avoir peur de poser des questions pour être claire tu vois ? Donc toi t'es pas féminine ?
Y: Nan.
F: Moi j'la préfère comme ça.
F2: En mode garçon ça te va bien.
F: Nan moi j'préfère en mode fille
H: Ok donc toi t'es pas féminine, c'est comme ça que t'as besoin de le dire en fait. Tu es en mode garçon.
Y: Ouais. Parce que c'est les garçons qui ont l'avantage. Moi aussi je suis un garçon ! (*Rires*)
H: Est-ce que c'est pour ça que tu veux être un garçon ?
Y: Moi je kifferai être un garçon.
H: tu penses que les garçons ils ont un avantage ?
Y: Bah oui.
F: Trop !
H: Pourquoi ?
Y: Parce que... (*rires*). Parce qu'il a plus de liberté, il n'est pas toujours à la maison, il est pas vingt-

quatre heures en train de faire le ménage...
 F: Il a plus de droit que les filles en tous cas.
 Y: ... et en gros il a plus de droit, ça a toujours été comme ça.
 F: C'est le chef en fait.
 H: Je t'écoute. Est-ce qu'ils sont au-dessus ou en-dessous de toi ?
 Y: Au-dessus.
 H: Ca veut dire quoi concrètement ?
 Y: Je fais tout pour eux.
 H: Mais en même temps t'es un garçon t'as dit.
 Y: Oui mais à la maison je suis une fille, femme de ménage pour eux, après voilà. Quand je suis avec ma mère.
 H: Oui mais en même temps tu t'identifies toi-même comme un garçon, tu le dis « Moi j'suis un vrai garçon ».
 Y: Je suis un garçon on m'appelle Yacine (*rires*).
 H: Donc toi t'aurais aimé être un garçon, en tous cas t'as... On a l'impression que tu veux changer. Le fait de t'imposer comme ça comme un garçon c'est de reprendre l'avantage en fait c'est ça ?
 Y: Bah oui ! Parce que tout le temps les gens, on est au second degré, on est toujours après.
 H: Vous êtes toujours après. Vous êtes toujours après par rapport à quoi ?
 F: A tout !
 H: Par rapport à quoi ?
 F: A tout. Le sport. Ils sont avantagés parce qu'ils commencent d'abord un sport.
 F2: Et pas que le sport.
 (FG, « Allez les filles ! », Montpellier)

Etre une fille rend les choses compliquées. Elles ressentent bien les différences qu'elles trouvent injustes (FG, « Allez les filles ! », Montpellier 1). Les garçons ont moins de contraintes, ils rentrent de l'école et vont sur les terrains dans le quartier sans que les parents ne leurs disent quoi que ce soit. Les filles ont des charges à accomplir : elles doivent faire le gouter aux petits frères/sœurs, ranger l'appartement, etc. Aussi, quand elles peuvent rejoindre les garçons, il est trop tard car ils jouent déjà et leur laisseront difficilement une place (S. et M, Elles bougent, Montpellier, 2). Cette stratégie de contrôle des parents semble ambivalente (pas véritablement opposés, ni entièrement pour la pratique sportive de leurs filles).

M: Y a des filles c'est leurs parents qui veulent pas.
 H: Pourquoi ils ne veulent pas ?
 M: Parce que y en a qui leur disent « Si t'es pas un garçon, tu fais pas ça ».
 H: Ah tu penses que c'est ça ?
 M: Bah oui ça existe.
 H: Au foot ?
 M: Nan, pour tout...
 H: Tous les sports ? Ils disent « Nan le sport c'est pour les garçons » ?
 N: Nan mais l'équitation c'est pas pour les garçons, c'est pour tout le monde.
 M: Nan mais y a des parents c'est comme ça tu comprends ?
 S: Pour eux en fait le sport c'est pour les garçons, alors que pour eux les filles c'est le ménage, la maison et tu ranges...
 M: Ouais la cuisine.
 H: Donc il faut rééduquer les parents en fait.
 M: Ouais voilà.
 N: (*Rires*) il faut éduquer...
 (FG, « Allez les filles ! », Montpellier, 1)

S : Tout le monde (filles et garçons) sort aux alentours de six heures parce que vu qu'on rentre des cours à cinq heures le temps qu'on mange le gouter et tout ... on ne va pas sortir avant eux. Donc en gros ils l'ont pris le City stade.

H: Vous êtes obligées de rentrer chez vous pour gouter, pour repartir alors que les garçons ils y vont directement.

S: Nan même eux, mais eux en fait...

N: Ils font vite fait.

S: Ils font vite fait.

M: Ils font vite fait, ils montent, ils descendent, ils montent, ils descendent...

H: Pourquoi vous c'est pas vite fait ?

M: Nous on peut pas.

S: Parce que nous tu rentres et tu dois dire à ta mère que tu dois sortir. Les filles: Voilà (*rire*).

M: Des fois tu dois aider ta maman à faire le gouter pour tes frères.

S: Tu dois ranger la table nanani nanana...

M: C'est qu'après tu peux sortir mais bien après. Voilà quand tu as tout fait elle te dit « vas-y maintenant sors, fais ce que tu veux ».

H: Mais c'est déjà trop tard ?

S: Ils montent, ils prennent un croissant...

M: Un sandwich.

S: ... ils redescendent. Ils ont prévenu personne. Ils rentrent, ils posent leur sac, ils prennent un sandwich, ils descendent.

(S. et M, FG, Allez les filles, Montpellier, 2)

Au sujet de la tenue vestimentaire, certaines **mère ne veulent pas qu'elles se mettent en jogging par peur qu'elles ne trouvent pas de mari plus tard** (Y., FG, Allez les filles !, Montpellier, 1). Le jogging est connoté négativement : il est vu comme une tenue d'intérieur. Ce discours va être renforcé lors des vacances d'été par la famille, dans le pays d'origine des parents. Les tantes de Y. vont lui refuser le port du jogging dans l'espace public (en lui coupant) car cela ne représente pas pour elles une tenue acceptable pour sortir. (Y., FG, Allez les filles !, Montpellier, 2).

Y: Nous par exemple au quartier y a quatre-vingt-dix pourcent c'est des arabes. Pour les daronnes, faut que la fille soit belle pour trouver son âme sœur plus tard (...) T'as pas compris ! Moi j'te dis quand t'arrives à un certain âge, t'as tout le temps la daronne qui cherche à te faire dégager.

H: Tout ça dans une optique de... ?

Y: Voilà !

H: C'est « Meetic » ta maman en fait. Elle est déjà en mode...

Y: Toujours dans ce délire-là. Moi perso ma mère, moi quand je suis en jogging elle ne veut pas que je sois en jogging.

H: Pourquoi ? Parce qu'elle a peur ? Elle a peur que tu ne trouves pas quelqu'un ?

Y: ouais.

(Y., FG, Allez les filles !, Montpellier, 1)

Y: Mais même en vacances je suis en jogging !

H: Au bled ? Tu parles des vacances au bled ?

Y: Oui. Moi je m'habille comme une clocharde.

H: Et comment ça se passe ?

Y: Nan en fait, quand je vais au bled, en fait j'avais pris des vêtements de fille. Mais quand je suis arrivée là-bas... J'ai voulu genre me mettre plus en fille avec mes cousines et tout. Mais en fait je n'y arrivais pas. Et j'avais mis des joggings. Et j'ai commencé à les mettre et ma tante elle m'en a coupé.

H: Elle t'en a coupé ? (*Rires*)

Y: C'est vrai, je l'ai saoulée. C'est pour ça je suis en jogging.
H: Du coup tu n'as pas réussi à te mettre, entre guillemets, en « fille »
Y: Soit en pyjama, soit en jogging.
H: Et pourquoi t'as pas réussi là-bas ?
Y: Bah je sais pas.
H: Est-ce que c'est par rapport au regard de l'autre ?
F: Le regard des garçons. (*Brouhaha*). (*Rires*).
Y: Nan. Même en jogging les garçons te regardent !
(Y., FG, Allez les filles !, Montpellier, 2)

Face aux frères, les filles vont parfois remplacer les mères, en répondant à leurs besoins (alimentaires). Ce moment de permutation des rôles, permettra aux mères de se reposer, tout en diminuant le temps libre que les filles pourraient accorder à une activité physique et sportive (M, FG, Allez les filles !, Montpellier, 2).

M: Bah oui même les frères ils vont dire « Tu as envie de sortir ? », « Ouais pourquoi ? », « Nan va dans la cuisine » (*Rires*).
H: C'est ton frère qui dit ça ?
M: Ouais.
H: Qu'est-ce qu'il veut que tu fasses dans la cuisine ?
M: Bah lui faire à manger.
H: Tu lui fais quoi ? Un œuf au plat ? Un sandwich ?
M : Y avait personne chez moi et je devais leur préparer le casse-croûte parce que entre celui qui fait foot et musculation, l'autre qui fait kung-fu et musculation, ils ont toujours faim. Alors moi je devais préparer à manger et quand on fait de la musculation on doit plus manger. Alors après j'ai dû faire du thé, des crêpes, tarte aux pommes et après j'en avais marre j'ai appelé W.
H : Et toi dans l'histoire qu'est-ce que tu fais pendant ce temps-là ? Tu peux aller faire du sport ?
W: Non. Je suis à la cuisine ! (*Rires*)
M : Hier y avait personne, j'ai dû faire un tajine toute seule là.
F: Quand t'es une fille c'est pourri.
H: Quand tu dis que tu étais toute seule c'est parce que ta mère n'était pas là en cuisine ?
M: Ouais voilà.
H: Comme ta mère n'était pas là, elle ne pouvait pas préparer à manger.
M: Même quand elle est là elle fait « S'il te plaît ma fille, tu vas faire à manger ».
(M, FG, Allez les filles !, Montpellier, 2)

Pour sortir c'est plus compliqué pour les filles, qui doivent s'y prendre à l'avance, et surtout s'armer de patience. Ce qui peut aussi expliquer le renoncement à pratiquer de certaines face à la position ambivalente des mères (FG, Aime ton corps, Marseille). Les filles voient bien la différence de comportement avec leurs frères qui sont plus persuasifs et ne laissent pas de choix aux parents (FG, Allez les filles, Montpellier).

« Ma mère elle est plus préoccupée par les garçons que par moi. Quand ils veulent faire quelque chose et bien eux ils l'ont toujours après. Ils lui mettent la pression, et puis après elle finit par en avoir marre et après elle dit « bon, allez ramène moi la feuille (d'inscription) (...) parce qu'elle dit que ce sont des garçons, ils vont pas rester à la maison et alors que moi il faut... enfin je dois plus rester à la maison que de rester dehors, elle aime pas trop quand je reste dehors. Par contre quand moi je lui demande de m'inscrire elle me dit « j'sais pas, j'ai pas beaucoup de temps, il faut je fasse ça pour ton grand frère, pour ton petit frère, pour la famille du bled, pour ton père, pour euh...pour la maison, le loyer, l'électricité, tes habits à toi ... hum...alors après... (..) Mais après, je dis la vérité, je suis la plus

gâtée... J'ai tous les habits que je veux... »
(FG, Aime ton corps, Marseille)

S: Oui nous il faut demander une heure avant la permission pour ça, alors à la fin tu dois y aller ils te disent « Nan », en fait même s'ils t'ont dit avant, et 1 heure avant ça peut encore changer « Tu vas où ? Ah bah non ».

H: A tes parents ? Tes parents il faut une heure avant que tu les prépares ? Alors que tes frères nan ils...

S: J'ai pas de frères moi.

M: Mes frères ils sont chez moi et tout, ils s'habillent et il ne posent pas de question « Tiens maman j'descends », moi je fais à peine ça et on me demande où est-ce que je vais.

N: Moi aussi.

S: Parce qu'en fait ils ne disent même pas où ils vont !

M: Alors que nous, nos parents ils vont nous dire de revenir.

S: « Tu vas avec qui ? Pour aller où ? » N: « Tu reviens à quelle heure ? »

S: « Tu vas faire quoi là-bas ? »

H: C'est compliqué. Mais est-ce que vous sortez quand même ?

S: Bah oui.

M: On sort. Mais on a pas plus de liberté que les garçons. Les garçons je les vois je suis à la fenêtre je les vois, il est dix heures du soir ils sont encore là en train de rigoler. J'aurais aimé que nous, les filles, on soit dehors en train de rigoler et tout. En fait on sort que pendant le Ramadan et en été.

S: Voilà, c'est le seul moment de l'année où on peut rester dehors c'est pendant le Ramadan.

M: Tu peux rester jusqu'à une heure du matin, deux heures du matin, c'est le mois du Ramadan.

(FG, Allez les filles, Montpellier)

Des sentiments de culpabilité naissent, d'un côté la fille ne veut pas laisser la mère gérer toute seule les tâches fatigantes de la maison et d'un autre côté la mère, dans certains cas, va vouloir en retour lui faire plaisir en achetant par exemple tous les vêtements dont elle a envi (D. Aime ton corps, Marseille) ce qui renforce l'impact du discours dominants sur la beauté. Dans le cas de M. (M. Collège LEM, Montpellier), malgré sa forte personnalité, exprimée durant tout l'entretien, elle ne veut pas pratiquer les sports voulus (boxe et football) car elle dit ne pas vouloir laisser sa mère gérer toutes les tâches ménagères.

D: Quand je veux quelque chose comme habit, elle me l'achète toute de suite, malgré que ça soit cher et tout elle me l'achète. Mais après pour...pour les activités elle me dit « si tu fais une bêtise et bien je ne te pardonnerai pas » (...) parce que je suis la seule fille elle me dit ! Elle me dit « il n'y a que toi dans ma vie. » (...) en plus elle a mal au dos parfois et donc c'est toujours moi qui est là pour elle. Après elle me dit « si je t'ai inscrit dans un truc j'ai peur que tu ne sois jamais là pour moi ». (Silence). Voilà c'est ça ma mère. (...) je ressens parfois quand je la laisse en plan, et bien je la vois elle me dit « j'ai mal au dos » (...) elle me fait pitié... (...) Elle est toujours là. En plus, mon père il s'en fou complètement alors que c'est elle qui s'occupe de tout à la maison (...)

F : Mais bon elle t'a porté dans son ventre.

D : Oui je sais.

(D. Aime ton corps, Marseille)

M: Après si je dis que je veux en faire, ils vont me passer des sous pour payer.

H: Pourquoi ils sont contre ? C'est une histoire d'argent ?

F1: Moi mon père c'est le faut qu'on se mette en short, il ne veut pas.

H: alors c'est plus une histoire de tenue ?

F2: Ouais ma mère il faut que je sois bien habillée, pas de tenue serrée une tenue respect une tenue bien quoi.

M: Nan mon père c'est une question que je suis une fille, c'est que si c'est pour les gars c'est pas pour les filles, tu es une fille tu restes une fille. Tu vas pas faire des trucs de gars Après ma mère c'est (rire)... C'est plus pour le ménage, si j'étais pas là elle galèrerait.

F1: A fond.

H: Mais comment ils font les autres alors ? Parce que vous êtes combien dans la famille ?
M: Ah mais moi on est pas beaucoup, parce que mes parents ils sont divorcés remariés du coup y a que mon petit frère et moi et mon grand frère c'est compliqué.
H: Donc du coup c'est compliqué mais bon, par rapport au ménage, comment ça se fait que tu as toutes ces tâches ? Est-ce que t'as beaucoup de choses à faire ?
M: Normal, c'est habituel. Mais elle travaille et elle est fatiguée.
F1: Elle n'a pas le choix elle est fatiguée. H: Elle veut que tu l'aides quoi.
F1: Nan mais en fait quand tu vois ta mère qu'elle rentre du travail... elle se réveille à cinq heures du matin et le soir tu rentres de l'école, tu la vois encore faire le ménage, même toi tu as envie de l'aider. Après moi ma mère parfois, elle ne veut pas que je l'aide quand j'ai des devoirs, elle me dit « Va travailler moi je m'en occupe », ma mère elle ne veut pas, elle m'a dit « si tu as terminé là tu viens m'aider » et moi parfois quand je la vois comme ça moi j'ai envie de l'aider.
F2: Mais elle n'a pas de petits frères et sœurs, moi j'en ai. Du coup faut que je fasse tout.
(M. Collège LEM, Montpellier),

Les frères peuvent aussi être opposés à certaines pratiques que ce soit pour les sports violents, masculins (FG, 2d Pro, St-Ouen) ou bien les sports comme la natation, où le corps est jugé trop dénudé. Les résistances peuvent aussi venir des **sœurs plus âgées**, qui n'ont pas pu pratiquer dans le passé. Si les parents sont amenés à laisser la plus jeune pratiquer un sport, la plus âgée essayera de dissuader ses parents pour que la règle imposée soit équitablement respectée sur sa plus jeune sœur. (FG, Allez les filles !, Montpellier).

F: Quand j'ai essayé, mon frère il m'a remis en place direct. Il ne veut pas par rapport aux garçons, mais il ne veut pas aussi parce qu'il me dit « Tu fais de la boxe, tu voudras te taper avec tout le monde ».
(FG, 2d Pro, St-Ouen)

S: Moi j'avais voulu m'inscrire au foot, par rapport à ma sœur je l'ai pas fait.
H: Pourquoi ?
S: Parce que elle aussi elle voulait faire quand elle était plus jeune et ma mère elle lui a dit « Non » donc après elle lui a monté la tête à ma mère.
H: Du coup comme ta sœur voulait faire du foot, comme ta mère elle lui a dit « Non », du coup ta sœur a monté la tête à ta mère pour pas que tu en fasses.
S: Voilà.
H: Oui mais toi qu'est-ce que tu veux ?
F: Bah c'est 240 € le truc ?
H: Mais est-ce que c'est pour des raisons financières ?
F: Pour le garçon 240 € et pour la fille c'est 150 €.
S: Nan ! Quand elle m'a dit « Non », elle était au collège elle disait n'importe quoi.
H: C'est parce que ta sœur à l'époque elle n'avait pas le droit d'en faire.
S: Donc moi elle veut pas que j'en fasse.
(FG, Allez les filles !, Montpellier).

Elles ont aussi l'impression d'avoir été trahi, car quand elles étaient plus jeunes, et quand elles manifestaient cette volonté de faire du sport, les parents leurs disaient « quand tu seras plus grande » et maintenant qu'elles jugent être assez vieilles, les parents leur trouvent d'autres excuses (FG, Allez les filles !, Montpellier).

F: Déjà on était petite, on avait pas encore... Enfin il y a plusieurs choses. On ne nous écoutait pas. N: Et on disait « Quand tu grandiras tu pourras ». H: Ah oui, tu penses que quand t'es plus grande ils te laissent la possibilité et quand t'es trop petite il te... N: Bien oui. Par exemple si j'avais douze et que je dis à mes parents « Ouais je vais aux Cévennes la nuit » ils vont pas vouloir. H: Oui mais en même

temps ils auraient pu t'accompagner, mais là ce que tu dis c'est qu'ils ne t'accompagnaient pas ? W: On ne savait pas trop où c'était.
(FG, Allez les filles ! Montpellier)

Pour les filles, l'offre d'APS réduite et mal adaptée représente le 3^{ème} frein. La mixité pose problème. Les installations disponibles dans les quartiers sont peu nombreuses et uniquement utilisées par les garçons.

N: Il y a des travaux pour casser la tour et je sais pas ce qu'ils vont faire après.
M: Alors qu'avant on avait que des beaux arbres, on pouvait jouer. En plus avec deux arbres on avait fait de cages de football. C'était bien fait, on avait l'impression que c'était fait exprès.
S: On a que le City stade et Bel Air où sinon on va...
H: C'est quoi Bel Air ? C'est un p'tit parc derrière.
M: Non c'est un stade.
H: Et le stade vous n'y allez pas ?
M: C'est rempli là aussi.
N: Nan ça dépend si vous allez le matin y a personne.
S: Mais on va pas aller le matin.
M: Faire du foot ? Mais qu'est-ce que tu fais ? (*Rires*)
M: Parce qu'en fait c'est pour faire entre potes.
S: Nan dix heures onze heures ils s'entraînent.
M: Grave, des matchs de foot.
S: Ils s'entraînent, le samedi ils s'entraînent, le dimanche aussi ils s'entraînent, en gros tu peux pas à part les jours de cours. Mais on a cours.
H: Donc du coup il y a des espaces dans le quartier, mais c'est que des hommes donc du coup qu'est-ce que vous pourriez faire ? Est-ce qu'il faut construire un deuxième stade où il faudrait avoir des jours pour les filles et des jours pour les garçons ?
S: Même si on va construire quarante mille ils vont les prendre (*rires*).
M: Ils vont se partager le terrain entre eux.
(FG, Allez les filles, Montpellier)

La distribution de l'offre n'est pas adaptée, car les filles habitent souvent trop loin des activités qui les intéressent (groupe de mamans avec filles, FG, UFOLEP, Montpellier) surtout en hiver (FG, 3^{ème} pro, M. les Escholiers de la Mosson) où les journées sont plus courtes.

M: Déjà pour aller jusqu'à la gare il faut 20 minutes et après encore 10 minutes.
H: C'est trop loin ?
M: oui.
H: Est-ce que c'est pour des raisons financières à cause des tickets à acheter ?
M: Non pas du tout.
M: C'est le trajet parce que tu arrives des cours à 17h30, à 18h30 il faut être en ville.
F: En plus à ces heures-là c'est assez bouché.
H: C'est toi toute seule qui peut y aller ou est-ce que se sont tes parents qui doivent t'y emmener ou c'est difficile ?
M: Même en voiture c'est encore pire
F: Il vaut mieux prendre les transports en communs que prendre la voiture.
H: Du coup y'a un problème ?
F: C'est pour ça que ça serait bien qu'il y ait un truc dans le quartier pour les filles pour toutes les filles.
(Groupe de mamans, FG, UFOLEP, Montpellier)

M: J'ai cherché mais y en a pas beaucoup, après j'ai vu à Figuerolles ça fait trop loin.
H: A Figuerolles c'est ça ? Figuerolles c'est un quartier c'est ça ?
M: Un quartier d'gitans ouais.

H: Et ça fait trop loin pour toi ?
M: Ouais.
H: C'est genre quoi trop loin pour toi ? C'est combien de temps ?
M: Bah faut qu'j'prenne le tram, après le tram le bus.
H: Ca fait à peu près combien de temps ?
F: Une heure.
F: En été ça passe mais en hiver il fait nuit tôt...
M: Mais après l'hiver pour que je rentre et tout.
F: C'est chaud.
(FG, 3^{ème} pro, M. les Escholiers de la Mosson)

Le style d'activité recherché par les filles n'existe pas (FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais) ou alors il y a un nombre de places trop restreint.

I: C'était un peu du jazz, je sais pas (...) si vous voulez c'est un peu des filles de cité aussi, enfin les filles de Paris et tout, elles font de la danse, c'est du hip hop mais c'est pas des trucs sur la tête et tout c'est plus dans les jambes.
H: C'est un style de hip hop ?
I: C'est plus un hip hop jazz. Il n'y en a pas ici. J'ai toujours voulu en faire mais il n'y en a pas. Enfin à Calais il n'y a pas de club.
H: D'accord. Pour la gym, tu voulais t'inscrire en club ?
O: Oui.
H: Mais qu'est-ce qui a fait que tu ne t'es pas inscrite ?
O: Bah il n'y avait plus de place (...)
H: D'accord. Comment u l'as choisi ce club-là ?
O: Bah c'était le plus près de chez moi.
H: D'accord et pourquoi t'en as pas choisi un autre ? J'imagine qu'il n'y a pas qu'un seul club de gym.
O: Bah après j'ai pas cherché les plus loin.
H: Pourquoi ?
O: Bah je sais pas (...) Je devais le faire avec une copine en fait puis on n'en a plus parlé du coup...
H: Ah d'accord. Donc c'est vachement important aussi la motivation du groupe quoi.
O: Ouais.
(FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais).

Dû au manque d'équipes féminines adaptées à leur âge, certaines filles sont obligées de jouer dans un premier temps avec les garçons ou d'être surclassées (FG, Lycée Victor Hugo, Marseille). Cette situation ne favorise pas toujours la bonne entente avec l'entraîneur ou avec les coéquipières, qui ne sont pas habituées à pratiquer avec plus jeunes qu'elles. Ces filles préfèrent alors arrêter et reprendre plus tard quand elles auront l'âge de rentrer en seniors.

M: Et en fait j'ai pratiqué du rugby dès l'âge de 3 ans mais j'ai arrêté parce qu'il n'y avait plus de groupe en fait ce qui m'a bloqué c'est que c'est que j'étais obligée de passer de la catégorie de cadettes à seniors (...) j'étais avec des vieilles. Voilà quoi !
H: Ça c'est un problème ?
M: En fait ils m'ont mis avec des mecs qui m'aplatissaient comme une crêpe donc j'ai dit bah voilà je ne peux pas continuer à me faire mal (...) Je n'ai pas une mauvaise image du sport, j'aime toujours autant le rugby mais disons que j'attends l'âge pour aller dans l'équipe des seniors (...) c'était juste que l'entraîneuse je ne la supportais pas, les filles là-bas elles ne m'ont pas vraiment acceptées non plus donc voilà quoi.
(FG, Lycée Victor Hugo, Marseille).

L'information sportive n'est pas claire et mal diffusée (FG, « Allez les filles ! », Montpellier, 1 et 2) : elles ne savent pas quelles sont les offres disponibles (A., FG, Marseille, Lycée VH). D'une manière générale, elles ne savent pas où accéder à ces informations (FG, « Allez les filles ! », Montpellier, 2).

H. Dans le quartier est ce que vous avez la possibilité de faire du sport ?

F: Non

H: Alors dis-moi C. ?

C: Mais il y a des clubs !

A: Je ne sors pas trop enfin je ne connais pas je ne sors pas beaucoup voir presque pas du tout de chez moi.

H: Donc vous n'avez pas la même expérience toi C. et A., A. tu me dis clairement que dans le quartier il n'y a pas trop de possibilités parce que tu ne sors pas beaucoup.

A: je ne sais pas, je ne connais pas je n'ai pas vu de clubs ou de lieu de pratique.

(A., FG, Marseille, Lycée VH)

H: Est-ce qu'au quartier tu joues au foot ?

S: Non.

H: Pourquoi ?

S: Parce que, je ne sais pas. C'est pas que je n'aime pas c'est que, j'allais m'inscrire mais...

F: On a enlevé l'équipe du Petit Bard.

S: Nan il y ait encore...

H: Ah il y avait une équipe donc tu pouvais t'inscrire.

S: il y a encore une équipe.

F: Mais moi je joue aux Cévennes.

S: Mais je veux jouer mais là apparemment ils ont enlevé l'équipe des filles.

H: Ah il y avait une équipe qui était là au Petit Bard et maintenant c'est aux Cévennes.

S: Oui.

H: Et c'était quoi cette équipe ? Elle faisait des compétitions ?

S: Oui, c'était un club de filles.

H: Et pourquoi ils l'ont enlevé ?

S: Je ne sais pas. Mais pour les petites je crois qu'ils l'ont enlevé mais pour les grandes...

H: Quand tu dis pour les grandes c'est à partir de quel âge ?

S: A partir de dix-huit ans.

H: D'accord, donc là t'es obligée d'attendre dix-huit ans ?

S: Je crois.

F: Seize ans quoi.

(FG, « Allez les filles ! », Montpellier, 1)

H: Donc y a quand même beaucoup des sports que vous aimez. Qu'est-ce qui fait que aujourd'hui, à part maintenant très récemment avec l'aérobic, qu'est-ce qui faisait que jusqu'à aujourd'hui vous ne pratiquiez pas de sport à l'extérieur de l'école ?

F1: Bah on en trouvait pas.

F2: Déjà on était petite, on avait pas encore... Enfin il y a plusieurs choses.

H: Quand tu dis petite, c'est dans le sens où tu n'avais pas la possibilité de dire ce que tu veux ou ce que tu ne veux pas ?

F1: On nous écoutait pas.

N: « Quand tu grandiras tu pourras »...

H: Ah oui, tu penses que quand t'es plus grande ils te laissent la possibilité et quand tu es trop petite ils ne te laissent pas.

N: Bah oui. Par exemple si j'avais douze et que je dis à mes parents « Ouais je vais aux Cévennes la nuit » ils vont pas vouloir.

H: Oui mais en même temps ils auraient pu t'accompagner, mais là ce que tu dis c'est qu'ils ne t'accompagnent pas.

W: On savait pas trop où c'était, Enfin on restait tout le temps avec des filles qui faisaient la même chose que nous et on n'allait pas ailleurs et tout je ne sais pas...

W: Je sais pas on trouvait pas.

M: Je sais pas l'idée elle nous ait pas venue. Nous c'était école, sport à l'école, sport entre nous vite fait en jouant et voilà sans plus. C'est ça nous.
(FG, « Allez les filles ! », Montpellier, 2)

La mixité est vécue par certaines comme un frein à la pratique physique. Cette thématique peut prendre plusieurs formes. Les filles vont alors faire référence à la mixité sociale ou à la présence/absence des garçons. Au sein des familles, la dimension genrée du corps prend une place importante. Les filles vont reproduire le discours de beauté patriarcal du corps, et connoter négativement la tenue de sport ou le développement musculaire qui risque de transformer le corps de la fille en la rendant trop masculine.

Il est également difficile pour elles de se mélanger à des filles qui sont extérieures aux quartiers ou qui n'ont pas les mêmes habitudes qu'elles (FG, Lycée Victor Hugo, Calais, ex. 1 et Ex.2). Ces filles vont être jugées comme « non fréquentables », qui les « regardent de haut ». La mentalité n'est pas la même en club, les filles vont être qualifiées de « bizarres », (FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais, Ex. 3). Cette altérité au sein même d'un groupe de même sexe est mal vécue par elles.

S: Les chorégraphies et tout ce n'était pas intéressant et je n'aimais pas les personnes avec qui j'étais.

H: Elles étaient comment ces personnes?

S: Bah ce n'était pas des gens fréquentables (...) ce n'était pas le genre de filles avec qui je traîne (...) ce n'étaient pas trop des filles droites on va dire.

H: D'accord, qu'est-ce que tu veux dire par « filles droites » ?

S: Bah elles fumaient, elles buvaient, voilà. Je vais pas trop détailler.

H: Elles étaient plus âgées que toi ? S: Moins jeunes et plus jeunes.

H: Donc il y avait un groupe qui était différent de toi. Du coup elles venaient du quartier aussi ou c'était des filles qui venaient de l'extérieur

S: Un peu de partout en fait.

(FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais, Ex. 1)

I: Ils étaient tous un peu... je sais pas comment on dit, un peu « cul-cul » si je peux me permettre.

H: Tu veux dire quoi par « un peu cul-cul » ?

I: Je ne sais pas, elles prenaient trop les gens de haut enfin je ne sais pas.

I: Qui se la racontent. Ouais parce que bon j'ai grandi à la cité. Et je ne sais pas, ce n'était pas pareil, ce n'était pas le genre de filles... On n'était pas du tout pareil, pas le même genre de de même fille quoi.

(FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais, Ex. 2)

O: Bah j'ai oublié, en début d'année j'ai été m'inscrire au CRUFC (Calais Racing Union Football Club). Enfin j'ai fait des essais mais j'ai pas aimé en fait l'esprit de l'équipe.

M: La mentalité tout ça.

O: Ouais la mentalité. C'est pas pareil les filles qui pratiquent vraiment le foot depuis qu'elles sont toutes petites et celles qui aiment bien pratiquer dans la rue ou ici.

O: Voilà. Bah en fait ils pratiquent le foot depuis longtemps donc forcément si y en a une qui n'y arrive pas, tout ça, on n'aura pas souvent la passe tout ça.

H: Donc vous avez peur d'être exclues dans la pratique.

O: Enfin elles sont bizarres, c'est pas pareil, c'est pas les mêmes genres de filles.

H: Est-ce que tu veux bien m'expliquer ce que tu veux dire par : « bizarre » ?
O: Bah je vais pas dire garçon manqué mais un petit peu quand même. Et aussi leur mentalité, elles s'embrouillent plus souvent tout ça, alors que nous c'est tranquille.
M: Elles c'est gagner gagner.
O: Ouais voilà, gagner.
(FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais, Ex 3).

Elles font ensuite référence à la présence ou à l'absence des garçons. Dans la majorité des cas, la présence des garçons ne favorise pas la pratique des filles (FG, Allez les filles, Montpellier, 1).

F: Et même dans le quartier c'est blindé de gars là où tu sors.
S: Ouais, tu peux sortir...
Y: Tu as envie de jouer ils te prennent le ballon.
H: C'est dès que tu sors, il y a tout de suite des garçons.
S: Voilà.
H: Tu te sens pas...
S: Tu te sens pas à l'aise.
(FG, Allez les filles, Montpellier 1)

Ils sont toujours plus nombreux et moqueurs (FG, 3^{ème} Pro, Collège Les Escholiers de la Mosson, Montpellier). Ils freinent la pratique des filles en les rendant invisibles (FG, 1^{er} STMG, ST-Ouen), en refusant de les intégrer dans le jeu, surtout en EPS où ils sont souvent obligés de pratiquer ensemble. Ils vont aussi les dévaloriser en véhiculant une vision stéréotypée des rôles sociaux, les filles étant plus légitimes pour les tâches domestiques que pour la pratique sportive (FG, Allez les filles, Montpellier, 2).

S: Bah j'aime le sport et tout, mais des fois y a des gens y critiquent j'aime pas ça.
H: Tu parles de qui ?
S: Je vais prendre un exemple, en sport, quand on n'attrape pas la balle ou un truc comme ça « Ouais tu sais pas faire, vas-y, va derrière tu sers à rien ».
S: C'était quand, mercredi, plusieurs gars de la classe, ont dit « Tu ne sers à rien, tu as les mains trouées, vas-y met toi derrière »... Genre tu vois quand tu mets la balle comme ça ils soufflent et disent que je ne sais pas jouer »
H: Ça c'était pour quel sport ? Les filles: Volley.
H: Et vous jouez avec les garçons ? Les filles: Oui.
S: Nan mais ça a toujours été comme ça à nous charrier, nous les filles on a été là et les garçons sont là.
H: En gros les filles elles sont en bas et les garçons ils sont en haut.
Les filles: Oui.
H: Vous acceptez cette règle-là ?
Les filles: Nan.
M: Ce n'est pas ça, en fait les gars ils prennent la confiance, la première fois ils voient qu'on ne parle pas ça y est ils vont prendre la confiance à vie.
F: Voilà.
M: Pour la première fois je lui ai montré et tout comme quoi je parle et tout mais même. C'est ça en fait ils voient qu'on est des filles. Alors voilà !
(FG, 3^{ème} Pro, Collège Les Escholiers de la Mosson, Montpellier)

F: Par exemple dans un sport si tu fais du foot et tout, le gars tu crois qu'il va te faire une passe ou quoi ?

A: oui voilà quand on joue au foot avec des garçons et tout ils jouent que entre eux genre nous on est là et tout, ils nous passent pas la balle ils se passent la balle comme ça, ils font genre.

F: Ils jouent trop perso, on est invisible sur le terrain.

(FG, 1^{er} STMG, ST-Ouen).

H: Est-ce qu'y a d'autres sports que t'aimes bien ?

S: On va dire le foot, mais le foot entre filles, pas entre garçons, parce que les garçons ils font trop mal. Ils te poussent...

F: Ils sont des sauvages.

S: ... comme elle a dit A, bah ils ne te donnent pas la passe, comme si on était des nulles parce qu'on est des filles. Ils nous considèrent comme des nulles, comme si nous on servait à rien, genre on sait toujours rien faire. En fait eux, les garçons qu'est-ce qu'ils nous disent c'est « Tu sers à rien, toi ton truc c'est faire le ménage, rester à la maison et voilà, ne sors pas dehors », c'est ça leur truc.

H: Ça c'est ce qu'ils disent ?

S: Oui.

H: Quand est-ce que t'as entendu ce genre de discours ?

S: Bah tout le temps, enfin « Ouais qu'est-ce que tu ici, c'est pas un sport de fille ça » ! (...)

H: C'est dans le quartier ou à l'école ?

S: A l'école.

S: Quand tu veux essayer de jouer, quand t'as envie de jouer avec eux, créer des amitiés c'est comme si ils te repoussaient quoi, « Ne viens pas vers nous ».

(FG, Allez les filles, Montpellier, 2)

Elles ont alors l'impression de ne pas être à leur place et ne sont pas assez en confiance pour leur demander de pratiquer ensemble et/ou de partager l'espace de pratique, surtout si elles sont trop peu à vouloir pratiquer (FG, Lycée Victor Hugo, Marseille).

A: En face de chez moi y'a genre des jeux pour faire de la musculation.

H: Quand tu dis des jeux est ce que c'est à l'extérieur c'est dans une salle ?

A: non c'est à l'extérieur c'est genre il y'a un parc et y'a des instruments pour faire du sport.

H: Et alors ça ne te donne pas envie de faire du sport ?

A: Non

H: Pourquoi ?

A: il y'a que des garçons qui y vont je ne vais pas aller en plein milieu leur dire de se lever parce que j'ai envie de faire ma musculation à moi (...)

H: Tu ne partages pas le même point de vue qu'A. ?

C: si je suis seule je vais être gênée si je suis avec quelqu'un je m'en fou.

(FG, Lycée Victor Hugo, Marseille).

La mixité ne va pas être vécue de la même manière dans toutes les pratiques sportives. Certaines vont dire par exemple qu'il sera plus facile de jouer avec les garçons au rugby qu'au football, surtout à un âge où les attributs physiques sont proches (FG, « Allez les filles », Montpellier).

H: Qu'est-ce que t'aimes bien dans ces sports ?

F: Le contact, surtout dans le rugby.

H: Dans le rugby ? Qu'est-ce que t'aimes dans le rugby ? A part le contact.

F: Le plaquage.

H: Le plaquage. T'en as fait quand ?

F: En primaire avec l'école.

H: Et tu en as gardé de très bons souvenirs ? C'était avec les garçons ?

F: Bah on était tous mélangés.

H: Et ça avait pas posé de problèmes comme au foot ?

F: Non, parce que pour moi c'était comme si c'étaient des filles, et comme si c'étaient des garçons il n'y avait pas de différence.

H: Et ils ont pas fait du genre « On ne te donne pas la balle » ou ce genre de choses ?

F: Bah s'ils ne veulent pas bah je les plaque et voilà. On m'a bien plaquée un jour hein, et ça m'a rien fait et puis ils sont obligés de toutes façons de me la donner.

(FG, « Allez les filles », Montpellier)

Comme les garçons freinent la pratique des filles en refusant de les intégrer dans le jeu, certaines vont donc se dire qu'il serait plus intéressant de ne plus jouer avec eux, de jouer uniquement entre filles (FG, Allez les filles, Montpellier, 3) ou de créer une salle de sport pour elles (FG, Allez les filles, Montpellier, 4).

A: Il y a aussi le handball mais j'aime pas jouer avec les garçons, parce que à chaque fois je leur dis « donnez-moi la balle, faites-moi une passe » et après ils me disent que je suis mal placée. Alors je leur dis de me prévenir pour que je me place bien, mais après j'ai pété un câble et tout, c'est pour ça après le prof était surpris, et je lui ai dit qu'à chaque fois je suis en bonne position, mais ils ne me donnent pas la balle. Là je préfère jouer avec les filles.

H: C'est pendant la séance de handball au collège, c'est ça ?

A. : Oui.

(FG, Allez les filles, Montpellier, 3)

F: J'ai l'impression qu'il y a toujours une majorité de mecs donc du coup tu es là et tu te dis t'as pas l'impression d'être à ta place donc enfaite franchement ça serait bien d'avoir peut être pas une salle que pour les filles... mais de la même manière que les mecs. Pourquoi le sport ça serait sensé être leur domaine ? Ils sont majoritaires c'est pour ça. Alors nous aussi on devrait avoir un truc qui nous corresponde, une salle pour qu'on puisse faire notre sport comme eux quand ils sont dans la salle de musculation.

(FG, Allez les filles, Montpellier, 4)

Mais la pratique entre filles n'est pas exempte d'inconvénients. Elles sont souvent trop peu nombreuses et ne font pas assez d'effort car elles apportent trop d'importance à la beauté et à la perfection de leur image (FG, Allez les filles, Montpellier, 5). Dès qu'elles sont à l'extérieur de chez elles, les injonctions pour avoir une belle image/être belles sont trop prégnantes par rapport aux garçons. Cette attention est - entre autre - véhiculée par les mères, ce qui renforce ce frein (FG, Allez les filles, Montpellier, 6). Elles vont aussi reproduire ce discours de beauté patriarcal du corps, en connotant négativement la tenue de sport (jogging) ou stigmatisant le développement musculaire des sportives qui rend le corps de la sportive trop masculine (FG 2d Pro, St-Ouen). Cette même idée va être reprise par les autres femmes de la famille des filles (notamment celles qui habitent dans le pays d'origine des parents). La tenue de sport est connotée négativement (FG, Allez les filles, Montpellier 7).

Y: Personnellement moi quand on est des filles, on est toujours...

F: On est rien.

Y: ... Faut qu'on soit toujours... Faut pas qu'il y ait de défaut ! Faut toujours être belle, tu as toujours un truc comme ça. Alors que les garçons, qu'ils soient défoncés ou pas défoncés on s'en fou (...)

Y: Mais t'as pas compris. Quand t'es une fille, tu sors dehors et à côté du gars tu te dois d'être mieux.
 F: Encore heureux !
 Y: Et bah voilà. Et pourquoi ?
 F: Bah parce que...
 Y: Pourquoi lui il est en jogging et tout et toi t'es en robe avec ton petit sac, maquillée.
 H: Et attend j'ai pas compris pourquoi la fille, quand y a un gars qui est à l'extérieur et la fille passe à côté, pourquoi la fille elle doit être mieux que le gars ?
 Y: Bah je sais pas, c'est normal.
 F: Pour être attirante.
 M: Ah nan pas moi !
 (FG, Allez les filles, Montpellier, 5)

Y: Nous par exemple au quartier y a quatre-vingt-dix pourcent d'arabes (...) Pour les mères, il faut que la fille soit belle pour trouver son âme sœur plus tard (...) Y: Tu n'as pas compris ! Moi je te dis quand tu arrives à un certain âge, tu as tout le temps la mère qui te cherche à te faire dégager. H: Tout ça dans quelle optique ? Y: Voilà pour se marier. H: C'est « Meetic » ta maman en fait. Y: Elle est toujours dans ce délire-là. Moi perso ma mère, moi quand je suis en jogging elle veut pas que je sois en jogging. Parce qu'elle a peur que je ne trouve pas quelqu'un.
 (FG, Allez les filles, Montpellier, 6)

C: pour moi le sport c'est d'un côté l'effort physique et la dépense c'est aussi le fait de sculpter le corps par exemple si on fait du hand après on a des gros mollets.
 H: Sculpter son corps c'est ça ?
 C: Oui si on fait de la natation après on a les épaules carrées.
 H: Et c'est bien ou pas ?
 C: d'un côté oui d'un côté non.
 H: Qu'est ce qui est bien ?
 C: Bah c'est bien parce que par exemple il y a des hauts qu'on peut mettre et il y en a qu'on ne peut pas mettre si on continue après y'a des épaules qui peuvent devenir très très carrées après ça fait moche ça fait comme les garçons.
 H: Ah donc après ça peut devenir comme les garçons c'est important pour toi de ne pas être comme les garçons ?
 C: Bah oui.
 H: Pourquoi ?
 C: Parce que je ne suis pas un garçon je suis une fille.
 F: Une fille pour moi c'est déjà le repos, je pense que le sport c'est plus pour les garçons on va dire ça comme ça j'ai dit mon point de vue.
 (FG 2d Pro, St-Ouen)

Celles qui sont touchées par le discours de séduction patriarcal/ hétérosexué, vont être perturbées par la présence des hommes. Elles vont avoir du mal à se mettre en action pour rester attirantes (FG, 2d Pro, St-Ouen). Il y a ici encore une dévalorisation de leur corps en action, comme si cette activité n'était pas légitime. Dans un contexte de mixité, il est alors préférable pour elles d'être passives que de se montrer dans une activité qu'elles ne croient pas adaptée.

F: Mais attends mais tu m'écoutes ou pas ? C'est comme si tu me disais *big mama* elle va aller dans une salle de sport et tout. Il y aura Brad Pitt, est ce qu'elle va vouloir se déshabiller devant Brad Pitt faire son sport et tout ?
 H: Tous les hommes qui sont dans la salle de sport son des Brad Pitt c'est ça que tu veux dire ?
 F: Ouais des beaux gosses madame.
 H: Du coup devant des Brad Pitt, il faut être top model en fait ?
 F: Non mais il faut être la quand même.

H: Comment ça il faut être là ?
G: Non mais moi je ne suis pas d'accord avec F.
H. : Pourquoi tu n'es pas d'accord ?
G: Parce que en fait elle vie pour le regard des gens.
(FG, 2d Pro, St-Ouen)

Pour une minorité, les filles peuvent également avoir une responsabilité dans leur non pratique. Les filles sont trop inactives (FG, Allez les filles, Montpellier, 9), trop attachées à leur image, ce qui ne permettent pas aux filles intéressées par la pratique physique d'être assez nombreuse pour faire le poids face aux garçons. Le problème qui est relevé c'est que les filles entre elles ne pratiquent pas ou ne pratiquent pas aussi bien que lorsqu'il y a des garçons (FG, Allez les filles, Montpellier, 10). Elles ne vont pas hésiter à déprécier la présence des filles dans le sport « quand il y a trop de filles c'est pourri aussi ».

M: il faut être plusieurs en fait. Parce qu'en fait la plupart du temps s'il n'y a que des filles ici, elles ne veulent pas trop faire du sport, elles préfèrent être fainéantes, elles préfèrent... F: Faire plus le shopping.
M: ... Voilà quoi shopping et tout donc après quand tu vois les garçons voient qu'on n'est que 2 filles, ils nous disent « on ne peut pas vous prendre »... F: Faut faire une équipe... M: Voilà, c'est ça en fait, c'est aussi le problème des filles qui préfèrent même faire autre chose que du sport F: Et si genre comme nous on veut faire du sport et qu'on voit des garçons de notre quartier jouer, bah il ne nous reste plus qu'à nous incruster.
(FG, Allez les filles, Montpellier, 9)

M: Je me souviens en cinquième on était avec la plupart des gars du quartier... S: Oui et c'était trop bien en fait. H: et c'est bien d'être avec les gars du quartier en classe ? S: Oui on avait une bonne ambiance, on ne se battait pas. M: En fait quand il y a trop de filles, c'est pourri. S: En fait on était huit filles dans la classe et tout le reste c'était des garçons. M: En plus c'était les gars du quartier on s'amusait bien. S: Donc en gros même si on voulait faire un sport, il n'y avait personne pour dire « On peut pas faire ça nanani nanana » (...) M: Parce qu'en fait si on fait du sport, elles vont toujours dire « Ah mais nan, mais j'suis trop fatiguée »... M: Après elles vont dire « Viens on va s'asseoir ». H: Ah donc y a pas que les garçons qui posent problème, c'est aussi les filles en fait. S: Oui. M: En fait les gars ils n'ont pas de problèmes. S: Moi, c'est les filles. Quand je dis elles ont trop manières, elles ont trop de chichis. M: « Nan j'veux pas faire ça, sinon mes plaques elles vont partir » (*rires*). S: Oui ou alors « Je vais m'casser un ongle » (...) M: En fait elles veulent pas faire de sport tout court. Elles se prennent pour je sais pas quoi, moi j'aime pas les filles comme ça. N: Elles se prennent pour Miss France. S: On va leur dire « On va faire du sport », elles vont dire « Nan mais non, venez on va au supermarché Lidl ». M : ou alors « Viens on va appeler le Forum ». H: C'est quoi le forum ? N: C'est un site de rencontre. S: A quatorze ans elles pensent qu'à ça, moi je ne supporte pas, elles m'ont dit d'appeler j'ai dit « Non j'appelle pas ». H: Ah parce qu'elles veulent trouver des copains. C'est pour ça ? N: Nan mais ils s'amusent ! M: Ils s'amusent. S: Ok ils font ça une heure de trou mais l'autre heure de trou faut faire quelque chose d'autre !
(FG, Allez les filles, Montpellier, 10)

Dans les quartiers, la mixité est majoritairement vue comme un frein par les filles. Celles qui aiment l'activité vont se retrouver coincées entre plusieurs situations de mixité qui n'offrent pas de possibilité d'épanouissement physique optimal : la pratique qu'avec des garçons (elles ne font pas le poids), la pratique qu'entre filles (elles se démotiveront facilement). Il faut donc qu'elles soient assez nombreuses pour qu'elles puissent

s'imposer dans un groupe sans trop favoriser la démotivation collective.

En 4^{ème} position, elles vont dire qu'elles ont des choses plus importantes à faire que d'aller pratiquer une APS de manière régulière. Après les cours, il est souvent difficile de sortir (FG, Quartier Beau Marais, Calais 1). Il y a aussi les amis, les amoureux (FG, Quartier Beau Marais, Calais 2), la famille, le shopping qui prennent beaucoup de temps, mais aussi d'autres activités considérées comme plus importantes : cours de théâtre ou l'apprentissage de la langue d'origine des parents. L'APS n'est pas vue comme une priorité (FG, Quartier Beau Marais, Calais 3)

H: Tu n'y penses pas. Est-ce qu'il y a d'autres raisons ?

B: Bah après il y a les cours, c'est bouclé et après on ne peut plus trop...

H: Quand tu dis « bouclé » ça veut dire que l'emploi du temps il est déjà chargé ?

B: Ouais donc des fois, au début on fait, après y a les amis qui demandent pour sortir, du coup après un moment on arrête pour pouvoir sortir avec ses amis (...).

M: Je n'ai plus envie (...) ça ne me dit plus rien quoi. Parce que maintenant je suis tout le temps avec... je sors avec L quoi. Du coup bah je ne fais plus de sport (...) on ne pense plus au sport quoi.

(FG, Quartier Beau Marais, Calais 1)

M: Bah parce que je sors et puis maintenant quand je rentre des cours, je suis fatiguée (...) quand j'ai cours, bah j'ai plus la même forme qu'avant (...) J'ai plus le courage, je dors direct.

(FG, Quartier Beau Marais, Calais 2).

M: Voilà. Des fois aussi le temps, parce que quand on devient adolescente tout ça, on pense à sortir avec les copines, à faire la fête, les garçons tout ça, donc des fois on met un peu de côté l'équitation, ce que j'ai fait aussi parce que plus jeune quand j'ai commencé j'étais toujours là-bas, le peu de temps que j'avais après l'école ou en dehors de l'école, j'étais à l'équitation. Alors que maintenant je suis plus à mettre l'équitation de côté à sortir avec mes copines, je peux rater quelques semaines d'équitation parce que je préfère sortir avec ma cousine, faire la fête tout ça.

(FG, Quartier Beau Marais, Calais 3)

Le temps libre disponible, elles préfèrent le passer à se reposer car elles se sentent fatiguées (FG, Beau Marais, Calais, 1). Le problème du sport, c'est qu'une fois qu'elles se sont inscrites, elles se sentent obligées de suivre le planning des entraînements toute l'année ce qui devient une contrainte qu'elles savent ne pas pouvoir respecter compte-tenu des contraintes familiales évoquées précédemment (FG, Beau Marais, Calais, 2).

M: Et la zumba je sais pas. Au début j'étais motivée mais après, je me suis découragée (...) Parce que en fait j'ai cours le mercredi et après l'après-midi au lieu de se reposer j'allais faire du sport. Je peux pas (...) Le mercredi après-midi, soit je suis avec Lucie comme d'habitude ou soit je dors.

(FG, Beau Marais, Calais, 1)

M: En tout dernier le sport. Parce qu'on a pas le temps, faut vraiment trouver le temps pour le sport quoi. Puis le sport c'est pas une fois quoi, faut y aller...

L: Tout le temps.

M: ... ouais toutes les semaines quoi, donc du coup il faut trouver le temps. Après on n'a plus le temps de rien quoi.

(FG, Beau Marais, Calais, 2)

Elles vont aussi beaucoup parler de l'école, des devoirs et des stages scolaires. Elles ont peur de ne pas être à la hauteur. Elles ont peur de ne pas réussir à se concentrer pour leurs études, de ne pas réussir leur brevet (FG, « Elles bougent ! », Montpellier, 1, 2) surtout qu'au lycée les devoirs sont plus compliqués et demandent plus de temps (FG, 2d Pro, St Ouen, 1, 2). Partant de-là, la pratique sportive n'est pas vue comme prioritaire.

H: D'accord. Et toi est-ce que tu fais du sport ?

M: J'en faisais mais j'ai arrêté.

H: Tu faisais quoi avant ?

M: Je faisais du kungfu.

H: Ok, t'en as fait combien de temps ?

M: Deux ans.

H: Et pourquoi t'as arrêté ?

M: Par rapport à mes études c'était plus pour pas rater mon brevet et me concentrer sur les études.

H: Cette année. Et qui est-ce qui a voulu que tu t'arrêtes ?

M: C'est moi.

H: C'est toi toute seule ?

M: Oui.

H: Tu t'es dit quoi ? Pourquoi tu t'es dit que c'était pas compatible ?

M: Parce que en fait déjà que j'arrive... Fallait plus de concentration et si j'allais à chaque fois au Kungfu, parce que j'avais des heures un peu tardives, j'avais pas assez le temps de réviser et je rentrais chez moi fatiguée.

(FG, « Elles bougent ! », Montpellier, 1).

H: Avec l'école. W, est-ce que toi tu as déjà fait l'UNSS ? T'avais fait quoi ?

W: Badminton pendant un an.

H: Pendant un an. En troisième ?

W: Nan en quatrième.

H: En quatrième. Pourquoi t'as pas continué en troisième ?

W: Parce que après j'avais trop peur, parce qu'on avait le brevet et je voulais plus me concentrer pour travailler.

H: Tu penses que le sport et la concentration c'est quelque chose qui est incompatible ? W: Nan mais c'est... Nan c'est très important aussi mais pas vraiment... Enfin je ne sais pas (...) Nan mais j'avais peur que je pense plus au sport et que j'oublie un peu l'école.

H: Et finalement est-ce que tu penses que c'est possible ou pas ? Tu serais revenue en arrière tu aurais continué le sport ?

W: Oui je pense.

(FG, « Elles bougent ! », Montpellier, 2)

A: Je ne sais pas parce que c'est je n'arrive pas à caser le sport et les cours et comme ça fait que depuis peu que j'en pratique j'ai dit il vaut mieux laisser tomber

H: Donc tu n'arrivais pas à caser le sport et les cours ça veut dire quoi pour toi caser le sport et les cours ?

A: Quand je vais au sport tous les jours à 18h je rentre tous les jours à 21h chez moi je suis trop fatiguée je ne fais pas mes devoirs après le lendemain en cours je dors.

H: Donc pour toi enfaite faire le sport entre 18h et 21h c'est trop tard donc tu rentres et tu n'as pas la possibilité de faire tes devoirs avant ?

A: Non ça dépend des jours.

(FG, 2d Pro, St Ouen, 1)

C: Par exemple je ne sais pas quand on a des lectures analytique à faire ça nous prend au moins 2 heures donc voilà quoi c'est super dur déjà et super long (...) surtout les devoirs enfaite parce que là on est au lycée c'est plus la primaire ou le collège quoi c'est plus dur.

H: Est-ce que tu as des personnes qui peuvent t'aider dans les devoirs ?

C: Non.

(FG, 2d Pro, St Ouen, 2)

Les freins financiers arrivent en 5^{ème} position. Certaines filles vont clairement dire que les frais d'inscription sont trop élevés (zumba, fitness ou équitation) additionnés à des frais supplémentaires pour s'équiper (FG, Lycée Victor Hugo, Marseille). Dans certains cas, les tickets loisirs ne sont pas vraiment vus comme un investissement financier, ce qui n'entretient pas la volonté de venir régulièrement. Comme elles pensent pouvoir difficilement être assidues toute l'année, elles préfèrent ne pas s'inscrire que de recevoir des critiques de leurs parents sur le fait qu'ils ont payé une inscription et qu'elles n'y vont plus (FG, Calais, Beau Marais). Ce sentiment de gâcher l'argent investi n'est pas acceptable pour elles (FG, 2d Pro, ST-Ouen). Certaines vont aussi arrêter de pratiquer pour permettre aux petites sœurs de pratiquer, la famille ne pouvant financer deux inscriptions (FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais). L'enquête montre qu'un nombre très réduit de filles savent que des aides spécifiques existent. D'une manière globale, face aux priorités évoquées précédemment (par exemple, faire des courses pour manger et s'habiller) l'investissement pour faire du sport apparaît toujours trop élevé (FG, 1^{er} STMG, ST-Ouen).

H: Ta mère elle te met pas la pression que tu vas pas à la zumba?

L: Non.

H: Qu'est-ce qu'elle t'a dit quand elle a vu que tu n'y allais pas ?

M: Bah elle a dit que c'était pas grave, enfin c'est pas comme si elle l'avait payé quoi. Si elle l'avait payé, là elle l'aurait mal pris !

H: Parce que tu l'as payé ou pas la zumba ?

M: Non.

H: Ah tu t'es inscrite.

M: Voilà. Ah si je l'ai payé mais avec les tickets loisir !

(FG, Calais, Beau Marais)

M: Pour faire du sport ? L'argent déjà parce qu'il y a des sports qui ne sont pas donnés, comme l'équitation, c'est quand même cher et moi y a ma petite sœur qui pratique donc des fois c'est cher.

H: Elle pratique l'équitation aussi ta sœur c'est ça ?

M: Oui donc c'est un peu pour ça aussi que j'avais arrêté pendant un an parce que comme on était deux à pratiquer, ça revenait cher quand même donc j'ai laissé ma sœur pratiquer et moi je me suis arrêtée.

(FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais)

Fille : Alors moi déjà pour ce que j'aimerais faire c'est trop cher ça commence vraiment à devenir cher en plus je ne suis pas boursière ma mère elle n'a plus de boulot alors du coup je suis un peu enfin la natation c'est 350 l'année plus les compétitions les déplacements qu'on doit participer mes palmes que j'ai achetées, je les ai payé 100 euros.

(FG, Lycée Victor Hugo, Marseille)

F: Ils vont nous donner quoi 50 euros sur 250 € (...) en plus on peut faire des courses avec cet argent (...) il faut acheter des habits (...).

G: Non mais si on pense toujours à ça on ne pourrait jamais faire de sport.

F: Non mais si.

A: Aussi faut penser aussi parce que tu peux dépenser par exemple 200 euros dans un sport mais après, je ne sais pas on paye 200 euros pour un sport et finalement après, je ne sais pas, si tu n'es pas passionnée par le sport que tu fais et que tu as payé alors que tu pouvais t'acheter des trucs avec.

H: Tu es un peu déçu en fait
A: Oui voilà (...) Moi là j'ai payé 100 euros et là j'y vais même plus.
H: Mais pourquoi tu n'y vas plus ?
A: Par ce que j'ai la flemme (...). J'en ai marre je n'ai pas envie je suis fatiguée et tout.
(FG, 1^{er} STMG, ST-Ouen)

A: Non parce que tu te dis oui tu ne vas pas mettre 200 euros dans un sport ou tu ne vas pas aller.
(FG, 2d Pro, ST-Ouen)

L'esprit de compétition place les filles dans une ambiance qu'elles ne supportent pas. Elles sont amenées à trop vouloir être en réussite, à s'épuiser et donc à plus facilement arrêter (FG, Beau Marais, Calais, 1). La pratique est trop stricte, le professeur en demande trop et les filles ne veulent pas respecter les consignes. Certaines n'apprécient pas les entraînements car elles se font trop crier dessus (FG, Beau Marais, Calais, 2). Quelques-unes ont essayé de pratiquer en club, mais le comportement trop « agressif » de l'entraîneur ne leur a pas donné envie de continuer (FG, « Aime ton corps, bouge ton corps » Marseille, 1, 2). Dans cette ambiance, elles constatent que les pratiquants se disputent trop souvent pour rien et que cela amène à trop de conflits. De plus, les filles, conscientes de la rigueur de la pratique, savent que leur engagement va devoir se faire sur plusieurs années. Or, elles ne savent pas si l'année prochaine elles voudront forcément continuer (FG, 1^{er} STMG, ST-Ouen).

H: Est-ce que tu peux m'expliquer pourquoi tu n'en fais pas aujourd'hui ?
B: Parce qu'en fait c'est trop la perfection, en fait je cherchais trop à tout réussir et du coup à force ça t'épuise et t'as envie d'arrêter.
H: C'est ça qui t'as fait arrêter.
B: Oui et puis il parlait mal le prof quand même.
H: Est-ce que tu veux bien m'expliquer en quoi il parlait mal ?
B: Il est compliqué, il veut la perfection.
L: C'est un cas très particulier, effectivement. Le SOC c'est un club d'athlétisme calaisien qui est entraîné par monsieur Barras, son fils a fait les jeux olympiques, sa fille aussi, c'est quelqu'un de très exigeant et on est au-delà du coach. C'est quelqu'un vraiment qui cherche la performance avant tout, qui n'est pas dans la création d'une relation, je pense que vous étiez pas trop amis tout ça...
B: Non.
L: C'est vraiment quelqu'un qui va chercher même au-delà des dernières limites.
H: Ca veut dire que toi t'avais ce coach-là ?
B: Au début moi j'aime bien faire le sport et tout, enfin j'aime bien courir... Mais il en demande trop.
(FG, Beau Marais, Calais, 1)

H: Du coup je relance la question, c'est par rapport à ton entraîneur ?
B: Ouais mais nan, on se donne un objectif mais après lui il en rajoute à chaque fois.
H: Ah ouais d'accord. Il est trop compliqué, il est trop dur.
B: Ouais on a l'impression qu'en fait il veut juste qu'on réussisse mais si tu n'y arrives pas, tu peux partir.
H: D'accord. Si t'y arrives pas tu peux partir. C'est-à-dire qu'il n'essaie pas d'adapter ses objectifs à tes objectifs.
B: Ouais.
H: C'est ça ? Je me trompe ? Donc du coup les points positifs on les a vus, les points négatifs est-ce que t'en vois d'autres vis-à-vis du sport ? Quelque chose qui te gêne dans le sport ?

B: Non.
(FG, Beau Marais, Calais, 2)

A: Parce que dans les clubs c'est trop strict ils te demandent de faire si, de faire ça et quand tu ne peux pas ils te crient dessus, te mettent sur le banc de touche c'est énervant et ils te posent une étiquette comme quoi tu ne peux rien faire et ça m'a saoulé et je ne jouais pas tellement dans l'équipe donc du coup j'ai arrêté.

(FG, « Aime ton corps, bouge ton corps » Marseille, 1)

D: Nan ce n'est pas un club je n'aime pas trop rentrer dans les clubs un jour j'ai essayé pour un jour et tout j'ai vu ça commençait à égueuler les autres ils viennent ils les frappent et tous ces ...

H: Qui frappe qui?

D: Bah les animateurs enfin les entraîneurs aussi, après parfois ils font centres et clubs, un jour j'étais avec le centre Kleber et il nous a ramené on était en train de jouer et tout je vois les entraîneurs ils disent ferment ta gueule enfin ils disent des gros mots et tout ça.

H: Comment ça ils disaient des gros mots? A qui?

D: Bah aux autres et aussi à nous. Moi un jour je me suis énervée contre eux je leur ai dit moi je ne vous connais pas arrêtez de me parler comme ça et tout ça. Après, ils ont arrêté mais ils parlaient aux autres comme ça, tranquille, à des petits.

H: Est-ce qu'il y a une différence de comportement entre fille-garçon ou c'est comme ça avec tout le monde ?

D: Non c'est comme ça avec tout le monde mais c'est plus les garçons enfaite un jour ils ont pris une photo pour s'amuser d'un mec qui était en train de frapper un petit et le petit était en train de pleurer.

H: Ce sont les animateurs qui ont pris la photo?

D : Oui.

H : Tu es restée combien de temps ? Un an ?

D: Non deux trois jours. Déjà juste au début normalement tu dois je ne sais pas, tu dois être gentil et tout déjà au début ils sont là ils te regardent ils te fixent tu as peur.

H: Qui te fixe ?

D: Les entraîneurs tu as peur ils te regardent d'un regard tu as envie de partir.

(Acquiescement des autres filles).

(FG, « Aime ton corps, bouge ton corps » Marseille, 2)

F: Parce que peut être c'est juste un kiffe comme ça pour l'instant parce que dans ma tête je me dis cette année je ne sais pas j'avais envie de faire pleins de trucs extra-scolaires comme dans les films et tout.

H: Et finalement ? tu n'es pas contente ?

F: J'aime bien si j'aime bien mais je ne veux pas en faire à l'extérieur genre en club (...) ça m'engage sur plusieurs années quand même alors que là c'est juste pour cette année-là. Je me suis dit je vais faire ça et l'année prochaine si ça se trouve je ne ferais pas de sport.

(FG, 1^{er} STMG, ST-Ouen).

EN 6^{ème} position, elles vont dire ne pas avoir de motivation pour pratiquer une APS. La motivation est associée à la « passion », à « l'envie » et au « courage ». Si elles ne pratiquent pas, c'est parce qu'elles disent ne pas avoir ces qualités. Pour combler ce manque, certaines vont vouloir pratiquer avec une copine, pour essayer de se motiver entre elles. Mais il est difficile pour elles d'entretenir durablement cette motivation dans un environnement où les filles sont peu nombreuses à vouloir passer à l'acte (FG, 3^{ème} Pro, Collège Les EDM, Montpellier).

F : Après il faut se motiver.

L : En faire toute seule ça ne donne pas envie.

S : Mais même, j'ai déjà eu envie de faire du sport, après même si tu as des occasions, après au bout d'un moment tu te dis « c'est bon ! ».

H : Pourquoi tu te dis ça ?
S : Parce que tu es toujours toute seule.
(FG, 3^{ème} Pro, Collège Les EDM, Montpellier)

La pratique peut aussi être ennuyante, parce qu'elles font toujours la même chose (FG, « Aime ton corps, bouge ton corps », Marseille), parce qu'elles disent avoir « la flemme » de se déplacer, ou parce qu'elles sont « paresseuses » pour aller faire leur inscription en début d'année (FG, 2d Pro, ST-Ouen). Dans ce cas, la pratique n'est pas véritablement pointée du doigt. C'est leur état d'esprit sur le moment et leurs expériences passées qui ne leur donnent pas envie de passer à l'action.

J: Je ne sais pas je crois que c'est la paresse parce que il faut s'inscrire en septembre et j'ai toujours la flemme d'y aller.
H: Est-ce que si tu t'inscrivais plus tard tu aurais moins la flemme ?
J: Plus tard je crois que les inscriptions sont closes donc après je ne peux pas.
H: D'accord mais qu'est ce qui se passe en septembre il y'a trop de choses à faire et du coup tu n'as pas le temps de t'inscrire ?
J: En fait, un jour j'ai voulu m'inscrire pour faire du piano mais il y avait plus de place en septembre on m'a mis dans la liste d'attente et on ne m'a jamais rappelé et depuis moi je suis découragée je ne veux rien faire.
(FG, 2d Pro, ST-Ouen)

En 7^{ème} position, les filles vont aborder les freins venant du cours EPS et du manque de confiance en elles.

Lorsqu'elles parlent de l'EPS, elles vont dire que c'est une pratique qui est trop stricte. Elles sont obligées de pratiquer des activités qu'elles n'ont pas choisies et le professeur d'EPS est jugé trop autoritaire. Lorsqu'on aborde l'UNSS, certaines ne vont pas vouloir pratiquer car cette activité se fait à l'école et qu'elles n'aiment pas l'école. Celles qui sont au lycée semblent plus apprécier ce cours, car cette matière devient importante pour la préparation du baccalauréat. La majorité ne comprend pas le but des activités proposées en EPS. Pour ces filles, malgré qu'elles aiment bien faire du sport, elles trouvent que les activités proposées sont redondantes (FG, Beau-Marais, Calais). Elles ne comprennent pas le but pédagogique de l'EPS et trouvent que « ça ne sert à rien » (FG, Classe relais, Collège EQ, Marseille).

B: Genre par exemple le but de mettre un ballon dans un but par exemple. Après des fois ça me paraît un peu bizarre et ridicule.
(FG, Beau-Marais, Calais)

K: Mais je n'y allais pas. H: Et pourquoi tu n'y allais pas ? K: Parce que je n'aime pas. H: Pourquoi tu n'aimes pas ? K: Parce c'est 3 heures de ma vie à gâcher H: Ah c'est à dire qu'il y'a des choses plus importantes à faire ? K: Non. H: Pourquoi c'est gâcher ? K: Parce que je préfère dormir.
(FG, Classe relais, Collège EQ, Marseille)

H: Et par rapport aux cours d'EPS ? Qu'est-ce que vous pouvez me dire ? Je crois qu'on en avait parlé un petit peu la dernière fois. Est-ce que pour vous, le sport et l'EPS c'est la même chose ?

S: Pas du tout.

M: Parce que là quand on est ensemble on peut rigoler, on peut parler, alors que là-bas...

S: Là c'est même pas comme ça, c'est qu'en fait on est bien si on fait des sports qui sont inutiles.

M: Voilà, c'est inutile.

S: On fait des sports, ça nous intéresse pas en fait. C'est bête en fait.

M: Après à la fin ils disent « Vous participez pas en cours », on dit « En même temps monsieur, si vous faites des sports qu'on aime pas, on va pas se donner à fond ».

S: Ils font quoi ? Escalade, ouais on grimpe sur un mur.

N: J'kiffe.

M: Tout le monde sait grimper ! (*Rires*)

M: Certes, mais en fait, moi je trouve le sport débile.

N: Naaaaan !

M: Ce serait escalader un truc pour aller chercher un truc derrière ok, mais là t'escalades un mur pour redescendre.

S: Les murs je sais pas les grimper mais les grillages je sais les grimper, 'fin ça sert à rien en fait. (*Rires*)

M: Qui ne sait pas grimper à un mur ?

S: C'est vrai !

S: Même on fait des courses enfin j'ai pas compris.

M: Ouais des fois on court autour comme ça douze minutes là.

S: On fait le cent mètres. Pourquoi ?

M: Nan en fait ils appellent ça ? Comment ils appellent ? Test de Cooper là.

H: Ah oui.

S: Le test Cooper.

M: On court pendant douze minutes.

N: Après ils comptent.

H: Tu sais pas pourquoi ?

M: Non. On court, franchement, si on courrait pour un but ok mais...

M: Moi en fait je savais très bien que je pouvais faire ça mais quand j'ai pas envie je le fais pas donc après si il me met zéro, il me met zéro, moi c'est pas un important.

H: Pour toi c'est pas un sport parce qu'il n'y a pas de but en fait. Tu comprends pas.

M: Voilà. Tu cours autour d'un truc c'est facile ça.

S: La seule année où j'ai fait des sports qui m'intéressaient c'était en cinquième.

H: C'était quoi ?

S: On a fait du foot.

M: Ouais.

S: On a fait du, en fait c'est un sport, c'est que notre classe qui l'a fait en fait. C'est en fait un truc, vous connaissez « Pékin Express » ?

H: Oui.

S: On faisait un truc comme ça.

H: Ah c'est de la course d'orientation.

(FG, Allez les filles !, Montpellier, 1)

N: On était par groupe en fait.

Y: Ah oui même nous on le fait, c'est course de durée, c'est par test. A la fin le prof il te note et il te dit combien t'as fait...

M: Ouais mais c'est du relais ça non ?

H: C'est pas le test de Cooper où on...

N: Nan c'est pas test Cooper.

H: Nan c'est pas le test de Cooper.

M: Oui ils font deux tours, nous ils font seize tours.

H: A c'est un test et du coup tu comprends pas pourquoi tu cours ?

N: Nan (*rires*), ça sert à rien.

W: C'est pour calculer ton endurance !

H: Pour voir ton endurance, pour voir si t'es forte ou pas.

N: Moi j'aime pas.

(FG, Allez les filles !, Montpellier, 2)

Dans ce cadre particulier de l'EPS, le professeur est critiqué. Il est jugé trop strict, trop distant et pas agréable car il ne rigole pas assez avec elles :

« Pendant que lui est tranquille avec les lunettes de soleil, nous on est obligé de courir (...) comme des esclaves. C'est pour ça des fois on n'a pas trop envie d'aller au sport », « il est avec son téléphone, il ne nous regarde même pas » « Ils (les professeurs d'EPS) sont des hypocrites, devant toi ils font genre mais derrière ils te critiquent. On l'a grillé à dire « elles sont nulles franchement, ça ne vaut pas la peine de travailler avec eux ».

(FG, « Aime ton corps, bouge ton corps ! Marseille)

« Il ne donne même pas envie notre prof d'EPS, il est distant, il n'est pas comme K. (éducateur) (...) il ne va pas rigoler avec nous ou même dès que tu vas faire quelque chose même si c'est pour rigoler il va te virer ».

(FG, Classe relais, Collège EQ, Marseille)

Malgré le fait que certaines aiment bien le sport en EPS, le cours génère trop de fatigue pour elles. Elles ont alors du mal à apprécier les effets positifs du cours et ont l'impression d'être moins efficace ensuite dans les autres matières.

M : J'aime pas (...) ça fatigue trop.

W : Ca fatigue et après on a cours quand même (...) Après quand on arrive à notre cours on est fatiguée et on n'a pas envie de travailler.

M : Tu t'es dépensée après tu n'as plus envie de ne rien faire.

W : Surtout pas travailler, encore réfléchir, ça fatigue mentalement.

(FG, Allez les filles! Montpellier)

Elles vont ensuite faire référence au peu de confiance en elles dans 3 types situations. Tout d'abord, lorsqu'elles se retrouvent dans un environnement où il n'y a que des hommes. Elles ont l'impression de ne pas être à leur place, que tout le monde les regarde et se moque d'elles, surtout pour celles qui sont complexées (FG, Lycée Victor Hugo, Marseille). Ensuite, lorsqu'elles doivent pour la première fois s'inscrire ou tester une activité. Elles auront besoin d'être accompagnées par une copine (FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais). L'engagement dans une pratique sportive restera conditionné à la participation concomitante d'une amie. Elles disent justifier cette méthode d'approche par habitude, car elles sont tout le temps en groupe, même pour acheter du pain dans le quartier. Enfin, elles ne vont pas se sentir en confiance et ne pas pouvoir tester/s'inscrire à une APS, lorsqu'elles qu'il s'agit d'une structure où les filles se connaissent depuis longtemps ou si les autres filles ont un meilleur niveau qu'elles. Elles n'auront pas la force de dépasser cette situation transitoire mais trop inconfortable (FG, Allez les filles !, Montpellier).

H: D'accord et pourquoi t'en as pas choisi un autre ? J'imagine qu'il n'y a pas qu'un seul club de gym.

O: Bah après j'ai pas cherché les plus loin.

H: Pourquoi ?

O: Bah je ne sais pas (...) Je devais le faire avec une copine en fait puis on n'en a plus parlé du coup...

H: Ah d'accord. Donc c'est vachement important aussi la motivation du groupe

O: Ouais.

(FG, Lycée Léonard de Vinci, Calais)

F: Non parce qu'il y'a le stade, il y a tous les clubs de foot, tous les mecs quand tu cours ils sont tous là à l'affut entrain de te regarder entrain de courir il y en a des fois ils se moquent de toi parce que tu ne cours pas vite alors du coup tu cours vite t'es comme ça genre je ne veux pas me faire remarquer mais on se moque de toi alors c'est pas agréable.

H: Donc du coup même quand il y'a une salle ou un lieu où tu pourrais aller le problème c'est qu'il y'a des gars qui sont présent et tu ne te sens pas à l'aise.

F: En fait il y en a toujours, j'ai l'impression qu'il y a toujours une majorité de mecs donc du coup tu es là et tu te dis que tu n'as pas l'impression d'être à ta place donc en fait franchement ça serait bien d'avoir peut être pas une salle que pour les filles mais comme pour les mecs genre eux comme le sport c'est censé être leur domaine ils sont majoritaire alors pour nous un truc ou on serait aussi majoritaire et qui nous correspond comme à eux genre la musculation nous.

A: Mais c'est dur d'aller à la salle parce que genre enfaite moi je fais du cardio et c'est devant et les mecs ils sont derrière genre j'ai l'impression que tout le monde me regarde tout le monde se moque de moi mais bon (...) je me dis qu'en fait je ne suis rien je sers a rien genre je ne vais jamais plaire à personne et que je ne sais pas quand les gens me regardent comme ça c'est pour se moquer des fois c'est pas pour se moquer mais la plus par du temps je pense que c'est pour se moquer.

H: Tu te dis si les gens ils te regardent ce n'est pas parce qu'ils trouvent que tu as quelque chose d'agréable ou que tout simplement ils sont attirés par moi ou autre tu te dis tout le temps que c'est parce qu'ils veulent se moquer ?

A: ils doivent se dire « c'est quoi cette grosse qu'est-ce qu'elle fout là ».

(FG, Lycée Victor Hugo, Marseille)

S: Et y a le foot, mais avant... Parce qu'il n'y avait pas d'équipe de mon âge, enfin si mais les filles je ne les connaissais pas et elles avaient commencé y a longtemps. Donc j'étais pas à leur niveau.

(FG, Allez les filles !, Montpellier)

Le quartier est cité en 8^{ème} position. Pour les plus jeunes, le quartier a toujours été le lieu de pratique d'activité physique pour passer son temps. Aussi, elles ont du mal à imaginer pratiquer une activité physique à l'extérieur de celui-ci, sans l'accompagnement nécessaire (FG, 3^{ème} Pro, Collège les EDM, Montpellier). Elles verbalisent beaucoup plus les problèmes de sécurité quand elles sont plus âgées. Cependant ce sont les allers et venues, tard le soir, qui ne seront pas bien interprétés par les jeunes du quartier (FG, « Aime ton corps », Montpellier) et qui risquent de construire une mauvaise réputation (FG, 2d Pro, ST-Ouen). Elles sont très attentives à ces réactions tout en les critiquant vivement.

M: Ouais, nan sinon même en septembre là, tous les jours en bas de chez moi avec les petits du quartier. Je te jure qu'ils ont huit ans et tout je m'en fou moi. On joue au foot.

H: Mais alors du coup la question, tu as bien vu, je pose la même question, c'est-à-dire qu'est-ce qui fait que tu restes dans ce contexte-là et tu ne vas pas en club ?

M: Nan si, bah j'ai cherché mais y en a pas beaucoup, après j'ai vu à Figuerolles ça fait trop loin.

H: A Figuerolles c'est ça ? Figuerolles c'est un quartier c'est ça ?

M: Un quartier d'gitans ouais.

H: Et ça fait trop loin pour toi ?

M: Bah faut qu'j'prenne le tram, après le tram le bus. J'en ai pour quarante minutes.

F: En été ça passe parce qu'il fait nuit tard...

M: Mais après l'hiver pour que je rentre et tout.
H: Mais quand tu joues à la balle en bas de chez toi tu restes jusqu'à quelle heure ?
M: Ouais mais ça c'est pas grave c'est en bas de chez moi, en bas de chez moi ils me connaissent et tout.
H: Donc prendre le tram et aller à l'extérieur et tout là non c'est pas possible. C'est parce que t'as peur ?
M: Nan!
H: C'est trop loin, c'est trop fatiguant ?
M: Nan, parce que c'est trop loin et même après ça va pas enfin je sais ce que je dis.
H: Nan mais ça veut dire quoi en fait ? Je te pousse hein.
M: Nan mais parce que, y a des gens qui connaissent mon frère, y connaissent mon père et tout, ils vont me voir dehors à neuf heures alors que j'avais juste fini les cours de boxe, ils vont aller parler.
M : Les gens ils parlent trop.
F: ... ça va arriver aux oreilles de la mère, et après si ils modifient les choses, elle va dire « A neuf heures t'étais là, on m'a dit que t'étais là-bas » tu vois ?
H: Oui, mais en même temps tes parents ils ont confiance en toi ? Tu leur dis que tu es partie à tel endroit ?
H: Nan mais tu me dis que c'est à côté c'est ça ?
F: C'est là, juste en bas. On va dire tu termines à huit heures, tu traverses les Saint-Paul pour rentrer chez toi, tu peux pas être tranquille.
H: Pourquoi ?
F: Parce que c'est, y a que des teneurs de murs comme on dit. Je sais pas comment on dit.
H: Et c'est ça qui te pose un problème ?
F: Même si ils savent que t'es la petite sœur à un tel, et bah il va quand même te regarder.
H: Ca veut dire quoi rester tranquille ? Ça veut dire ils vont pas te laisser, ils vont parler derrière toi ?
F: Nan mais après genre j'ai vu qu'il voulait m'parler et moi il m'faisait ça genre donne-moi ton numéro.
F: Et ça c'est...
F: Nan là c'est rien mais genre quand tu traverses ton quartier tu vois comment les gars ils courent derrière les meufs et tout.
H: Donc là c'est un problème...
(FG, 3^{ème} Pro, Collège les EDM, Montpellier)

A: Il y a un garçon, lui il le fait aussi, après j'me suis dit « Ouais si j'en fais et tout, si je fais quelque chose de mal, après j'ai peur qu'il va me fasse une mauvaise réputation ».
H: Ah ! Le garçon peut te faire une mauvaise réputation ?
A: Ouais.
H: Mais il fait du sport comme toi ? Il est pas là pour t'observer ou regarder si tu fais...
A: Nan ouais je sais, mais lui c'est du genre à se moquer et tout.
(FG, « Aime ton corps », Montpellier)

I: Bah par exemple un garçon ça va sortir le soir c'est normal mais une fille ça sort le soir direct ils vont dire c'est une fille pas bien.
H: Ah donc on reprend ton point de vue une fille qui sort c'est tout de suite une fille qui n'est pas bien ok qui est ce qui pense comme ça ?
I: les garçons, tout le monde même des filles, elles vont par exemple je ne sais pas une fille qui va sortir même des filles vont penser que c'est une fille pas bien quand elle sort le soir.
H: Et alors en quoi ils pensent que c'est une fille bien ou pas bien si toi tu veux aller faire du sport tu veux aller je ne sais pas moi remplir ton objectif de faire du sport.
I: Après ça va parler. (FG, 2d Pro, ST-Ouen)

A: Je ne sais pas je suis trop gênée je ne peux pas j'ai l'impression que les gens me regardent qu'ils se moquent de moi-même si c'est je ne sais pas même si c'est mes copines.
F: Tu parles des garçons ou des femmes ?
A: Non de tout le monde des filles comme des garçons.
G: On sera là pour te soutenir.
I: Mais regarde essayes de trouver quelqu'un qui a exactement le même peut être pas le même objectif que toi mais le qui veut aussi perdre du poids qui veut se sentir bien dans son corps.
H: Tout le monde, tout le monde enfin la majorité des personnes.
I : Qui ont la même motivation.

F: Par contre moi la fierté je l'ai et je ne montre pas aux gens ce que je ressens je suis tout le temps dur.
I: Non moi je n'arrive pas, je suis sceptique je ne peux pas.
F: Bah tu essayes. Tu vois moi par exemple quand ma mère elle me dit va acheter le pain et tout dans mon quartier il y a plein de garçons, tu vois je m'habille en garçon manqué et je me mets en noir et blanc même pas parfois je mets un teeshirt blanc et parfois je mets un truc noir juste pour cacher un peu parfois mes rondeurs et tout et je passe soit je siffle ou je les regarde de travers je les regarde de haut et tout et après là ils te respectent tu vois c'est ça. Je ne sais pas, mais pour moi il faut montrer un visage dur et après les gens ils ne te calculeront pas tu vois.
(FG, Lycée Victor Hugo, Marseille)

Les aspects symboliques. Les filles de ST-Ouen vont mettre en avant les freins médiatiques. Peu de femmes sont montrées en train de pratiquer des sports, comparées aux hommes, et encore moins dans une chaîne de télévision accessible au grand public et en prime time. L'image qui est véhiculée va avoir une place importante pour elles (entretiens réalisés avant la semaine des discriminations, le lycée étant très sensible à la question du sexisme dans la société). On n'exploite pas assez cet axe ce qui devient un frein pour elles (FG, 2d Pro, ST-Ouen).

F: L'image dès qu'on voit une fille qui a réussi dans son sport, elle gagne bien et tout je ne sais pas ça donne envie de faire la même chose ça donne envie de se surpasser au contraire de devenir mieux qu'elle (...) Par exemple quand tu vois les combats de la fille tu te dis « ah oui elle est forte moi aussi il faut que je sois comme elle ». Je ne sais pas et tu vois en plus elle gagne bien elle est connue ça te booste. Et puis tu te dis si elle peut réussir moi aussi je peux réussir.
(FG, 2d Pro, ST-Ouen)

Viennent en 10^{ème} position les mauvaises expériences vécues, l'adolescence et les freins institutionnels. Les mauvaises expériences concernent dans les quatre cas de figures l'entraîneur. Les filles ont eu un mauvais rapport avec eux parce qu'elles ont raté un cours (FG, Allez les filles, Montpellier, 1), parce qu'elles faisaient des bêtises et que l'entraîneur a bloqué sa licence sans revenir vers elle (FG, Allez les filles, Montpellier, 2), parce qu'elle a donné ses papiers en retard ou parce que l'entraîneur n'applique pas la bonne méthode pour elle et l'a découragé (FG, 1^{er} STMG, St-Ouen).

S: J'sais pas, la dernière fois, l'année dernière j'ai fait de l'aérobic. F: C'est quoi ça ? S: Truc la, de la danse. H: Un peu comme du fitness. S: Ouais. F: Tu fais des mouvements de sport sur une musique. S: Ouais bah tu vois une fois j'ai raté parce que voilà, j'avais pas envie et tout parce que tu vois les filles je les aimais pas, après elle venue elle m'a fait « C'est bon, t'arrête tout », après elle m'a... H: C'est ta mère qui a dit « Tu arrêtes tout » ? S: Nan c'est la prof. H: Pourquoi elle a dit ça ? F: Parce qu'elle a raté. S: Parce que j'ai raté juste un jour. Alors que les filles rataient tous les mercredis et tout. F: C'est au collège ça ? S: Ouais. F: Madame S S: Elle m'a dit ça après c'est bon. F: Ah c'était quand ça, c'est en sixième ? S: Nan l'année dernière aussi.
FG, « Allez les filles ! », Montpellier 1

N: Moi aussi madame, on a fait de l'arbitrage. H: Toi aussi ? Vous avez fait de l'arbitrage ? N: Ouais. H: En quelle pratique ? N: Football. H: Au foot ? Et pourquoi vous avez arrêté ? N: Parce que ça m'a

saoulé. H: Ça t'a saoulé pourquoi ? N: Parce que l'homme m'a bloqué ma licence et j'ai pas aimé. H: Pourquoi il t'a bloqué ta licence ? N: Bah parce que... F: Tu l'as saoulé. C'est elle qui doit le reconnaître. On était avec le collègue. H: L'AS ? L'UNSS ? F: Ouais voilà. H: Et pourquoi il te l'a bloquée ? Est-ce que tu veux bien essayer de nous aider à comprendre. N: Parce que je faisais des bêtises. H: Donc tu faisais des bêtises et il t'a dit « C'est fini ». N: Nan, il m'a dit « Tu attends » et j'ai trop attendu après j'en ai eu marre et... H: Donc du coup tu t'es punie tu fais plus d'arbitrage ? N: Je m'en fou parce que ça fait rien. H: Mais est-ce que t'aimais bien l'arbitrage ? N: Oui j'aime bien, mais c'est le prof que j'aime pas en fait. H: Qu'est-ce qu'il a le prof ? N: Bah un il est gentil avec moi mais y en a un autre il ne m'aime pas. Y en a un il me supplie il m'a dit « Reviens » l'autre il a dit « Non j'veux plus la voir ». N: Depuis la cinquième j'attends ma licence. F: Nan. H: Et toi qu'est-ce que tu veux faire ? N: Moi je veux continuer, mais si je continue, le prof il est pas là. N: Nan mais là c'est trop tard pour moi. H: Pourquoi c'est trop tard ? N: Parce qu'il m'a dit « Fais-moi un chèque » et j'ai pas aimé. H: Ah oui donc il y a une histoire de fierté là derrière. N: Ouais.
FG, « Allez les filles ! », Montpellier 2

O: Nan mais avant oui H: Donc aujourd'hui non mais avant tu pratiquais quoi ? O: Je faisais de la GRS pendant 5 ans après j'ai fait de la danse hip hop H: Tu as fait de la danse hip hop, tu en as fait pendant combien de temps ? O: 1 an H: Pourquoi tu as arrêté ? O: Parce que c'est l'entraîneur qui m'a découragé. Il avait une mauvaise méthode pour nous apprendre. J'angoissais je ne sais pas H: Il ne te mettait pas à l'aise ? O : Il ne me mettait pas à l'aise H: ok et du coup toi tu avais l'impression d'être exclu ? Parce qu'il te disait toi tu es moins bonne O: non justement je me sentais visée. H: Ok donc du coup tu as arrêté la danse parce que tu sentais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas O: Mais je regrette
FG, 1^{er} STMG, St-Ouen

L'adolescence et l'arrivée des premières règles mettent les filles dans des états d'inconfort et de douleur où il est difficile pour elles de bouger en faisant des efforts.

Les freins qui viennent de l'institution, sont également abordés sous l'angle organisationnel. Par exemple, M. voudrait faire du Kung-Fu mais l'heure du cours a changé. Ce frein ne vient pas d'elle : elle verbalise la responsabilité du club dans cette décision qui ne lui permet pas de pratiquer (FG, Allez les filles, Montpellier). M. va aussi remarquer la différence d'attitude que les responsables d'association vont avoir entre les filles et les garçons. Si les filles ne pratiquent pas, c'est parce qu'ils ne viennent pas les voir pour leur proposer des activités adaptées (FG, Allez les filles, Montpellier, 2).

« Par exemple la plupart du temps ce sont les animateurs garçons qui viennent proposer aux garçons de faire du foot et tout, bah qu'ils viennent proposer aux filles aussi et ils nous font rentrer dans les associations et voilà ».
(FG, Allez les filles, Montpellier, 2).

Une fille va également aborder la question du voile. Elle porte le voile et elle a appris que des filles du quartier ont été interdites de jouer à un match de football à cause de leur « voile ». Elle ne comprend pas cette réaction et même si cela lui donne envie de pratiquer une activité tout en portant le voile, cette action des institutions sportives est vue et décrite comme un frein à la pratique sportive (FG, Allez les filles, Montpellier, 3).

Y: Pour moi normalement ça doit être normal. Je suis un être humain c'est pas question que « Je mets le voile et toi tu le mets pas ». Moi, ce que je n'ai pas aimé c'est qu'au quartier Bel Air, y a une femme voilée qui entraînait des filles en football (...) Et un jour elles avaient un match en déplacement et l'entraîneur de l'autre équipe leur a dit « Je n'ai pas envie de faire ce match car il y a des filles qui mettent le voile ». Alors là, moi ça m'a donné encore plus envie de faire sport, pour montrer aux gens que c'est pas le voile qui va bloquer les gens. T'as envie de t'amuser tu t'amuses »
(FG, Allez les filles, Montpellier, 3)

Ce qui revient le plus du côté des acteurs

Pour les acteurs, les freins sont avant tout extrinsèques. Ils viennent majoritairement des institutions et des parents. Les acteurs citent ensuite comme freins le quartier, l'adolescence, les offres réduites, l'EPS, l'esprit de compétition, le religieux, l'aspect financier et la mixité. Les freins intrinsèques sont, dans une moindre mesure, nommés en faisant référence au peu de confiance des filles, à leur manque de motivation et à la difficulté qu'elles ont à supporter l'effort. Les aspects symboliques vont apparaître ensuite. Les acteurs vont en dernier lieu faire référence à la disponibilité et au fait qu'elles disent avoir autre chose de plus important à faire.

Freins institutionnels

Les institutions sont critiquées et souvent jugées inefficaces par les acteurs. Dans leurs discours, ces institutions représentent un frein à prendre nécessairement en compte dans la problématique des filles et du sport dans les quartiers prioritaires. Les pouvoirs publics - pour certains - ne sont plus véritablement présents sur les terrains et l'échec va correspondre à plusieurs types d'actions non adaptées : au niveau des stratégies mises en place, à l'existence d'une offre réduite à destination des filles, au niveau des installations, au niveau du type d'organisation administrative et au niveau de la non prise en compte des spécificités de ces populations féminines. Pour les acteurs, certaines initiatives donnent parfois l'illusion que des actions concrètes et pérennes sont faites envers ce public, mais pour certains cela manque de cohérence et de méthodes pour avoir une efficacité réelle avec les filles dans les quartiers.

Freins acteur.e.s	Résultats généraux		Classement	Montpellier	Marseille	Calais	St-Ouen	Lille	Evry
	Sources	Réf.							
Institutionnels	20	75	1	18	23	5	0	19	10
Famille _ Parents	22	63	2	31	9	5	0	5	13
Adolescence	13	32	3	16	6	3	0	4	3
Quartiers	18	32	3	20	5	0	0	3	4
Offre réduite	11	26	4	1	5	0	0	11	9
EPS	12	31	4	6	2	10	6	2	5
Esprit compétition	11	24	5	1	1	8	1	9	4
religieux	12	22	6	18	2	0	2	0	0
Financiers	10	17	7	3	2	0	0	8	4
Mixité_ Genre	11	16	8	9	4	1	0	2	0
Peu confiance	9	15	9	5	1	3	0	2	4
Efforts contraignants	8	14	10	6	0	6	0	1	1
Aspect symbolique	8	9	11	7	0	1	0	0	1
Autre chose plus importante	6	8	12	2	1	1	2	2	0
Pas de motivation	6	8	12	5	0	2	0	1	0
Temps	3	3	13	3	0	0	0	0	0
Total		395		151	61	45	11	69	58

Tableau 7 : Les freins donnés par les acteurs à la pratique de l'APS des filles des quartiers ZUS

Freins acteur.e.s	Résultats généraux		Type d'acteurs		
	Sources	Réf.	Resp.	EPS	Educ.
Institutionnels	20	75	26	6	43
Famille _ Parents	22	63	10	17	36
Adolescence	13	32	2	12	18
Quartiers	18	32	4	10	18
Offre réduite	11	26	7	6	13
EPS	12	31	2	17	12
Esprit compétition	11	24	5	12	7
religieux	12	22	3	4	15
Financiers	10	17	1	2	14
Mixité_ Genre	11	16	3	2	11
Peu confiance	9	15	0	8	7
Efforts contraignants	8	14	0	11	3
Aspect symbolique	8	9	0	4	5
Autre chose plus importante	6	8	1	3	4
Pas de motivation	6	8	3	4	1
Temps	3	3	0	1	2
Total		395	67	119	209

Tableau 8 : Les freins à la pratique de l'APS des filles dans les ZUS, donnés par les différents types d'acteurs

Les éducateurs sportifs et responsables font le constat que les pouvoirs publics sont en échec : la pratique des filles dans ces quartiers n'est pas une priorité. Selon eux, ils ne mettent pas les moyens nécessaires pour résoudre cette problématique en profondeur afin de permettre à plus de filles à pratiquer des APS. L'une des raisons avancées, c'est qu'ils ne mettent pas à disposition des installations adaptées et des éducateurs de qualité.

« Je pense que d'une manière globale la situation est compliquée parce que les pouvoirs publics ont désertés les quartiers parce que les politiques de la ville ont été un échec presque total parce qu'on a pas mis de moyens parce qu'on a presque tué les associations donc du coup on a tué on les pouvoirs publics les élus les quelques lieux d'échanges de mixité de renforcement de la laïcité et d'ouverture qui aurait perdurer de manière encore plus accrue sur ces quartiers populaire et du coup on a laissé la place à un islam obscur qui vraiment waouh ».

(V., Responsable à Hérault Sport, Montpellier)

« Malheureusement ces espaces sont laissés à l'abandon par les institutions, même si ils sont réhabilités de temps en temps (...) même si ils viennent prendre la photo et tout, après on y met des moyens très ponctuels pour refaire la peinture, mais une fois que la peinture est mise, il y a rien de mis en place. C'est malheureux parce qu'il y a pas mal de petit espace comme ça sur le secteur qui pourraient être investit par les institutions et où on pourrait capter beaucoup de jeune (...) On se mord la queue. C'est compliqué en fait, parce qu'en plus, j'allais dire nous on est sur un des secteurs les plus pauvres de France ici, donc tous ces problèmes là on ne peut pas les ignorer (...) Quand il y a aucune structure familiale et aucun relais sur le terrain pour palier à ça. Parce qu'il y a des associations qui existent, il y a des réseaux et tout ça mais il y a tellement peu de moyens qui sont mis en place par rapport à ça. Là c'est plus un avis personnel que je donne, que malheureusement il y a beaucoup de gens qui sont mis de côté par rapport à ça, il y en a très peu qui en bénéficient (...) Même si ils font des choses formidables, à un moment donné soit on met les moyens de faire des choses intéressantes par rapport à tout ça, en mettant du personnel... voilà et là j'ai l'impression qu'on fait quelque chose pour faire quelque chose et pas pour avancer »

(C., Responsable des sports, Marseille)

« Mais ils pourraient laisser des créneaux aux filles, mais ils ne veulent pas, il faut parler de priorités, ce n'est pas leur priorité, est ce que permettre aux filles de faire du sport est une priorité ? Si ça en une soit on crée des installations pour elles, soit on dit aux clubs de laisser des créneaux, parce que c'est les contribuables qui ont payé et les filles en font partie, donc il est normal qu'on leur ouvre un espace ».

(S., Educateur sportif, Lille)

La situation dans les quartiers et le système sportif se retrouvent bloqués. Les acteurs remarquent que les dispositifs se juxtaposent (M., Professeur d'EPS, Lille) avec parfois de la concurrence entre les associations (A. Educatrice sportive, Montpellier) et les structures (Magalie, Professeure d'EPS, Lille, 1). La problématique, pensée sous forme cloisonnée, rend les informations non accessibles, ce qui amène en retour à des actions non-productives. Dans ce contexte-là, certains acteurs pensent qu'il n'y a pas de « culture commune », ce qui diminue l'efficacité des apports pour les filles (M, Professeure d'EPS, Lille, 2). Le contexte est également jugé bloqué car les acteurs ne travaillent pas assez en réseaux et ne prennent pas assez en considération les expériences des acteurs de terrain (C., Responsable des sports, Marseille).

« Oui mais après c'est très compliqué, le Dispositif de Réussite Educative en 2005, c'est censé coordonner sur un territoire et je ne sais pas, là dans le projet ils ne viennent jamais. En fait on est toujours dans l'empilement des dispositifs (..) je veux dire par là que les dispositifs se juxtaposent, et le DRE est censé faire du lien entre l'école, les centres sociaux, l'éducation nationale... Entre le droit commun, les associations etc. Mais après tu ne peux pas être partout. En même temps que le DRE s'occupe de ce gamin là il y a l'assistante sociale qui s'en occupe et le centre social aussi et du coup tout s'empile ».

(M., Professeur d'EPS, Lille, 1)

« Parce que si tu veux il y'a des quartiers qui ont réussi à s'organiser en collectif. Ce qu'il faut s'avoir c'est qu'il y avait une rivalité entre les associations. Par exemple sur Sète, les associations se disputaient les projets en termes de subventions aussi surtout maintenant avec le CUCS le contrat urbain de cohésion social. les associations déposent des demandes, déposent des projets et si tu veux maintenant dans un quartier où tu as une forte population, où tu as plusieurs associations, chaque associations essaye de tirer la couverture un peu vers elle tu vois, donc chacune essaye de dire moi je fais ce projet là et puis au bout d'un moment en termes de projet on retrouve un peu les mêmes projets un peu partout (...) il y'a le FNDS, le fond national, donc l'aide qui est donnée aux clubs sportif ou des fois à des associations de quartiers sportives Le FNDS donne une directive a un moment donné pour les appels à projets. Ils vont dire nous encourageons les projets en direction des femmes, la santé, l'obésité, la petite enfance etc. Donc si tu veux tout ça va conditionner les projets que les associations vont déposer, c'est vraiment un engrenage »

(A. Educatrice sportive, Montpellier)

« Bah c'est compliqué, euh ils [les maisons de quartiers] ont des subventions sans avoir d'obligation de résultat, faut voir ce qu'ils proposent... J'ai des jeunes qui viennent me voir en me disant que les activités ne les tentent pas (...) Bah moi l'idée du conseil local où les centres sociaux viennent à chaque fois, c'est de trouver un moyen d'utiliser les ressources du centre social pour par exemple conduire les gamins au club. Mais le problème c'est que souvent ils sont en concurrence parce qu'ils font intervenir des fois des associations... Donc chacun se concurrence sans se le dire... Mais on est pas vraiment dans un partenariat, si tous les jeunes vont au club, le centre social n'a plus de raison d'être, il n'y aura plus gamin. Mais le centre social a besoin des gamins pour tourner (...) il faut réussir à mettre des outils communs (...) Oui parce que par exemple la plaquette des clubs si elle appartient au conseil local, elle sera diffusée de partout, et là le centre social ne pourra pas dire je ne mets pas les infos (...) Oui enfin pas jusque-là mais bon après moi je ne bosse pas à ce niveau-là. J'ai ma petite connaissance, je ne connais absolument pas les rouages des maisons de quartiers... de tout ce qui est associatif, des droits communs, moi je suis spécialisée en EPS. Il y a une « formation action » qui a été mise en place par la mairie de Lille et la PEPS justement pour essayer d'instaurer une culture commune et on s'aperçoit qu'on travaille tous chacun dans notre coin avec parfois sur les mêmes choses sans le savoir et on ne sait pas forcément qui contacter. Donc on pensait mettre en place une cartographie des associations, parce que c'est compliqué de s'approprier son quartier avec tous ces rouages et c'est dangereux en plus. Parce que je vais pas t'apprendre qu'en France tout est cloisonné et c'est délicat de marcher sur les plates-bandes de l'autre. Nous l'EPS on nous apprend à la fac à valoriser notre discipline, à ne pas se mélanger implicitement à la collectivité ».

(M, Professeure d'EPS, Lille, 2)

« On travaille pas assez en réseau et ça c'est... c'est-à-dire que dans la fonction publique territoriale on travaille pas assez avec l'éducation nationale, qui elle-même ne travaille pas assez avec les associations qui sont sur le terrain. Il y a un manque en fait de coordination dans ces quartiers-là. Alors on dirait toujours qu'il y a des réunions et tout ça, mais ça touche très souvent... pas les gens de terrain, les responsables, et malheureusement... je veux dire que de manière générale en France les décisions... ce que font les acteurs de terrains est décidé par des responsables qui sont coupés de la réalité du terrain depuis des années, qui ne sont pas conscients des problèmes de manière quotidienne et qui bah ne répondent pas concrètement aux difficultés auxquelles on est confronté, et c'est ça qui est vraiment un problème, il y a pas assez de décisions prises par les acteurs, elles sont prises par les décideurs et ça impacte très peu les actions sur le terrain. Et ça c'est quelque chose qui est assez prégnant (...) Je pense que malheureusement on est dans un système décisionnaire à tous les niveaux, où on prend pas en compte la base (...) Et malheureusement on est dans un système où beaucoup de gens qui prennent des décisions ne sont pas passés par la base du travail. Du coup bah ça engendre en fait après des dysfonctionnements parce qu'on est confronté à des décisions qui ne sont pas à même d'être appliquées sur le terrain, même au niveau des lois qui sont faites, dans la pratique des activités... (C., Responsable des sports, Marseille)

La situation va aussi être jugée sclérosée car certaines structures ne remplissent pas leurs tâches/missions pour le public a priori ciblé. Les acteurs de terrain vont préférer agir avec facilité en proposant des activités uniquement aux jeunes publics. Malheureusement les filles vont les premières pâtir de cette situation.

I : Malheureusement ici elle [la maison de quartiers] ne fait pas son travail, bien avant que j'arrive et encore aujourd'hui elle ne propose rien pour cette tranche d'âge, et ça historiquement, les animateurs font des activités, ils vont proposer des activités pour tout ce qui concerne la petite enfance (...) Ça ne vaut pas pour toutes les maisons de quartier mais celle-là en particulier. Donc ils vont cibler la petite enfance, parce que ce n'est pas difficile à gérer, mais tout ce qui est 12-17 ans, ils ne savent pas faire et ils ne vont pas agir (...) il y a juste à ouvrir les yeux, tu viendras cet après-midi, et toute la semaine pendant les vacances ils sont sur la place (...) ils ont des animateurs jeunesse, des coordinateurs jeunesse et ils sont incapables de venir chercher les gamins qui sont devant leur structure.

H: Quels sont leurs arguments ?

I: Il n'y a pas d'arguments, c'est une politique municipale donc ils exécutent. Sur le quartier des pyramides, on ne propose pas d'activités pour cette tranche d'âge parce qu'ils ne savent pas faire et ils ne veulent pas. Ça fait des années que ça dure et ils le savent très bien, la preuve en est c'est que sur d'autres quartiers ça marche très bien. Ils ne veulent pas, ils ont les moyens d'organiser des actions, ils ont les moyens humains d'encadrer ces actions et ils ont le public qui est là à proximité. Nous on y arrive pourquoi ils n'y arriveraient pas ? Donc pour moi c'est qu'ils ne veulent pas.

(I., Responsable d'association, Evry)

Toutes les associations ne sont pas placées au même niveau et ne sont pas traitées de la même manière. Les associations anciennes, mieux reconnues, vont avoir des avantages sur la disposition des salles ou sur les subventions (S., Educatrice sportive, Lille). Comme les créneaux et les salles sont saturés, il est difficile d'ouvrir les possibles aux nouvelles associations qui peuvent s'intéresser à ce public spécifique. Aux yeux des acteurs interrogés, les jeunes associations qui peuvent attirer plus de jeunes femmes venant de ces quartiers, n'auront donc pas les mêmes possibilités (C. Responsable des sports, Marseille).

« Mais au moins que les institutions peuvent laisser la chance aux associations de s'exprimer, ce n'est pas parce que tu n'es pas une grosse association que tu ne peux pas le faire. Il y a énormément de petites associations qui ont coulé, parce qu'ils n'ont pas le réseau, ils n'ont pas la réputation qu'il faut et c'est dommage, là je tranche avec toi mais on est d'accord les subventions sont limitées, tu as une enveloppe que tu dois distribuer dans l'année. A la base il y a des associations implantées, et ils ont l'habitude de les payer donc tu vois quand tu es une association qui vient de naître c'est compliqué, et automatiquement ils te comparent avec les autres donc... »

(S., Educatrice sportive, Lille)

« En fait on a tellement peu de propositions de créneaux que dès qu'une association met le pied sur le créneau, elle le lâche pas pendant 10-15 ans. On a par exemple une association nous sur une structure qui est là depuis pratiquement 20 ans et qui est là pratiquement tous les soirs. Alors après c'est aussi une volonté politique de mettre en place cette association-là, de favoriser des créneaux pour celle-là plutôt que pour une autre (...) On essaye à certain moment donné, puisqu'on est du service public aussi, on n'est pas dans l'exclusivité par rapport aux prêts des locaux sur une association, déjà on favorise les associations du secteur, puisqu'on a des demandes d'autres associations. Et après on essaye dans la mesure du possible de jongler entre les différents créneaux pour réattribuer des créneaux ou basculer des créneaux sur d'autres structures mais c'est toujours compliqué ça aussi. C'est-à-dire que... moi ça fait 5 ans que je suis

en coordination et en 5 ans j'ai vu très peu de choses bouger aux niveaux des créneaux pour les associations.

(...) On reçoit les demandes, on met notre avis, on connaît l'association sérieuse ou non, la dernière fois on a prêté les locaux ça c'est bien passé ou non... on a un petit tableau où on fait une liste... mais dans tous les cas après c'est soumis à l'accord du maire de secteur en fait qui valide ou non notre argumentaire et la plupart du temps elle nous suit, c'est-à-dire que si on dit que cette association n'est pas sérieuse hop ça passe. Par contre ça peut arriver que si on dit qu'elle n'est pas sérieuse il nous dise que même si elle n'est pas sérieuse, c'est important je ne peux pas faire autrement, je me dois de leur proposer l'accès à l'installation donc ça nous met après nous. (...) Bon on le gère parce qu'on a l'habitude et qu'on fait ça toute l'année, mais parfois c'est compliqué pour trouver des arguments à notre niveau pour nous justifier auprès des autres associations ».

(C. Responsable des sports, Marseille)

Dans un contexte de pression et de stress, **les responsables de structures ne vont pas vouloir prendre de risques**. Ils vont alors rester dans des activités jugées simples, qui assurent un minimum d'action dans le quartier mais qui malheureusement ne satisferont pas totalement les filles.

« Mais moi ce qui me plairait ce serait de partir avec les filles, et plusieurs fois elles me le demandent en plus, mais je leur dit que c'est pas si simple. D'autant plus que maintenant avec M. si j'annonce un mini séjour, elle va stresser comme pas possible, ça va être compliqué, je sens qu'on ne va pas me soutenir et là j'avoue que pour le coup... Je ne me vois pas affronter des problèmes internes... Et c'est clair que moi j'avais plein d'idées pour partir avec les filles, soit en camping, soit en sport de pleine nature, ou même une sortie à Barcelone, des trucs comme ça tu vois ».

(F, Educatrice sportive, Montpellier)

Dans les structures (maisons de quartiers et école des sports) **la mixité est recherchée**, il n'y a donc pas de politique spécifique exclusive au public féminin. Le problème, c'est que, l'information - trop globale - n'arrive pas à toucher les jeunes adolescentes. En voulant assurer une action collective qui cherche à faire agir ensemble filles et garçons dans le quartier, les particularités et les spécificités des filles (en termes d'attentes, de motivations et de freins) sont évincées en détriment d'une offre et d'une sensibilisation adaptée.

« Non, non, nous c'est une structure municipale on ne réfléchit pas à dire ça c'est pour les garçons, ça pour les filles... Nous on propose de la multi activité, on propose tout sauf du foot car il y en a déjà partout, en sport loisir dans les clubs... Et on n'axe pas forcément en disant aujourd'hui c'est les filles, demain les garçons, on cherche une mixité (...) On a remarqué que dans le quartier les différentes structures avaient du mal à capter ce public. Donc je ne sais pas peut être la génération qui zappe (...) je ne sais pas j'ai pas de chiffres. Et on n'arrive pas non plus à avoir une lecture précise sur les 13-17 ans, on a nous, les clubs mais aussi les structures de quartier qui proposent des activités, et on n'a pas de lecture (...) On n'a pas sur notre école des sports d'actions spécifiques en direction des filles, et on ne va pas chercher spécifiquement le public féminin. Quand on propose des activités c'est ouvert à tout le monde et sur les 6-12 ans on a la mixité à peu près équivalente.

H: Du coup votre politique à vous c'est la mixité ?

P: Oui voilà, sur le dispositif municipal et après sur le mouvement sportif, la politique était aujourd'hui une subvention de fonctionnement et des subventions de contrat d'action et qui rentre sur des axes de politiques sportives dont le public féminin, et donc il y a des associations qui font des actions spécifiques pour attirer le public féminin, donc nous on subventionne ça et privilégie ce type de subvention ».

(P. Responsable des sports, Evry)

Certains acteurs constatent que les titulaires municipaux qui devraient être en charge des adolescents **ne sont pas motivés pour travailler avec ce public**. Ce problème est lié à la question de la compétence (cf. *infra*) et à la gestion de l'équipe des éducateurs sur le terrain.

C : Pour nous c'est assez compliqué parce qu'on travaille avec des personnels titulaires sur ces projets-là. Donc titulaire de la fonction publique territoriale, donc avec toutes les contraintes et toutes les obligations qu'on a par rapport à ça, par exemple dans les filières sportives à Marseille, de mémoire, je crois que des gens qui sont comme moi, sur des postes comme moi on doit être 4-5 (...) on se retrouve avec des gens dans la ville de Marseille qui ne sont pas forcément motivés pour capter ce genre de public.

H: A quel niveau ?

C: Au niveau administratif en fait, dans nos services ça va être compliqué de dire vous allez vous occuper de la tranche d'âge 14-19.

H: Donc des titulaires qui ont pourtant le diplôme.

C: Ils ont le diplôme mais ils ne sont pas motivés, ils sont mous pour travailler avec cette tranche d'âge là. Par exemple on a une personne qui a 55 ans et elle se sent pas d'être confrontée à des petits jeunes.

H: Elle est pourtant éducatrice ?

C: Oui mais elle n'a pas la volonté de le faire et si on lui impose ça marchera pas ça risque de poser plus de problèmes, et puis elle a des difficultés... on avait essayé il y a quelques années de mettre en place une activité avec les centres de loisirs sur du taekwondo et elle avait beaucoup de difficultés à communiquer au niveau pédagogique avec les enfants. Avec les adolescents il y a trop d'écart, on va dire de génération pour pouvoir mettre en place quelque chose de cohérent. En plus on est dans une politique dans la ville de Marseille où on ne recrute plus d'agent et on fait avec ce qu'on a, du coup on peut prendre que des vacataires, par rapport à ce genre de projet et les vacataires c'est toujours pareil... moi j'ai des soucis en ce moment pour trouver des gens compétents en fait, motivés, mais ça je crois que c'est un problème générationnel. Que ce soit dans l'animation, dans l'éducation sportive etc. »

(C., Responsable des Sports, Marseille)

Les propositions d'action viennent des décideurs, elles sont trop formatées et pas assez adaptées à la réalité du terrain. C'est d'abord au travers des dossiers de financement que cet aiguillage va influencer les actions de terrain. Répondre correctement aux critères, ne veut pas obligatoirement dire qu'on a résolu le problème sur le terrain mais qu'on a répondu à une priorité politique à un moment donné. Certains acteurs constatent alors que les actions entamées ne correspondent pas toujours à la demande réelle de la vie dans les quartiers.

« Exactement, en fait il faut savoir que si tu veux des financements, pour pouvoir monter des activités sportives ou socio culturelles il faut monter des dossiers et que tu suives les critères d'un dossier, donc si on te dit que pour avoir une subvention il faut que tu œuvres sur un public uniquement de bruns bah pour avoir les subventions il faut que tu dises que tu vas t'occuper que des bruns. L'action sera forcément orientée. Du coup on axe nos projets sur un type de catégorie au détriment des autres. On les ignore car ils ne sont pas prioritaires ou pas à la mode ».

(S, éducateur sportif, Lille)

Dans les axes politiques prioritaires, les publics particuliers ou minoritaires sont mis de côté (ZUS, Filles, handicapés...). La politique menée en ville ne chercherait pas à se porter spécifiquement sur les ZUS mais sur l'ensemble du territoire.

« On n'avait pas dans l'ancienne municipalité un quartier de ciblé, la politique sportive était sur l'ensemble de la ville et sur l'ensemble du territoire. Malheureusement tous les projets qui peuvent émerger sur les publics minoritaires, notamment les filles, le handicap et tout, est toujours ciblé sur le quartier ZUS des pyramides»
(P. Responsable des sports, Evry)

Il est nécessaire d'avoir le soutien de la municipalité. Il faut alors que les actions correspondent aux priorités du Maire et de son équipe municipale. Sans cette concordance, les budgets ne peuvent pas suivre. Par exemple à Marseille (3^{ème} arrondissement) la pratique physique de la jeunesse et des filles dans les quartiers n'est pas une priorité : c'est plus le sport dans sa dimension de compétition et de spectacle sportif qui est recherché et qui recevra par conséquent le plus de subventions. Une incohérence est alors soulevée entre les axes municipaux et les actions réelles dans la ville.

« Par rapport à la volonté politique sur le secteur où je travaille, les activités sportives n'étaient pas prioritaires dans ce mandat là donc nous ça a une échéance directe sur ce qu'on peut mettre en place dans tous les cas. Puisque les budgets on ne peut pas l'inventer (...) Moi je me suis forcément interrogé là-dessus, je n'ai pas les moyens pour capter ce type de population là, et ce n'est pas la priorité ni la volonté politique, parce que nous la fonction publique on est là pour appliquer les directives politique des élus (...) c'est plus un travail des maisons pour tous, des centre sociaux que des centres d'animation et de loisir qui sont directement géré par la ville (...) Il y a un problème, je sais pas si on a réellement la volonté politique de mettre en place des activités sportives pour ce type de public là mais de manière plus globale... j'ai l'impression que notamment sur la ville de Marseille on est plus sur de la pratique de haut niveau, de l'événementiel... voilà. Alors oui la ville de Marseille a un beau slogan, « le sport pour tous » mais quand on voit que sur notre secteur, le « sport pour tous » correspond à au fait de fermer des piscines, on n'a pas de stade. Je me demande comment concrètement on peut mettre en place du sport pour tous ».
(C. Responsable des sports, Marseille)

Ce décalage, entre priorités municipales et problèmes sur le terrain, peut laisser la place à des dérives et à d'autres types d'organisations qu'il est impossible de contrôler et qui vont en retour installer une ambiance qui ne rassurera pas les filles dans le quartier.

« Je vais t'expliquer l'historique, la mairie de secteur a récupéré cet équipement en 2007, c'était un équipement qui était géré par le service des sports, que ce soit le bâtiment, la conciergerie, tout était géré par la direction des sports de la ville de Marseille, l'organisation centrale. Donc l'équipement a été réaffecté en gestion, avant il y avait un concierge sur l'équipement et un agent d'entretien qui géraient tous les temps, sur le temps scolaire et aussi sur les autres temps pendant les vacances et tout. Ils géraient simplement l'entretien des locaux et donc il y avait des prêts de salle il y avait des prêts du plateau qui étaient gérés de manière centrale au niveau du service des sports et c'était simplement une remise de clef du gardien et l'utilisation du bâtiment, donc rien n'était structuré. Et le gardien avait mis en place pour être tranquille des prêts de clef, c'est-à-dire que toutes les associations et toutes les écoles avaient les clefs des locaux et faisaient un petit peu tout et n'importe quoi (...) Donc le plateau extérieur avait été approprié par les jeunes du quartier où il y avait des règles qui avaient été mises en place par ces jeunes-là et où j'allais dire ils étaient fermés aux autres types de populations, c'est-à-dire que c'était une certaine tranche d'âge qui était là sur le temps du soir, les plus petits ne pouvaient pas venir, ils s'étaient structurés eux-mêmes, il y avait une auto-organisation sur ces temps-là (...) Pour te donner un exemple de la tension qu'il pouvait y avoir, j'ai été responsable ici à cette période-là, un soir je suis venu pour fermer parce

qu'on avait pas beaucoup de personnel au début, il y avait une vingtaine de jeunes adultes qui jouaient sur le terrain et ils ont tout cassé parce que je suis venu simplement éteindre la structure, parce qu'on avait mis en place des... on était obligé de passer par là pour leur faire voir qu'on mettait en place des règles et que c'était pour eux et pour une utilisation plus pratique et j'allais dire pour qu'on puisse investir le lieu, même de manière matériel parce qu'à cette époque-là le plateau était dégradé, il était ouvert tout le temps, et donc leur faire comprendre qu'à un moment donné il fallait fermer le plateau pour pas qu'il ne soit laissé à l'abandon et tout ça... Et bah on a eu des conflits avec eux, on a été menacé parce que il y avait aussi tout un trafic qui s'était mis en place et tout. Ça perturbait leurs habitudes et tout ça donc effectivement moi un soir je me suis retrouvé avec une vingtaine de petits jeunes qui n'étaient pas contents que je vienne fermer.

(C. Responsable des sports, Marseille)

En imposant la mixité dans les appels à projet, on a enfermé les filles dans des types d'organisation qui ne leur correspondaient pas. Certains acteurs pointent du doigt la nécessité de détourner la règle pour tout de même faire avancer les choses sur le terrain en permettant à ces associations d'exister. L'effet pervers, c'est que les actions affichées sur papier finissent par ne plus être représentatives de la réalité de terrain. Il y a donc un leurre entre ce qui est officiellement annoncé et ce qui est réellement vécu. Les responsables politiques ne sont donc pas au courant de l'évolution réelle vécue par les citoyens.

« Jamais aucun politique ne dira que c'est que pour les filles. Le seul moyen c'est d'avoir une association qui demande un créneau pour elles. Il faut biaiser, il faut qu'elles se créent une association et dans cette association elles demandent les créneaux... Même pas ! Ce sont les clubs qui ont des créneaux je crois. Elles demandent un créneau pour elles de telle à telle heure. Mais jamais on ne dira : « C'est imposé, une heure pour les filles », c'est impossible (...) ce n'est pas une problématique du CUCS (Contrats Urbains de Cohésion Sociale) ou de la politique de la ville les « jeunes filles » (...) on nous a imposé pendant vingt ans la mixité (...) Voilà on impose une entrée aux filles et on impose la mixité...Ça ne peut pas marcher parce que les filles elles ont besoin d'un espace à elles »

(J, Agent de développement, Marseille)

Les politiques agissent toujours dans l'urgence. Cette pression du temps ne permet pas de penser en profondeur les problèmes et les besoins, pour les adapter à la demande et donc pérenniser les actions (M, professeur d'EPS, Lille). Pour être efficace, ces élus responsables des sports vont directement actionner leur propre réseau, qui partage les mêmes convictions que les responsables (dans l'évaluation et dans l'action). Mais cette stratégie est jugée par l'acteur non adaptée, non démocratique, et exclue encore une fois les actions de la diversité et de la complexité du terrain. Face à cette pression et aux orientations privilégiées, les acteurs de terrain, ne vont pas être innovants dans leurs actions, pour avoir rapidement les subventions. Les animateurs, non impliqués, non engagés, vont plutôt chercher la facilité en reproduisant les actions passées sans réellement lancer de nouveaux projets plus adaptés à un large public de filles (S, éducateur sportif, Lille, 2).

« Mais le problème est toujours politique, on ne cherche jamais à réfléchir à long terme, parce qu'il y a des mandats, ce n'est pas comme ça que ça marche. Ils mettent les choses en place en urgence... Qu'est ce qu'ils peuvent faire en 5 ans, c'est court 5 ans »
(M, Professeur d'EPS, Lille)

« Prend un centre social « x », il met en place une activité gym tous les mardis, du coup ce centre social travaille avec un groupe de 8 filles, donc ces 8 filles viennent tous les mardis. Demain un politique met en place un projet pour attirer d'autres filles. Donc lui il va contacter le responsable du centre social parce que c'est un partenaire. Donc lui il va négocier avec l'élu pour pouvoir avoir une subvention et il va justifier ça avec son activité qui est mis en place le mardi depuis bien longtemps. Pourquoi tu veux qu'il se casse la tête à aller remobiliser du monde, recréer d'autres créneaux ? En sachant qu'aujourd'hui les animateurs ne sont pas animateurs par conviction comme avant, alors qu'aujourd'hui c'est pour fuir le chômage, ils ont envie d'être chez eux à 18h avec leurs enfants. Donc on travaille avec l'élu et on remplit le dossier avec l'activité qu'on a mis en place depuis longtemps »
(S, Educateur sportif, Lille, 2)

Certains acteurs sont conscients qu'ils avancent à l'aveugle sans réellement savoir si leurs actions vont avoir un effet positif sur les filles.

P: D'une manière plus globale comme je vous l'expliquais tout à l'heure, déjà ce serait trop beau, on n'a pas la réalité, on a des indicateurs, des tendances mais pas la réalité exacte des choses.
(P. Responsable des sports, Evry)

Dans ce contexte, il y a un autre problème qui est soulevée par un éducateur sportif. **Les institutions se trompent d'indicateurs et de priorités. Le succès est vu lorsque les filles vont s'inscrire dans les clubs**, ce qui pousse les éducateurs sportifs à amener, « se débarrasser » des filles dans les différents clubs de la ville. Cette stratégie permet surtout d'alimenter les clubs de quartiers, d'évaluer l'efficacité des éducateurs au détriment d'une réelle satisfaction des filles. Dans cette logique, l'implication des filles va aussi dépendre du type de club proche du quartier. Si on ne trouve que des clubs de football ou de boxe, les filles - si elles veulent pratiquer une activité physique et sportive- n'auront d'autres possibilités que d'adopter ces pratiques.

« Je peux te donner des exemples au niveau de mon boulot, j'ai certains chefs qui me disent ; créer des activités pour les filles et tout de suite il faut les mettre dans un club. Voilà par exemple, il faut qu'au bout d'un an le public que tu as eu, soit placé dans un club, en gros tu t'en débarrasses pour aller en chercher d'autres. On le dit à nos chefs, que ce n'est pas la bonne méthode parce que c'est en fonction des personnes, si elles en ont les moyens, si elles ont envie de faire du sport dans un club. On ne peut pas dire aux gens que si l'année d'après ils n'entrent pas dans un club on ne pourra pas les reprendre. (...) Bah en fait c'est pour gonfler les clubs, ils se sont rendus compte que dans certaines fédérations il n'y a pas assez de licenciés. Donc pour gonfler ces chiffres ils nous demandent d'orienter les gens. Et on leur explique que l'on ne peut pas orienter des gens s'ils n'en n'ont pas envie. On pérennise nos activités, on oriente les personnes qui nous le demande dans des clubs, mais on ne va pas les obliger, du coup certain nous demande de stopper notre activité si les gens ne vont pas dans les clubs (...) Voilà, mais par rapport au terrain on fait un vrai boulot. Parce que sur un terrain la fille qui ne veut pas faire de club, parce que je t'ai expliqué, le club c'est des contraintes, il faut payer, être régulièrement présent, pour pouvoir faire de la compét' il faut être aux entraînements, c'est rigoureux, strict etc... Et il y a beaucoup de filles qui n'en veulent pas, elles veulent faire du sport tranquille, elles ne vont pas s'emmerder à s'inscrire dans un club.

Et là nous où on est efficace, c'est aussi sur cette partie qu'on a tendance à oublier les filles qui ne souhaitent pas aller dans des clubs et qui aujourd'hui, on nous demande de les mettre de côté, de les oublier, et de se focaliser sur les autres pour enrichir et grossir les clubs. Mais j'ai envie de dire, tu prends des clubs de quartier par exemple (...) tu trouves du foot, des arts martiaux, ça c'est les sports dominants, et du coup la fille tu vas l'orienter où ? ».

(S, Educateur sportif, Lille)

Sur le terrain, les acteurs interrogés remettent en question la compétence de certains éducateurs. La formation est qualifiée de « mauvais niveau ». Pour certains responsables des sports, cela devient risqué de prendre des éducateurs, même diplômés sur ce public. Le manque de compétences théoriques et pratiques va avoir de graves conséquences sur le groupe et sur l'engagement dans l'APS. Les éducateurs non-compétents vont alors plus faire de la discipline que de l'APS de qualité. Aussi, ils préfèrent ne pas prendre de risques et ne pas mener de projet sur ce public que de faire des erreurs.

C. : Il y en a, pour la plupart, sans être méchant ou quoi, ils sont incompetents, je pense qu'il y a un problème de compétence au niveau des diplômés qu'on fait passer, on a abaissé le seuil complètement depuis quelques années.

H: C'est quoi comme type de diplôme ?

C: Bah c'est des BPJEPS, des brevets d'état, ce genre de diplômes ou je pense qu'en voulant favoriser l'accès à ces diplômes à un grand nombre de personnes malheureusement le niveau et la qualité a fortement chuté. (...) Je pense qu'il faudrait améliorer le terrain, c'est-à-dire plus de pratique sur le terrain mais avec des, j'ai envie de dire des accompagnants, c'est-à-dire des éducateurs qui sont sur le terrain depuis un certain nombre d'années et qui seront là pour les orienter de manière pratique, ils manquent de pratique, de maturité sur beaucoup de choses aussi enfin... un manque d'autonomie en fait. Donc du coup en ayant plus de pratique avec quelqu'un sur du plus long terme on serait amené à les lâcher plus facilement. Là je me retrouve confronté avec des éducateurs où il faut leur rappeler les bases du métier systématiquement alors qu'ils ont le diplôme quoi (...) La base c'est savoir parler à un groupe, employer un ton approprié selon le groupe, est ce que j'ai que des filles ou que des garçons, dans quel lieu je me trouve, est ce que je suis dans une salle ou non, le soleil est où... C'est du B.A.B.A. qu'ils n'arrivent pas à mettre en place. Moi je reprends souvent des animateurs, c'est plus dans l'animation on va dire centre aéré mais c'est le cas aussi avec des éducateurs sportifs, ils ne savent pas se placer, ils ne savent pas regarder un groupe ils ne savent pas leur donner des consignes...

H: Quelles sont les conséquences ?

C: Bah les enfants sont dissipés, ils n'écoutent pas et ils n'adhèrent pas aux activités proposées, et du coup on travaille que sur de la discipline, du recadrage, de la règle quoi. Et on est que sur ça quoi, du respect de la règle parce que les éducateurs ne sont pas à même de s'adapter au groupe en fait. Et ça c'est un gros problème par rapport aux formations qu'ils ont, ils ne savent pas s'adapter au public qu'ils ont en face d'eux et je reviens à ce que je disais par rapport à l'éducatrice qu'on a, elle n'est pas à même de s'adapter à un différent type de public (...) Donc du coup on est toujours obligé nous d'avoir un œil sur eux et de ne pas les lâcher quoi et nous ça nous prend du temps, de l'énergie et on a pas forcément les moyens humain et matériel pour le faire et du coup par rapport à ça bah on préfère ne pas mettre en place certaine chose, parce que ça coûte beaucoup trop en terme d'investissement, de temps, d'argent et on préfère malheureusement ne pas mettre en place des activités parce qu'on est confronté à des... (...) Après Moi je préfère ne pas mettre en place une activité parce que je n'arrive pas à trouver quelqu'un, plutôt que de prendre quelqu'un où je vais sentir que peut être ça va le faire dans deux trois mois mais que pendant les 2-3 mois il va y avoir un problème... je veux dire on va mettre une activité gymnique en place et puis il y a quelqu'un qui va se blesser parce qu'il n'avait pas fait attention avant voilà quoi. Ce genre de truc on est toujours nous... plus en ce moment où on est confronté de suite à ce système procédurier qui est de plus en plus là en France. Donc on préfère ne pas faire que de faire une demande ».

(C., Responsable des sports, Marseille)

Les filles ont besoin d'une attention particulière et donc d'une formation spécifique. Les acteurs interrogés pensent que les éducateurs/animateurs sportifs ne sont pas bien formés pour intervenir auprès de ce public. K. éducateur à Lille est bien conscient que ce problème est complexe, qu'il touche autant les parents que les éducateurs et les différents intervenants dans les institutions scolaires. Il conviendrait donc de penser le problème de l'éducation de manière globale.

K: Les filles ça reste toujours des filles, c'est pas des garçons ou sinon on le saurait (..) il y a le vécu qu'il y a autour, il y a l'univers dans lequel elles sont qui fait qu'il y a quelques différences au vue d'autres secteurs. Mais moi quand je prends en charge des filles... il faut qu'elles soient au centre de l'attention du professionnel, c'est-à-dire que si moi j'ai plusieurs cas où les filles, elles me titillent beaucoup. Comme par exemple hier K. je sais qu'elle m'aime beaucoup, elle me titille beaucoup mais moi je reste toujours pro avec elle pour lui apporter quelque chose. Donc les filles dans les secteurs ZUS, elles ont besoin de beaucoup plus d'attention que les autres.

H: Tu veux dire quoi par « elles me titillent beaucoup » ?

K: Elles me cherchent beaucoup, c'est en terme positif, elles me cherchent, par exemple à chaque fois que je vais me tromper elles vont me corriger en me charriant ; « t'es nul... » Et je sens qu'elles cherchent la proximité avec moi parce que je les mets en confiance, elles sentent le côté rassurant, donc elles peuvent s'amuser, et elles voient que je m'intéresse à elles parce que je leur propose toujours des choses, je n'impose pas. Donc elles ont besoin de beaucoup plus d'attention que les autres. Parce qu'il y en a beaucoup qui sont à fleur de peau, c'est lié au contexte, à leur vie, au collège... c'est un tout, c'est pas que les parents. C'est un tout qui pose problème, c'est-à-dire que si on parle du côté négatif, c'est un peu les parents, un peu l'éducation nationale, c'est un peu les éducateurs de rue, un peu la rue... c'est un tout. C'est pas juste un axe, c'est tous les axes qui sont un peu défaillant. Quand une fille lâche le système éducatif, lâche l'affaire avec tout, et qu'elle est à la dérive, c'est un tout. Ça peut être lié par un départ des parents, comme ça peut être lié à l'éducation nationale, ça peut être lié à un prof en particulier qui peut faire vriller un enfant, comme ça peut être un prof qui peut l'attirer vers le haut. Ça c'est pas négligeable. Un prof de l'éducation nationale n'a pas ce qu'a un éducateur, et il ne peut pas l'avoir avec les missions qu'il a. Moi je peux avoir des groupes de 7 et je peux avoir l'attention des 7. Alors que quand t'en as 25-30 tu n'as pas les moyens de les prendre en charge comme nous. Ils sont obligé de les expulser, et le problème de l'exclusion... les parents expulse de la maison parce qu'ils en ont marre de leurs filles, le prof exclue, l'éducateur expulse de la séance, on est donc tous dans le même sac et ça fait vriller. Et après dans la rue et bah... vu que le gamin n'est pas sociable et bah il est exclue de ses amis et il se retrouve en difficulté. Donc je reviens sur la question de base, pour moi les filles elles sont comme les autres à prendre en charge c'est pareil sauf qu'il faut être très attentif, ne pas les froisser, vraiment leur montrer aussi qu'on est gentil mais pas faible, c'est dans la souplesse ou dans la paix sociale qu'on va trouver des résultats.

(K, Educateur sportif, Marseille)

La famille et les parents vont apparaître comme le deuxième frein à la pratique physique et sportive. Si les filles ne pratiquent pas, c'est parce que les parents sont peu présents, communiquent peu avec elles et ne peuvent pas leur servir d'exemple. Dans les foyers, les filles vont avoir trop de responsabilités familiales. Les familles, parce qu'elles n'ont pas de connaissances sur le corps et la santé, vont être inquiètes et ne vont pas comprendre l'investissement physique. Chez certaines familles, les sports seront aussi vus comme un loisir sans intérêt qui fait perdre son temps.

Les acteurs pensent que les parents sont peu présents et ne s'investissent pas dans l'activité potentielle des filles (C., Responsable des sports, Marseille). Les parents profitent de la structure pour laisser leurs enfants (C. et P., Professeurs d'EPS, Montpellier) mais sans réellement s'impliquer (I., Responsable d'association, Evry, 1) car les mamans sont souvent préoccupées par d'autres problèmes sociaux (I., Responsable d'association, Evry, 2). Il est d'ailleurs très difficile en retour pour les éducateurs de leur parler et de diffuser directement des informations importantes (A. Educatrice sportive, Marseille).

« Même les parents quand ils viennent inscrire leurs enfants au café lecture, il y en a très peu qui demandent ce qu'on va faire avec les enfants, ils savent qu'ils sont encadrés de 14h à 17h par des animateurs et que c'est gratuit. Nous on leur fait signer des autorisations parentales, on les informe de ce qu'on fait mais ça ne les intéresse pas plus que ça, c'est plus un mode de garde pour eux ».
(I., Responsable d'association, Evry, 1)

« Ca dépend, effectivement il y a des parents qui travaillent beaucoup et qui ne sont pas souvent là, mais il y a aussi des mamans qui ne travaillent pas et qui ne sont pas plus présentes dans la vie et dans l'éducation de leurs enfants. Car parfois elles sont préoccupées par leur problématique sociale, ou parce qu'elles sont parfois en famille monoparentale ou bah par d'autres activités dans la communauté, et effectivement ça joue beaucoup. Moi je reste persuadée par rapport à ce que j'ai pu constater en accompagnant ces filles, c'est qu'il y a vraiment un manque de cadre »
(I., Responsable d'association, Evry, 2)

A : Alors en terme de famille, hum... Alors au niveau du rapport entre nous, Ufolep et les mamans, on leur courre bien souvent après quoi...

H: Les mamans pas les papas ?

A: Les papas c'est plus dur, c'est quand même assez difficile, on essaye on les appelle régulièrement mais c'est compliqué quand même.

H: Pourquoi ?

A: Elles gèrent tout (...) c'est assez compliqué, du coup avec K on essaye de les appeler quand même assez régulièrement de les informer de ce qui est fait et ce qu'on fait avec elles mais après c'est vrai que rien que de les voir, on ne voit pas souvent.

H: Est-ce que ça veut dire que les mamans ont confiance en la structure du coup elles laissent leurs enfants et sont moins à la recherche de suivi ou d'inquiétude ou alors c'est juste qu'elles ont trop de choses et...

A: Non je pense qu'il y a des deux Je pense que y a des parents qui justement... je ne vais pas dire délaissent leurs enfants je ne critique pas mais ça nous est arrivé d'avoir une petite avec une maman qui était pas au courant qu'elle participait au stage où elle a signé l'autorisation mais sans prendre conscience. Après à côté de ça il y a quand même des mamans qui viennent qui sont présentes et qui participent même à certaines sorties, mais c'est compliqué.

(A. Educatrice sportive, Marseille)

C : Quand j'étais éducateur, c'est moi qui allait chercher les petits, c'est pas les parents qui s'investissent malheureusement.

H: Quel est le souci, pourquoi ils ne s'investissent pas ?

C: Je ne serais pas quoi te répondre (...) On a des compétences pour ça donc ils sont plus rassurés je pense, mais après pourquoi ils ne s'investissent pas eux-mêmes... j'ai envie de dire que c'est un problème général de société, où malheureusement, quelque soit le milieu social, les familles s'investissent de moins en moins dans l'éducation de leurs enfants, et ça c'est exacerbé dans mon quartier.

H: Vous le sentez, vous le voyez ?

C: Ah oui, j'ai été directeur de centre d'animation et de loisir aussi, si j'avais sur 50 familles, 1 famille qui me demandais comment la journée du petit c'était passé, j'étais content à la fin de la journée, parce qu'il y avait une maman qui voulait savoir qu'est ce qu'avait fait le petit pendant la journée. Donc ça veut dire que là, c'est de manière concrète, ça ne les intéresse pas de savoir ce que font leur enfant. Alors après

peut être que je généralise ou que j'ai une vision très globale de ça, mais je pense qu'elle est quand même réelle ici, parce que c'est même difficile pour en avoir discuté avec certains enseignants de collège et tout, quand ils font des rendez-vous parents d'élèves, il n'y a pas beaucoup de monde qui se déplace. Du coup ça veut dire qu'à un moment donné, pour x raison, il y a tous ces problèmes sociaux qui sont autour, des familles monoparentales qui sont complètement pas dans la société, j'ai envie de dire. Donc ils ont du mal à faire des démarches pour leurs enfants dans cette société là, et du coup ils excluent tout un tas d'informations qu'ils pourraient avoir. Parce que l'enfant ne fait pas forcément la démarche de l'adulte.
(C., Responsable des sports, Marseille.)

C: C'est un engagement aussi, le fait de t'engager parce qu'elles ne sont pas plus suivies par leur famille que d'autre, bien au contraire, c'est je te laisse en pratique de club, c'est une garderie, je paye à peine la licence et après on me demande d'aider, on leur demande même pas de faire un gâteau, laver les maillots vu qu'ils n'ont pas de voiture, c'est pas du tout ça. Donc bon pour les filles c'est plus l'engagement et la motivation intrinsèque pour un sport. (...)

P: Il y a ça mais il y a aussi la relation que tu peux avoir avec les parents. Parce que quand à un moment tu veux mettre un peu la pression... ou pas, expliquer aux parents qu'il y a une problématique, tu veux ... tu téléphones aux parents ou tu mets un mot sur le carnet, mais on sent que de l'autre côté il y a quand même des difficultés de compréhension, on a des difficultés.

(C. et P., Professeurs d'EPS, Montpellier)

Si les parents ne s'investissent pas dans les activités physiques de leurs filles, c'est qu'ils communiquent peu avec leurs filles (I., Responsable d'association, Evry) et qu'ils ne connaissent pas vraiment leurs filles à l'extérieur de la maison (K., Educateur sportif, Montpellier).

« Non il n'y a pas de communication.

H: Et comment palier à ce manque de communication ?

I: Bah c'est pas du genre à rentrer chez elle et à dire ce qu'elle a fait aujourd'hui, ils sont chacun dans leur monde. Donc nous on fait limite le forcing pour tenir informé les parents, et les parents en fait tant qu'ils sachent que leur fille est avec nous ça leur va. »

(I., Responsable d'association, Evry)

« Oui enfin après moi je pense que les parents connaissent pas leurs enfants. C'est-à-dire que l'attitude qu'elles ont ici, elles l'ont pas chez elle (...) C'est là que j'ai compris que ça ne voulait pas dire qu'elles n'avaient pas d'éducation à la maison mais juste qu'il y a un gros décalage (...) Sur les feuilles de renseignement, sur les sept que j'ai là il n'y a que 2 parents qui disent qu'ils sont disponibles pour venir avec nous en sortie. Donc ça veut dire que potentiellement soit ils ne s'intéressent pas à ce qu'elles font, soit ils ne sont peut-être pas disponibles parce que c'est pareil. Moi je vois que ce que je vois ici, ce que je te dis c'est ce que je vois là. Si ça trouve à la maison, il y a cinq gamins, le papa qui travaille tard, ou qui enchaîne trois boulots, il y a la maman qui aussi fait des ménages. Enfin...

(K., Educateur sportif, Montpellier)

Les parents ne peuvent pas servir d'exemple aux filles, car ils n'ont pas vécu le même type d'expériences corporelles et/ou sportives. Les parents, sont majoritairement ouvriers et cumulent assez de fatigues corporelles qui ne leur permettent pas pratiquer des APS (S., Responsable famille centre social, Montpellier). De plus, dans ces quartiers ZUS, les familles rencontrent de nombreuses difficultés dont le chômage depuis plusieurs générations. Dans cette culture de l'échec, difficile pour eux de trouver la force/ un intérêt de se mettre en action dans des APS (D., Professeur d'EPS, Calais, 2).

Cela ne permet pas aux filles de se projeter positivement dans des APS (I., Responsable d'association, Evry). Du fait de leur faible culture sportive, peu de transmission sera faite sur le sens des APS ce qui ne donnera pas envie aux filles de s'investir. L'exemple que retiendront les filles, est celui des mères qui ont vécu des grossesses à répétition. Le rapport au corps sera plus basé sur la perte de poids et sur l'esthétisme que sur une APS plaisante, régulière et profonde (D., Professeure d'EPS, Calais, 1).

« Je vois plutôt le « maigrir » à « l'esthétisme, sculpter le corps », elles ne sont pas du tout là-dessus. Je pense aussi qu'elles ont l'image de leur maman et de leur(s) sœur(s) et de leurs grands-mères tout ça, qui sont plutôt des mères au foyer, des mamans avec tout ce que les grossesses peuvent engendrer sur le corps et les déformations tout ça. Peut-être aussi que dans leur famille y a pas cette habitude de pratiquer et de prendre soin de son corps, et l'image qu'elles ont de leur corps est parfois erronée, biaisée à cause de ça ».

(D., Professeure d'EPS, Calais, 1)

« Aussi et je pense qu'on doit être à la troisième génération de chômeur, donc y a aussi, par rapport à la notion d'effort en général, les enfants sont quelques fois les seuls à se lever à la maison pour venir au collège. C'est pareil, c'est pas une généralité mais à vérifier troisième génération. Mais du coup si à la maison je suis le seul à me lever, à m'astreindre à des horaires pour venir au collège, que mes parents ne travaillent pas, mes grands-parents ne travaillent pas, j'ai jamais vu personne travailler... la notion d'effort, le « pourquoi l'école ? » même en général se pose en fait. Pourquoi venir à l'école et apprendre en classe puisque de toutes façons, je n'ai pas d'avenir en fait, 'fin ils ont aussi du mal à se projeter en tant qu'adulte, à part parents à la maison touchant les allocations quoi ».

(D., Professeure d'EPS, Calais, 2)

« Il n'y a pas de repère, et quand il n'y a pas de repère on ne peut pas se projeter, on vit au jour le jour, des fois il y a des filles qui voulaient participer mais là je pense à une, elle ne savait même pas si elle pourrait venir car elle ne savait jamais quand elle devrait garder sa petite sœur ou non donc voilà ».

(I., Responsable d'association, Evry)

« Moi sincèrement mon avis personnel les filles ne viennent pas au sport parce que premièrement ce n'est pas dans notre culture elles ne voient pas leur maman faire du sport ni leur papa d'ailleurs (...) la majorité des filles qu'on a, elles ont des papas qui travaillent dans le bâtiment si c'est pas dans le bâtiment ils ont un travail dur donc les papas ils travaillent très dur toute la semaine, le week-end c'est juste pour décompresser ou pour aller voir ses amis (...) et les femmes elles sont là à faire le ménage. Donc les filles elles s'identifient à mon avis à leur mamans moi je pense que c'est ça.

(S., Responsable famille centre social, Montpellier)

Les acteurs pensent que les filles ne peuvent pas s'inscrire dans une APS régulière, car elles ont trop de responsabilités familiales. Les principales concernent le fait de s'occuper des petits frères et sœurs, mais aussi de faire à manger, de réaliser les tâches ménagères et de gérer toutes les autres tâches quotidiennes. Ce problème structurel semble être bien connu par les acteurs interrogés. Pour eux, les filles ne devraient pas avoir à réaliser toutes ces tâches, mais aucune proposition concrète n'est faite pour aider les filles à dépasser ces contraintes. Dans les propos de C., Professeure d'EPS (Montpellier), on a l'impression que les mères utilisent cette responsabilité des plus jeunes frères et sœurs pour contrôler indirectement les faits et gestes des filles pendant leurs absences.

« Bah des responsabilités qu'elles ne devraient pas avoir, aller chercher les petits frères et sœurs à l'école, les garder, faire à manger... »
(I., responsable d'association, Evry)

« Oui bien sûr, j'en ai pas parlé mais j'ai des gamines qui voulaient venir à l'AS et qui ne peuvent pas parce qu'il y a le petit frère à garder, il y a la bouffe à faire pour le père qui rentre et qui a bossé la nuit. On a quand même pas mal de gamines qui à 14 ans ont un rôle à la maison déjà hyper important que ce soit dans la gestion des petits frères, ou dans la gestion des tâches ménagères au quotidien ».
(T., Professeur d'EPS, Evry)

« De ça oui, il faut faire à manger, il faut faire le ménage... Au début moi je ne savais pas, les première fois où elles me disaient ça j'étais étonné, je ne m'attendais à ce que ce soit autant comme ça à la maison. Mais donc tu vois l'autre jour on a croisé le frère d'une des filles en voiture et pareil genre super agressivement « rentre à la maison ! » il sait même pas ce qu'elle faisait... et j'ai demandé à la fille ce qu'il avait dit et elle m'a dit « j'ai pas bien compris ».
(F., Educatrice sportive, Montpellier)

C: Elle sera plus livrée à elle-même, et du coup je pense qu'on doit plus compter sur les grandes sœurs, pour s'occuper des petits frères et sœurs et du coup ça laisse moins de temps à la fille dans l'adolescence alors qu'elle en aurait amplement besoin pour faire...pour tout gérer.
(C., Professeure d'EPS, Montpellier)

Pour les acteurs, les parents sont inquiets et ne vont pas facilement laisser leurs filles sortir du domicile. Cette inquiétude est due à leur manque d'expérience dans ce domaine (notamment sportif) et aux faibles connaissances (biologiques et physiologiques par exemple) pour comprendre l'intérêt de cet investissement physique (C., Professeur d'EPS, Montpellier). Il est donc difficile pour les parents de comprendre la nécessité d'être actif et de faire des efforts physiques réguliers. Les jeunes sont majoritairement convaincus de l'importance de l'APS, mais ils n'ont par contre pas assez d'arguments pour convaincre les parents réfractaires à ces activités (M., Educatrice, Montpellier). C'est pour cela, lorsque le jeune est dans une situation difficile, comme c'est parfois le cas dans une pratique physique régulière, la mère risque de ne pas comprendre et peut facilement pousser l'enfant à arrêter (M., professeure d'EPS, Lille). Ils ont peu de confiance envers les activités qui sont proposées à l'extérieur de l'école (P., Professeur d'EPS, Montpellier). C'est surtout le fait de pratiquer le soir qui pose problème (L., Animatrice sportive, Montpellier).

« On parlait des tickets loisirs et des dispositifs de la CAF, mais moi je pense qu'il faut déjà que les parents sachent à quoi ça sert et comment les avoirs. Tout d'abord il y a ça, et après les enfants ne sont pas forcément dans la recherche d'activités sportives, surtout les filles, elles ont surtout besoin de se retrouver ensemble. Car comme disait I. avec le contexte familiale, elles ont un manque de repère, elles ont besoin de cadre et d'autorité.
(M., Animatrice d'association, Evry)

« Oui mais ce n'est pas elle qui a envie c'est moi qui veut qu'elle y aille. Et bien souvent le départ de la motivation c'est l'adulte. Et le problème c'est qu'eux [les jeunes] ne sont pas encouragés par la famille, et si ça ne va pas [dans l'activité] la maman va lui dire simplement de laisser tomber ».
(M., professeure d'EPS, Lille)

M : Pour moi, ce n'est pas l'importance du discours de l'éducateur, qu'ils soient maghrébin ou pas, c'est la balance entre tes parents, ton père la plupart du temps et ce n'est pas le fait qu'ils [les jeunes] ne soient pas convaincus, eux ils [les jeunes] sont convaincus de ça, mais ils n'ont pas d'arme face à leur famille. Pour moi c'est pas eux qu'il faut convaincre, c'est les parents ... mais à un moment qui les envoie à l'école coranique ?

(M., Educatrice, Montpellier)

L. Les parents aussi, c'était dur de trouver des filles qui pouvaient, puisque les entraînements généralement c'était le soir, et des filles qui avaient l'autorisation des parents pour sortir le soir faire du sport ou autre c'était dur. Et on avait une coach F. ça aurait été bien que vous puissiez la rencontrer (...) Elle faisait la tournée du quartier pour venir chercher les filles chez elles pour qu'il y ait une confiance qui s'installe avec les parents, ça c'était quand on était plus jeune vers 15 ans. Elle passait, elle nous récupérait toutes, elle nous ramenait au terrain, on faisait un entraînement et par la suite c'est elle qui nous déposait aussi le soir en rentrant, pour que la confiance s'installe en fait (...)

H: Du coup la première réaction c'est de dire pourquoi ?

L: Les parents, les frères les sœurs... la famille en général.

H: Pourquoi les gens ne veulent pas que vous fassiez du sport ? Quelle est la raison pour toi ?

L: Par peur.

H: Par peur de quoi ?

L: Par peur du regard des gens

(L., Animatrice sportive, Montpellier)

P: Moi je pense que c'est une histoire de confiance, je pense que ces familles là, elles ont peu confiance en autre chose que l'école. Tu disais tout à l'heure qu'elles ont confiance en l'école et aux enseignants, mais je pense que dès que c'est extérieur, je pense que c'est très difficile sauf si c'est en bas de la cité,

(P., Professeur d'EPS, Montpellier)

On voit toute la difficulté derrière ce qu'ils reçoivent y'a pas la culture du sport y'a pas la culture d'entretenir son corps y'a pas, y'a très peu de famille y'en a y'en a ici mais y'en a très peu ce n'est pas la majorité. Je pense qu'au-delà de la culture je pense que les parents sont inquiets aussi parce quand j'ai eu une petite asthmatique là j'ai rencontré la maman et je lui dit écoutez madame moi j'ai des enfants asthmatique donc n'hésitez pas je sais ce qu'il faut faire ce n'est pas un drame au contraire il faut qu'ils fassent du sport pour développer leur capacités respiratoire etc et elle me dit « mais vous ne vous rendez pas compte quand elle fait une crise d'asthme vous savez on la mets sous l'appareil » je lui dit oui mais je connais et elle me dit « ah non je ne peux pas vivre ça » enfin vraiment on sent que la mère pour elle c'est une souffrance donc elle alors la fille du coup elle rentre la dedans « ah mais vous ne vous rendez pas compte de ce que je vie » bah je fais mais tu n'es que asthmatique quoi et vraiment c'est.

H: oui y'a la culture de la souffrance la qui est mal vécu en fait.

C: oui c'est ça et puis je pense que c'est surtout du manque de connaissance du corps au-delà de ça ce n'est pas tellement la souffrance c'est le manque de connaissance du fonctionnement du corps pourquoi on est essoufflé quand on court pourquoi le cœur il bat et on a beau expliquer ça reste toujours et puis la moindre chose ils tombent ils ont un petit bobo là ça prend des drames enfin c'est impressionnant, ils ont besoin d'être rassurés les maman moi je sais que je l'ai reçu donc il a fallu que je la rassure que je lui explique ce que j'allais faire comment j'allais prendre en compte le fait qu'elle ait de l'asthme que quand elle était pas bien elle s'arrêtait je suis obligée d'expliquer tout ça.

(C., Professeur d'EPS, Montpellier)

Pour les parents, les pratiques physiques et sportives ne sont pas habituelles dans les quartiers : elles sont vues comme une perte de temps (F., Educatrice sportive,

Montpellier). Les mères vont alors couvrir leurs filles pour avoir des dispenses sportives (D., Professeure d'EPS, Calais). Le fait de s'amuser, est associé au loisir et au manque de sérieux (L., Responsable des ports, Calais). La pratique sportive occupe le temps, n'apporte rien en comparaison aux autres activités obligatoires à réaliser dans la famille

(S., Educatrice sportive, Lille) ou à la réussite scolaire (FG, Groupe de mamans, UFOLEP, Montpellier). Ce n'est donc pas une priorité pour les parents.

« Et par rapport à ça, toutes les gamines qui sont en décrochage et en refus de pratiquer ont les parents derrière qui couvrent. C'est-à-dire qu'on a quelques fois des mots dans le carnet, je sais pas moi : « Ma fille a mal au ventre, elle ne fera pas aujourd'hui » ou « Ma fille a ses règles et elle ne fera pas » alors que ça n'a pas de contre-indication à part pour la natation où on autorise, mais ça ne change rien. C'est toujours cette histoire de corps, même la représentation de l'EPS elle-même en fait. Les parents nous disent clairement quand on a un problème avec un gamin, garçon ou fille : « Bah ça sert à quoi l'EPS ? De toutes façons ça sert à rien, donc même s'il ne fait pas dans votre cours on s'en fiche quoi ». Donc c'est encore exacerbé sur certains parents, je ne généralise pas mais on retrouve ce « ça sert à rien ».
(D., Professeure d'EPS, Calais)

« Moi je pense que le frein essentiel est plus éducatif, le sport est encore trop perçu à mon sens, et même chez nous, comme un loisir. Quand tu vas faire du sport, pour les gens c'est tu vas t'amuser, tu vas perdre ton temps, c'est encore cette vision là qu'on a. Même ici je vois, c'est « vous avez de la chance, vous allez travailler en short, vous allez jouer avec un ballon ». Voilà ce manque de culture, si nous on l'a encore dans notre collectivité dans les quartiers c'est encore un cran en dessous. Et il y a aussi cette culture judéo-chrétienne où la femme il y a encore 2 générations, elle s'occupait du foyer, des enfants, elle n'avait pas de temps pour faire autre chose et la collectivité ne lui laissait pas le temps non plus pour faire autre chose ».
(L. Responsable des sports, Calais)

« Bah c'est une approche qui pour elles, est sans intérêt, mais après il y a aussi les filles qui à la maison sont limitées car la famille ne va pas pousser l'enfant à pratiquer. Pour eux c'est plus intéressant de les voir à la maison faire le ménage et s'occuper du foyer, parce que les parents eux-mêmes n'ont pas été sensibilisés à ça. On est dans des familles où le bien être s'arrête à la maison, la nourriture, et à l'éducation scolaire et ce qui est à côté n'est que futilité donc ils n'y voient pas l'intérêt en fait. Tout dépend de l'approche que l'on peut avoir sur le développement d'un individu pour certain ça va être l'école, l'activité sportive et le lien social et le lien familial et il y en a pour qui c'est la maison et l'école, ça s'arrête là, donc tout dépend de ce que l'on peut inculquer ».
(S., Educatrice sportive, Lille)

F: Je ne sais pas si c'est un frein mais je pense que comme c'est pas quelque chose d'habituelle dans la famille, dans ce quartier, de faire une activité régulière pour les filles, alors peut être que si on touche les filles plus jeune, vers 7-8 ans peut être que ça va se mettre en place mais...
(F., Educatrice sportive, Montpellier)

F : Faut dire c'est l'éducation aussi. L'éducation qu'on nous a donné le sport n'en fait pas partie.
H: c'est à dire que le sport n'en fait pas partie c'est à dire que ce n'est pas important ?
F : bah non c'est pas important. C'était le respect tu vas à l'école et tu te tais.
H: Qu'est ce qui était le plus important pour les parents qu'est-ce qui vous demandait beaucoup d'investissements ?
F: le respect déjà, l'école surtout, le respect travailler à l'école. Le sport pour eux c'était juste ne pas parler aux garçons ».
(Focus Group, Groupe de mamans, Ufolep, Montpellier)

Le quartier va apparaître pour les acteurs comme un lieu ne favorisant pas la pratique physique des filles car il n'offre pas assez de sécurité : son espace cloisonné renforce le regard et le contrôle de tous sur les filles. Parce que les filles n'ont pas de lieu à elles, parce que le quartier offre une organisation rigide, difficilement modifiable ou la mixité sociale est de plus en plus rare.

Le quartier est considéré comme un lieu insécurisé, qui pousse les parents à ne pas laisser leurs filles descendre seules (Y., Educateur sportif, Montpellier). Cela devient un problème quand il faut passer d'un quartier à un autre pour sa pratique sportive (T., Professeur d'EPS, Evry). Comme le club ne vient pas les chercher, les filles vont avoir beaucoup de difficultés pour sortir de leur quartier et vont alors préférer rester à l'intérieur de celui-ci pour pratiquer (C., Professeure d'EPS, Montpellier). Toujours à cause des problèmes de violence, les clubs sportifs ne vont pas vouloir accepter de s'entraîner dans des salles qui se trouvent dans ces quartiers (P., Responsable des sports, Evry). C'est pour cette raison que les filles ne vont pas vouloir sortir de chez elles dans la soirée, sauf si le lieu de pratique est très proche de leur domicile.

Y : Oui là il y a une grosse différence entre les jeunes de quartier et les jeunes de milieu plus aisé. Et puis il y a aussi le comportement. Et malgré tout il y a un problème de sécurité, car c'est quand même un quartier, il y a des trafics de je ne sais quoi et quand on est parent on n'a pas envie de laisser notre enfant descendre seul ».

(Y., Educateur sportif, Montpellier)

« Oui je suis d'accord, je pense que c'est un élément important qui fera qu'à un moment donné elle sera actrice, elle fera la démarche. Après aller dans un club qu'on ne connaît pas sur Evry... la ville est quand même vachement cloisonnée de quartier à quartier et ce n'est pas évident quand on habite aux pyramides d'aller s'entraîner aux Aunettes ou aux Epinettes... (...) Sur la ville on ne peut pas dire ça mais dans le quartier il y a un problème car sur Evry il y a un problème de cloisonnement, donc pour les adultes il n'y a pas de soucis mais vous n'enverrez pas un gamin des Pyramides aller aux Epinettes. Faut savoir que si un gamin des Pyramides se fait chopper à Corbeil, rien que le fait qu'il soit des Pyramides, il va se faire massacrer et ça pour moi c'est un frein ».

(T., Professeur d'EPS, Evry)

« Il y'a la problématique du déplacement aussi, on ne sort pas du quartier comme ça surtout les filles de toute façons les filles elles n'ont pas le droit de sortir du quartier à mon avis je pense, je n'en sais rien, mais ça a l'air d'être compliqué, parce que c'est ce qu'elles nous racontent. Est-ce que c'est faux ou est-ce que c'est vrai ? Mais a priori non on ne sort pas, [elles me disent] « nous on reste chez nous ». Enfin voilà c'est beaucoup à la maison.

(C., Professeure d'EPS, Montpellier)

« Bah, on a du mal à y mettre des clubs [dans le quartier des Pyramides] parce que problème technique on a qu'une salle de hand, et les clubs ont eu une connotation « pyramide ». Je prends un exemple avec le baseball qui voulait une salle pour l'hiver et ils ne voulaient pas [de cette salle], ils m'ont dit « Nan mais ça va pas, le soir on sort avec nos bates de baseballs et... » Donc voilà mais moi j'avais rien d'autre à proposer (...) enfin bon finalement on en a parlé et ils ont essayé et ça va bien, je n'ai jamais eu de retour d'agression ou quoi que ce soit. Donc de un la structure ne répond pas forcément aux besoins, et de deux elle a encore l'étiquette des quartiers chauds des pyramides.

(P., Responsable des sports, Evry)

Dans le quartier, la mentalité dominante ne permet pas aux filles de pratiquer avec sérénité. Le regard est trop pesant et les filles sont trop attentives aux jugements des autres. Elles ne veulent pas être mal vues (Y., Educateur sportif, Montpellier). La mentalité du quartier va connoter négativement les filles qui voudront faire du sport (S., Educatrice sportive, Lille). Il sera également difficile pour l'animateur de rue de faire son

travail auprès des filles dans le quartier (K., Animateur sportif du rue, Montpellier). Elles auront également peur du regard des autres filles et surtout de celles qui portent le hijab (S., Responsable de centre social, Montpellier). Certains éducateurs notent « un regard pesant communautaire et religieux » qui bloque encore plus la vie sportive des filles dans les quartiers (V., Educatrice sportive, Montpellier).

« Y : Et puis il y a le regard des passants... « Ta fille elle a fait ça l'autre jour, elle a joué au foot avec des garçons, ils étaient en contact etc.. » H: Alors que ça pourrait être vécu comme quelque chose d'hyper positif dans certaine communauté, en disant « ouais ta fille c'est une battante... » ? Y: J'ai les filles qui font beaucoup attention, car elles savent que ça va se répercuter, si c'est pas la famille, ça va être le copain du grand frère qui va le dire à sa sœur qui va lui dire d'arrêter le foot parce que les mecs arrêtent pas de la toucher ... voilà il y a ce regard la qui est très important pour elles. »
(Y., Educateur sportif, Montpellier)

« Si je pouvais donner un coup de baguette pour enlever les préjugés de certaines personnes qui sont ancrés dans leur personnalité je le ferais. Je changerais le lien, le rapport que les femmes peuvent avoir au sport, et leur dire que ce sont des femmes et qu'elles ont le droit de pratiquer une activité sportive, et que ce n'est pas ça qui va les dévergondé ou les mettre sur un mauvais chemin ».
(S., Educatrice sportive, Lille)

Bah en fait même moi j'ai du mal à aborder les jeunes filles dans le quartier. C'est-à-dire que des fois j'ose pas forcément, surtout quand elles sont seules. Je préfère qu'elles viennent vers moi et voilà... c'est déjà arrivé avec L (éducatrice). J'étais avec un groupe de gars, et pourtant elle est plus grande et elle est du quartier.

H: Pourquoi t'as peur de les aborder ?

K: Par rapport à l'image. Je suis très observé, on est tous très observé. Tout le monde regarde tout le monde en fait.

H: Oui mais toi tu es éducateur ?

K: Ouais mais tout le monde le sait pas. Il y a que les jeunes qui le savent. Même les adultes, là je me présente pas aux adultes quand je passe dans le quartier. Je passe je dis bonjour voilà. Mais je ne me présente pas forcément sauf quand là par exemple, j'ai un groupe de 12 jeunes qui veulent faire un tournoi de foot. Je leurs ai donné rendez-vous mardi prochain, c'est déjà vu on en a déjà fait. Je leur ai donné les autorisations parentales et ils avaient du mal à me les ramener. Je leur dis de monter de prévenir les parents et de redescendre et il y a un papa qui est descendu et du coup, là je me suis présenté.

(K., Animateur sportif, Montpellier)

« Mais il y'a aussi le fait qu'il y a des filles qui ont peur du regard d'autres filles ça aussi ça joue beaucoup les filles. Par exemple R. elle-même me l'avait dit une fois elle m'a dit y'a beaucoup de filles qui portent le voile qui m'ont dit « mais pourquoi tu fais du foot » elle me l'a dit à moi ».

(S., Responsable de centre sociale, Montpellier)

« Je crois qu'ils [les jeunes] sont liés de plus en plus à l'ambiance pensante et fermée communautaire des quartiers qui font qu'a un moment donné même si elles ont envie [de pratiquer une APS] elles se freinent toutes seules par rapport au regard des autres parce qu'ils faut qu'elles passent à autre chose, il faut qu'elles soient digne de la pratique de l'islam qu'on attend d'elles et qu'elles n'ont pas de contrepied elles ont très peu d'endroits où elles pourraient exprimer autre chose donc moi je pense que le frein il est dans l'ambiance actuelle de fermeture communautaire des quartiers ».

(V., Educatrice sportive, Montpellier)

Le problème dans les quartiers c'est que l'organisation est rigide, qu'il y règne une grande culture de l'échec (A., Educatrice sportive, Montpellier), que les filles n'ont pas un lieu qui a été pensé pour elles afin de discuter sereinement et directement avec les acteurs sportifs (S., Professeur d'EPS, Lille), qu'il est difficile de changer les règles pour

améliorer la participation des filles (L., Animatrice sportive, Montpellier), et que les habitudes des garçons sont trop ancrées (A., Educatrice sportive, Marseille)

« Ceux qui sont dans les quartiers on a toujours l'impression qu'ils ont un train en retard donc du coup eux ils voient leur horizon de plus en plus fermé parce que même les petits boulots de saisonnier, de plus en plus sont réservé aux français ou si tu as des gens qui arrivent d'Espagne de pays de l'est donc ils te disent même les petits boulots qu'on pouvait avoir on risque de ne pas les avoir donc c'est vraiment un contexte qui est très difficile donc si déjà tout petit on commence à leur faire sentir que de toute façon c'est sans espoir il ne faut pas s'étonner qu'ils puissent baisser les bras ils rentrent à la maison et aux informations qu'est-ce qu'on entend on entend le chômage difficultés sociales difficultés économiques donc ça peut se comprendre et pour tous les enfants ».

(A., Educatrice sportive, Montpellier)

« A mon sens il faudrait qu'il y ait des lieux de rencontre entre les acteurs qui viennent proposer des activités et les filles concernées dans des lieux bien étudiés, ça doit être un lieu où tranquillement on dit nos besoins, nos attentes, faire un diagnostic préalable et de là le travail n'est pas le même. Dans les quartiers c'est très difficile de passer les informations directement aux personnes concernées, il y a toujours un intermédiaire. Les filles veulent souvent des éducatrices, parce qu'il y a souvent un rapport de force entre les filles et les garçons dans les quartiers et puis même, une fille qui a ses règles aura beaucoup plus de mal à expliquer la chose à son prof ».

(S., Professeur d'EPS, Lille)

« Moi je sais que dans mon quartier on a eu du mal à s'implanter, c'était la guerre des terrains. Pour eux c'était inhabituel de voir jouer des filles. En fait depuis toute petite on va dire que j'ai passé tout mon temps libre dans ce terrain, depuis toute petite, ou on nous virait ou on nous... il y avait toujours les grands du quartier qui nous protégeaient un petit peu et qui nous faisaient jouer avec les jeunes, mais c'était toujours compliqué, c'était toujours la guerre des terrains. On avait pas d'avantage alors que le fait d'avoir une équipe de fille dans un club c'est toujours un plus dans un club au niveau des subventions ou au niveau de l'image. Surtout que j'habite dans un quartier réputé « chaud ». Mais je veux dire il n'y a pas que ça, on voit toujours l'image quartier chaud, les garçons ont le pouvoir sur tout le monde, les filles passent la tête baissée... Alors que non, moi j'habite dans ce quartier, je passe dans ce quartier, des fois je passe à 1 heure du matin et je le vie très bien. Enfin il n'y a pas de... il n'y a aucun malaise quoi.

H: Ca a toujours été comme ça ou c'est parce que t'es plus âgée ?

L: Ca a toujours... enfin, on va dire qu'il y a eu du travail ».

(L., Animatrice sportive, Montpellier)

« Par exemple cette année on partait sur des animations sportives mais au sein du quartier et le stade était en plein milieu du quartier du coup à plusieurs reprises on a eu des difficultés à avoir le terrain, à faire les activités sur place au sein du quartier parce que il y a les grands qui viennent faire du foot après il y a souvent des... enfin voilà c'est le quartier ».

(A., Educatrice sportive, Marseille)

Les quartiers sont également de plus en plus fermés à la mixité sociale, ce qui rend les actions de moins en moins dynamiques et optimistes (C. et P., Professeurs d'EPS, Montpellier). L'ambiance « ghetto » de non-mixité sociale qui règne dans les quartiers, ne permettra à certains types de projet de régler le problème (P., Professeur d'EPS, Montpellier).

C : On a perdu des salles très bien équipées en gym, parce que c'est un gymnase municipal. Du coup on n'a plus programmé l'activité gym, ce qui est dommage parce que c'est vrai que les filles... En plus, on avait des sections gym qui venaient de l'extérieures, il y avait donc une mixité aux niveaux des filles (..) avec les garçons mais aussi une mixité sociale. (...) P : finalement il n'y a aucune mixité, c'est vraiment un choc. Alors que dans les autres établissements scolaires, souvent il y a le petit quartier avec ses tours qui sont effectivement... sur mon premier poste, je me rappelle dans le haut de Champigny,

l'établissement était aux milieux des tours, un peu comme dans le 13^{ème} où j'avais bossé. Tu as des tours et t'as le bahut au milieu mais il n'empêche qu'il y avait plus de mixité parce qu'il y avait des « petits blancs » des « petits blacks », des « petits arabes », des petits... mais voilà, c'était difficile parce qu'il y avait la misère sociale quand même. Donc c'était une zone sensible, on avait des effectifs réduits, moi j'avais maximum 16—17 élèves par classe, alors qu'ici on se retrouve avec des classes de 27 qui sont issus du même quartier, ils font le même trajet... C : Au-delà de ça, [ils viennent] du même coin du Maroc par exemple, ils sont tous Berbère, du même village. (...) Il y a eu aussi l'assouplissement de la carte scolaire, les bonnes familles du quartiers sont parties dans les établissements voisins, il y en a qui sont descendus [vers d'autres établissements], donc les filles qui restent, ce sont les familles qui n'ont pas fait la démarche, parce que bien souvent elles ne maîtrisent pas la langue française, donc j'ai envie de dire que les bonnes familles du quartier sont parties, celles qui avaient de l'ambition pour leurs enfants, et celle qui n'ont pas fait la démarche c'est celles qui n'ont pas les moyens. Et c'est ça qui est scandaleux à ce titre là. »

(C. et P., Professeurs d'EPS, Montpellier)

« Tant qu'on aura pas réglé ce problème de mixité, d'habitation ghetto... Moi je veux bien qu'on mette des projets, on est à quarante projets dans l'établissement. Tu peux doubler le nombre de projets, ça réglerait pas les problèmes ».

(P., Professeur d'EPS, Montpellier)

L'adolescence est le 3^{ème} frein relevé par les acteurs. A partir de la 4^{ème}-3^{ème}, à l'arrivée des premières règles (A., Educatrice sportive, Montpellier), les filles vont changer de comportement (V., Professeur d'EPS, St-Ouen). Elles vont commencer à avoir du mal avec l'effort physique, à ne pas avoir envie de transpirer (D., Professeur d'EPS, Calais, 1).

« Pour moi c'est l'arrivée des premières règles qui fait le basculement, ce n'est pas qu'un problème des filles de quartier, certes il est accentué chez les filles de quartier, mais c'est valable pour toutes les filles. J'en ai parlé avec des collègues sur Lunel et ailleurs, et même à l'école, la fille vers l'adolescence a tendance à abandonner le sport tout simplement, donc moi ça serait plus un problème global ».

(A., Educatrice sportive, Montpellier)

« C'est les problématiques liées à l'adolescence déjà parce que enfin y'a un moment c'est toujours j'ai l'impression c'est un problème de rapport au corps pour les filles et en 6^{ème} et 5^{ème} les filles et les garçons sont identiques par exemple dans les activités on pourrait presque faire les mêmes barèmes et les collègues qui sont au collèges ils le disent bien les filles s'investissent autant que les garçons et à partir de la 4^{ème} 3^{ème} avec la puberté et l'adolescence il commence à y avoir des changements ».

(V., Professeur d'EPS, St-Ouen)

« Donc le sport... La majorité des filles en quatrième/troisième c'est faire un effort physique, c'est suer. Donc elles sont beaucoup par rapport à la représentation du corps : « Si je sue après je sens mauvais » donc pas forcément envie de... elles se baladent avec leur déodorant (...) Mais en quatrième/troisième c'est plutôt, j'ai du mal à les mettre en activité, c'est-à-dire que quelle que soit l'activité c'est : « Oh j'ai pas envie », « Oh j'ai la flemme » (...) A partir de la quatrième, c'est je pense par rapport à leur évolution dans l'adolescence tout ça, quatrième/troisième elles se cherchent pas mal et l'effort, même dans les autres disciplines, elles le font peut-être moins facilement que si elles étaient en sixième/cinquième. Parce que j'ai des gamines qui changent complètement pendant l'été entre la cinquième et la quatrième. Après on les retrouve un petit peu plus en troisième à fonctionner peut-être d'avantage. C'est vraiment l'année de quatrième qui est compliquée. (D., Professeure d'EPS, Calais)

Physiologiquement, elles sont en pleine construction, ce qui bouleverse leurs repères. Il faut qu'elles apprennent à se connaître (K., Educateur sportif, Marseille), elles vont avoir moins confiance en elles (T., Professeur EPS, Evry), elles vont manquer d'estime de soi

(S., Educatrice sportive, Lille) et vont avoir du mal à accepter leur corps et à être en représentation devant les autres (D., Professeure d'EPS, Calais, 2).

H : Tu disais que c'était compliqué à cette âge-là, pourquoi ?

K: Déjà les parents ont du mal à les laisser et en même temps elles aussi, c'est une période un peu compliqué, sur tout ce qui est physiologique. Elles sont en train de construire leur image, nous [les éducateurs] on est plus là pour les aider à se construire en tant que jeune femme, c'est ça en fait, leur proposer des choses pour qu'elles puissent connaître leur corps un peu plus mais sans trop les charger d'informations, c'est chaque fois sur quelque chose, sur des thèmes (...)A cette âge-là elles n'aiment pas la souffrance, la sueur, le fait de transpirer, pour elles ça pue, elles aiment que ce soit tranquille...pas toutes mais souvent c'est ça.

(K., Educateur sportif, Marseille)

« Après les filles sur cet âge-là j'ai l'impression qu'elles ont moins confiance en elles, du coup elles s'investissent moins dans le sports, parce que je pense qu'elles ont l'image que c'est souvent des activités de compétitions et elles ne sont plus là-dessus ».

(T., Professeur d'EPS, Evry)

« Bah déjà elles n'ont pas confiance en elles, il y a un manque d'estime de soi.

H: Tu l'as vu quand ça ?

S: Je le vois dans leur manière d'être, et souvent quand je donne des cours de sport dans les salles il y a des miroirs, et juste le fait de voir comment elles se regardent dans le miroir ça se voit. Et dans leur adolescence à mon gout c'est néfaste, à travers les cours de sport j'essaye de les valoriser à ce niveau-là et de leur faire prendre conscience qu'il y a des compétences et que l'on peut faire des choses, donc ce côté manque d'estime de soi joue beaucoup ».

(S., Educatrice sportive, Lille)

« Les garçons sont beaucoup plus en représentation, elles ont beaucoup plus de mal par rapport à l'acceptation de l'image de leur corps et de fonctionner devant les autres, en général, ça leur pose plus de problèmes qu'aux garçons. Bien que, il y a des filles ça va, mais la majorité a des difficultés par rapport à se montrer devant les autres ».

(D., Professeure d'EPS, Calais, 2)

Cette période est identique à toutes les jeunes filles, peu importe leurs CSP ou la zone de résidence (A., Educatrice sportive, Montpellier). Elles vont aussi moins vouloir pratiquer d'APS car c'est un âge où elles commencent à s'intéresser aux garçons qui véhiculent eux aussi un regard stéréotypé sur les APS (E., Responsable des sports, Montpellier).

« Pourquoi ce rejet du collège parce que dans le collège à cet âge-là, on construit sa personnalité on regarde les garçons, les garçons commencent à nous regarder, on a honte de notre corps qui est en train de se transformer on ne l'assume pas toujours quand on a 11 ans 12 ans 13 ans c'est un corps qu'on assume pas encore quand on est une fille qu'on soit maghrébine française américaine ou suédoise même à cet âge-là de toute façon c'est commun dans le développement du corps même pour les filles. »

(A., Educatrice sportive, Montpellier)

« Mais après je crois que c'est pareil, que ce soit les filles du quartier ou non, quand elles ont 15-16 ans, elles courent après les garçons, elles veulent se faire belles, avoir un joli corps sans trop passer par la salle de musculation, et c'est seulement après avoir fait des enfants, qu'elles ont commencé leur vie d'adulte, qu'elles commencent à se prendre en main physiquement

(E., Responsable des sports, Montpellier)

L'EPS est le seul cadre où l'APS va pouvoir toucher l'ensemble des filles de ces quartiers (I., responsable d'association, Evry). Si elles sont en échec scolaire, tout ce qui sera

pratiqué à l'intérieur de l'établissement sera connoté négativement par elles (M., Animatrice, Evry), il sera alors difficile pour elles d'apprécier les APS proposées en EPS.

« Ca c'est un de leur point commun à toutes c'est qu'elles n'ont jamais vraiment pratiqué en dehors de ce qu'on leur a proposé dans le cadre de l'école. Après il y a des activités physiques telle que la danse ou autre de manière informelle et occasionnelle, sinon elles ne connaissent pas de pratiques régulières »
(I., Responsable d'association, Evry)

« On n'en a pas vraiment parlé mais elles ne sont pas motivées. Et puis il y a le cadre scolaire aussi, dans la majorité, elles sont en difficultés scolaires, donc elles se braquent, dès qu'elles rentrent dans l'établissement, tout est une contrainte. Même s'il y a des activités sympas, du moment que c'est l'école elles se braquent complètement ».
(M., Animatrice, Evry)

Le professeur d'EPS est mal vu par les filles car il est jugé trop strict (J., Educateur sportif, Calais). Son enseignement est jugé subjectif et cela donne une dimension fluctuante à sa manière d'accrocher les élèves qui sont plus ou moins réfractaires à l'APS (D., Professeure d'EPS, Calais). Pour que les filles aient envie de pratiquer des APS, il faut aller les chercher et surtout ne pas appliquer la méthode rigide des professeurs d'EPS qui ne sont pas assez à l'écoute des filles (I., Responsable d'association, Evry).

« Il faut passer par une phase de... pas de séduction mais... elles savent qu'elles vont avoir à faire à quelqu'un de cool, de relâché parce que ça va être la seule porte d'entrée... Si elles ont quelqu'un qui leur rappelle leur prof de sport c'est fini, donc c'est deux fois plus compliqué, il faut à la fois les séduire en tant que personne, faut aller vers elles, parce que la première chose qu'elles m'ont répondues ces jeunes filles là, je leur demandais de venir pratiquer l'activité et elles répondaient « ça sert à rien, je suis nul la dedans » et le truc c'est de leur dire, « vous avez votre place parce que moi ce que je vais rechercher, c'est pas l'élite, faut pas être super forte, venez-vous amusez c'est tout ce que je veux ».
(J., Educateur sportif, Calais)

« Il y a une histoire de subjectivité par rapport au prof, si ça passe bien entre guillemets le contact et qu'il n'y a pas d'accrochage, ça va aller mieux pour l'activité aussi, pour la mise en activité et pour le maintien de cette activité. Parce qu'il y a ça aussi, une fois qu'elles y sont, en activité, faut trouver le moyen de leur faire maintenir et qu'il y ait un retour sur elles comme quoi y a un mieux.
(D., Professeur d'EPS, Calais)

« C'est déjà aller les chercher, être à l'écoute de ce qu'ils ont envie et mettre un cadre sans trop... ne pas être trop rigide, pour pas être trop scolaire ».
(I., Responsable d'association, Evry)

L'éducation nationale va être critiquée par les éducateurs et les professeurs d'EPS. Elle n'offre pas un espace optimal pour permettre à tous de pratiquer dans les meilleures conditions. Elle n'est pas assez souple pour s'adapter à la pluralité des élèves (L., Responsable des sports et C., Educateur sportif, Calais). Les professeurs d'EPS sont parfois obligés de détourner les consignes des programmes pour pouvoir répondre aux besoins de leurs élèves vivant dans les ZUS (T., Professeur d'EPS, Evry)

L. Ce qui est possible actuellement c'est qu'on peut mettre un éducateur avec un jeune, nous on a cette chance là, ce que ne peut pas faire l'éducation nationale.

C: On a des facilités, on a la possibilité de travailler différemment.

L: C'est notre force, l'éducation nationale malgré toutes les compétences qu'elle a, elle ne peut plus donner l'égalité des chances. Parce que tout le monde n'a pas le même niveau, tout le monde n'a pas besoin de la même attention donc voilà qu'est-ce qu'on fait ? Soit on s'occupe des bons en laissant les mauvais ou on tire les mauvais en délaissant les bons donc voilà... Et quand sur... dans la zone d'éducation prioritaire sur les activités sportives ils ont 12 gamins, c'est même déjà beaucoup trop.

H: Vous en avez combien?

C: 1 pour 12, mais nous avec le support du sport c'est plus facile, il n'y a pas de performance.

(L. Responsable des sports et C., Educateur sportif, Calais)

« Quand on se mettait en match elles étaient perdues, elles ne s'y retrouvaient pas quoi. Donc moi j'ai fait en sorte d'arrêter de les mettre en match parce que ça ne rimait à rien. Ça ne leur convient pas, c'est trop loin de leur compétence. Du coup je leur fais prolonger l'échange pour qu'elles progressent techniquement.

H: Donc tu penses qu'il est nécessaire de s'adapter pour se rapprocher de leurs compétences ?

T: Oui je pense parce que souvent ce qu'on nous demande dans les programmes bah c'est très loin de leur compétence et ce dans tous les sports.

(T., Professeur d'EPS, Evry)

Les activités proposées, imposées par les programmes sont trop difficiles et n'intéressent pas les filles. Dans une classe trop nombreuse, difficile de mettre en place une pédagogie différenciée. En se concentrant sur la performance et l'évaluation, les professeurs d'EPS en oublient de les encourager, ce qui est pourtant un facteur primordial pour la mise en action des filles. Les professeurs d'EPS interrogés réalisent que c'est surtout lors des premières années d'enseignement que ces erreurs pédagogiques et didactiques sont faites (C. Professeur d'EPS, Calais). Il faut plusieurs années d'enseignement pour proposer des objectifs plus adaptés aux élèves. Dans les premières années beaucoup trop de temps est passé sur les tâches administratives et les préparations de séances, alors qu'il faudrait plus de temps pour observer les élèves et s'adapter à eux (V. Professeur d'EPS, ST-Ouen). D'une certaine manière la formation n'est pas parfaitement adaptée au travail réalisé sur le terrain, dans des établissements difficiles en ZUS. Une certaine frustration émerge lorsqu'il y a un important décalage entre la théorie apprise et la pratique sur le terrain (P., Professeure d'EPS, St-Ouen).

Moi ma première année ici je m'en rappellerais toujours avec les Tel ES-L, à l'époque j'étais plus axé sur la perf. Je voulais qu'elles réussissent à faire ça et ça et... j'étais assez rentre dedans parce que je voulais qu'elles réussissent et à un moment, parce que c'est aussi avec les réflexions des élèves qu'on avance, et je faisais un débriefing devant tout le monde et une élève me dit « M. j'en ai assez, et tout le monde en a assez, vous dites jamais quand c'est bien, vous critiquez tout le monde... » J'ai pas perdu la face, j'ai essayé de répondre mais effectivement on est pas dans un club, on fait de l'EPS donc à un moment donné il faut se resituer par rapport à ça, car il y a des filles qui sont pas spécialement sportives et il y a des filles qu'il faut encourager et moi j'avais mis un peu tout le monde dans le même panier.

H: C'est intéressant de voir le parcours, parce que vous êtes un compétiteur de base, mais en même temps je me pose aussi des questions par rapport à la formation, est ce qu'elle correspond aux réalités du

terrain ?

C: Bah maintenant les textes insistent sur la création de projet personnalisé contrairement à avant où c'était vraiment la perf, maintenant les programmes sont beaucoup plus adaptés, avec la mise en projet, l'autonomie, faire des choses en groupe etc., beaucoup plus qu'avant.

(C., Professeur d'EPS, Calais)

« Par exemple un gros changement, les premières années on a tendance à en faire plus au niveau administratif ça veut dire qu'on va vraiment préparer ses séances mais je me rappelle les premières années je préparais des séances qui maintenant me prennent un cycle avant je préparais je ne sais pas 4-5 situations par séance dans ma tête voilà on devait enchaîner et arriver là et puis après on se rends compte que la manière de fonctionner surtout avec les élèves là c'est pas vraiment garçon fille c'est vraiment et issue de milieu difficile le fonctionnement est un peu différent maintenant (...) j'essaye de préparer une séquence, par exemple dans un sport collectif, je vais plutôt rentrer par un jeu parce que je sais que ça va les attirer c'est un peu l'essence de l'activité et le moment où je veux faire passer un peu le contenu un peu chiant je le fais au milieu de la séance et hop après je repasse au jeu pour terminer voilà ma séance elle est toujours calée de la même manière alors que les premières années voilà j'allais faire une situation qu'on appelle décontextualisation analytique d'exercices techniques au départ et seulement à la fin si on avait le temps on faisait un match c'est un peu la caricature mais c'est un peu ça dans les sports collectifs par exemple alors que là bon on change un peu la manière de fonctionner d'ailleurs je la changerais même si on était dans un autre type d'établissement, parce que ça a plus de sens »

(V. Professeur d'EPS, St-Ouen)

« Après c'est normal moi au départ quand je suis arrivée j'étais un peu frustrée j'avais tellement appris de trucs qu'au départ mes séances étaient cadrées à la minute près je savais quand est ce que je devais changer de situation enfin on nous avait vraiment appris à tout cadrer et la première séance que je fais je me rend compte qu'en fait on perd énormément de temps pour plein de choses dont on nous apprend pas la première année j'étais un peu frustrée je me suis dit on apprend pleins de trucs et au final là on est vraiment ce que disait V sur le pôle technique voilà on apprend les activités on les connaît par cœur enfin y'a pas besoin et finalement (...) après c'est normal qu'en formation on apprenne pas tout ça ils ne peuvent pas nous apprendre enfin ça ne s'apprend pas [en théorie] ça s'apprend une fois sur le terrain »

(P., Professeure d'EPS, ST-Ouen)

Certains éducateurs vont critiquer le cadre de l'EPS, comme n'étant pas favorable à l'épanouissement des filles dans l'APS. Le professeur, ne peut pas forcer les filles si elles ne veulent pas faire d'APS. L'investissement de l'enseignement va donc s'orienter plus facilement vers les élèves à l'Association Sportive que pendant les cours pour tous. Le système n'est pas pensé pour stimuler ni l'ensemble des élèves, ni les professeurs. De plus, les professeurs ne peuvent pas donner plus d'attention aux élèves qui en ont besoin et aux filles en particuliers. Tout va trop vite car les moments informels en amont et en aval de l'activité ne sont pas utilisés pour établir du lien avec les élèves (A., Educatrice sportive, Montpellier).

« Les profs d'EPS te disent « je ne vais pas me prendre la tête à les obliger à faire une activité », les profs d'EPS sur les collègues sont plus investi sur les activités de l'UNSS, ils estiment que l'enfant qui va venir sur les activités de l'UNSS c'est celui qui a vraiment envie donc c'est celui avec qui il va plus s'investir (...) si tu veux à un moment donné l'enseignant de l'éducation physique en collège va être évalué sur les résultats qu'il va avoir en UNSS plutôt on va parler de tel collègue qui a remporté la coupe de telle activité on va parler de tel collègue qui a mais pas du tout des notes qui vont être données pendant les cours ».

« En fait le prof s'installe dans son statut de prof il sait qu'il va progresser quoi qu'il arrive il sait qu'il a son poste quoi qu'il arrive c'est malheureux à dire mais on a beaucoup et puis si tu veux le système de

l'éducation nationale en a fait flancher plus d'un voilà c'est à dire qu'on a vu des profs d'EPS arriver dans des établissements motivées mais comme pas permis et à un moment donné se laisser aller parce que le système scolaire ne permet pas cet épanouissement voilà à un moment donné si tu veux et comme par hasard inversement on a vu apparaître les classes sportives des sections sport voilà au sein des établissements donc le prof de sport qu'est ce qu'il va faire ? Il va se dire ceux qui sont motivés sont en classe sport donc au-delà de l'UNSS »

« les filles en particulier elles ont besoin d'attention elles ont vraiment besoin d'attention nous sur le quartier (...) à la fin de l'activité tout se passe justement tout se passe avant et à la fin de l'activité on arrive un peu avant on discute, on discute de pas mal de choses et de tout et de rien donc vraiment ça peut être banal mais juste le fait de discuter de les écouter elles ont pleins de choses à raconter aussi bénigne que importante ou ce que tu veux juste les écouter leur apporter une certaine attention ensuite faire notre activité sportive »

L'offre réduite n'est souvent pas adaptée à la population concernée. Sur Evry, il y a des équipements qui proposent des activités intéressantes mais les clubs ne viennent pas chercher les filles. Dans ces conditions, il est difficile alors de rompre avec les habitudes que les filles ont mises en place comme aller au centre commercial pour passer le temps (I., Responsable et animatrice d'une association, Evry). Il n'y a pas d'offre réelle d'activités adaptées aux filles (T., Professeur d'EPS). Parfois, les salles ne conviennent pas à la population féminine (C., Responsable des sports, Evry, 1). En voulant appliquer une politique globale qui recherche une mixité sociale (C., Responsable des sports, Evry, 3); les structures municipales finissent par proposer des activités et des lieux de pratique qui ne sont pas adaptées à la population féminine (C., Responsable des sports, Evry, 2).

« I : Malheureusement on est dans un quartier où il y a très peu d'activité qui sont proposées à cette jeunesse. Les garçons en pâtissent, et les filles encore plus (...) Voilà moi ce que je déplore sur ce quartier c'est qu'on est entouré de superbes équipements, mais en terme d'activités adaptées à ce type de personnes qui n'ont pas l'habitude de pratiquer, on est très pauvre.

H: Quels types d'équipements ?

I: Gymnases, stade, centres sociaux, complexes sportifs, il y a tout ce qu'il faut, on est entouré que de ça. Mais on ne propose pas d'activités pour ce type de public mais surtout on ne va pas les chercher.

(I., Responsable et animatrice d'une association, Evry)

"Quand on regarde l'offre d'activité réelle dans le quartier même, parce qu'il ne faut pas oublier que c'est des filles aussi et qu'on ne leur laisse pas forcément la possibilité d'aller où elles veulent. Et quand on voit l'offre réelle d'activité dans le quartier il n'y en a pas à foison non plus ».

(T., Professeur d'EPS, Evry)

« Deuxième type d'équipement qu'on a et qui est au cœur des pyramides avec deux salles qui ne sont pas forcément adaptées à la pratique sportive et nos clubs ne se sont pas implantés dedans voilà donc c'est aussi un frein. Parce qu'on a du mal à y mettre des clubs parce qu'on (...) a eu une connotation « pyramide ». Je prends un exemple avec le baseball qui voulait une salle pour l'hiver et ils ne voulaient pas, ils m'ont dit « Nan mais ça va pas, le soir on sort avec nos battes de baseballs et... » Donc voilà mais moi j'avais rien d'autre à proposer. (...) Après certains incidents sur la ville on a voulu mettre quelque chose en place pour les occuper et on sait que le foot attire beaucoup les jeunes et du coup on a mis en place le foot salle pour les jeunes. Et là ils avaient une pratique de boxe thaï je ne sais pas s'ils le font encore.

H : Est-ce que vous vous concentrez plus sur les filles ou...

P : Non, non, nous c'est une structure municipale on ne réfléchit pas à dire ça c'est pour les garçons, ça

pour les filles... Nous on propose de la multi-activité, on propose tout sauf du foot car il y en a déjà partout, en sport loisir dans les clubs... Et on n'axe pas forcément en disant aujourd'hui c'est les filles, demain les garçons, on cherche une mixité.

(C., Responsable des sports, Evry, 1)

« Et à tel point que nos équipements sportifs n'étaient pas adaptés à ces pratiques, aujourd'hui on a des problématiques de mixité de vestiaires, dans nos nouveaux équipement c'est intégré dedans, mais nos anciens bâtiments ne sont pas équipés. (...) Si vous voulez les vestiaires on peut les avoir séparés mais après il y a les douches, si vous voulez la majorité de nos équipements c'est deux vestiaires et une douche commune, donc c'est un réel problème. Donc après, on réserve un espace pour la pratique féminine avec les vestiaires et les douches après je vais être un peu provocateur mais on réserve ça qui peut accueillir 20-25 personnes pour 10-15 filles. Pour nous c'est difficile à gérer (...) J'entends bien quand je parle de vestiaire je parle plus au niveau des douches, parce que sans ça on arrive très bien à avoir un vestiaire pour les filles et un pour les garçons. Mais bon avec le nombre de personne qui augmente ça commence à devenir difficile à gérer. Donc à un moment donné il faut commencer à adapter ça ».

(C., Responsable des sports, Evry, 2)

« Après on peut avoir le frein sécuritaire, c'est-à-dire que moi ma fille je ne veux pas qu'elle sorte dépassé 18h parce que... Donc ça c'est un problème si on veut pratiquer en club. Ensuite je ne mettrai pas le frein mais sur la proximité, on s'aperçoit que si je veux faire... je dois me déplacer à travers la ville. Mais on a quand même de plus en plus de jeune qui demande d'avoir leur discipline au pied de chez soi.

H: Et ça vous n'êtes pas totalement pour...

P: Bah non, à un moment donné dans le quartier des pyramides on a ça, et par quartier on a une salle de musculation par quartier on n'est pas non plus... il y a la mixité fille-garçon mais il y a aussi la mixité sociale, on ne va pas non plus s'enfermer, sectoriser... avec le microcosme des pyramides.

H: Tout à fait, donc vous ne pouvez pas y répondre parce que ça risque d'enclaver un peu plus le...

P: Oui c'est une raison, donc voilà un peu les freins que je vois, même si ça évolue, mais faudrait regarder sur l'évolution de la pratique féminine ».

(P., Responsable des sports, Evry, 3)

Sur Lille, les jeunes - et plus particulièrement les filles - n'ont pas assez d'informations disponibles sur les différentes offres sportives. L'accès à l'information (M., Professeure d'EPS, Lille) et la communication (S. Educateur sportif, Lille) ne sont pas efficaces. De plus, il n'y a pas d'offres qui répondent aux demandes des filles. Les clubs ne veulent pas pratiquer dans les quartiers. Les associations qui travaillent avec les filles n'ont pas de créneaux disponibles pour utiliser ces salles (S., Professeur d'EPS, Lille).

« Les gamins ne connaissent pas les structures clubs (...) mais elles [les filles] n'y pensent pas forcément. Moi je milite vraiment pour l'émancipation des jeunes et pour ça il faut leur apporter la connaissance, ça va pas tomber du ciel. Et quand on parle de représentation, pour eux c'est le sport de haut niveau qui est inaccessible (...) ils ne savent pas que dans un club il y en a pour tous les niveaux, pour tous les goûts, donc il faut d'abord les informer avant tout. Les mairies, elles ont des programmes super, un maillage énorme, mais ceux qui en profitent c'est toujours les mêmes, car l'information ne passe pas. Par exemple ici c'est moi qui ait fait le planning des sports du quartier, il n'y a même pas une plaquette qui recense les clubs, donc je l'ai fait, ce n'est pas évident on peut oublier des trucs alors qu'à la mairie ils n'ont pas de problèmes ».

(M., Professeure d'EPS, Lille)

« Les filles elles le problème c'est la communication, l'accès à l'information (...) il y a un travail de longue haleine ».

(S., Professeur d'EPS, Lille)

Soit on propose des sports qui ne leur plaisent pas, ou soit, il n'y a pas de créneaux, d'équipements libres pour elles, parce que la plupart des équipements sportifs sur Lille sont donnés qu'aux clubs. Après on en donne quelques-uns aux centres sociaux, mais c'est très peu pour les filles, elles n'ont pas d'espaces, donc on n'y pense pas (...) t'as aussi la distance qui peut jouer, tu peux trouver un club pas cher mais à

l'autre bout de la ville, c'est forcément un frein (...) Mais ils pourraient laisser des créneaux aux filles, mais ils ne veulent pas, il faut parler de priorités, ce n'est pas leur priorité, est ce que permettre aux filles de faire du sport est une priorité ? Si ça en une soit on crée des installations pour elles, soit on dit aux clubs de laisser des créneaux, parce que c'est les contribuables qui ont payé et les filles en font partie, donc il est normal qu'on leur ouvre un espace.

« Et il y a beaucoup de filles qui n'en veulent pas, elles veulent faire du sport tranquille, elles ne vont pas s'emmerder à s'inscrire dans un club. Et là nous où on est efficace, c'est aussi sur cette partie qu'on a tendance à oublier, c'est-à-dire les filles qui ne souhaitent pas aller dans des clubs et qui aujourd'hui, on nous demande de les mettre de côté, de les oublier, et de se focaliser sur les autres pour enrichir et grossir les clubs. Mais j'ai envie de dire, tu prends des clubs de quartier par exemple, et j'ai rarement vu des clubs de haut niveau ou des gros clubs dit bourgeois comme le tennis ou voilà, il n'y en a pas. Dans les quartiers tu trouves du foot, des arts martiaux, ça c'est les sports dominant, et du coup la fille tu vas l'orienter où ? (...) Aujourd'hui un des gros problèmes, c'est que déjà on a toujours les mêmes sports dans les quartiers, « les moins chers » et souvent des sports « d'hommes », le foot et la boxe. Tous les autres sports (...) tu les trouves pas dans les quartiers, d'abord c'est des sports assez riches et ces clubs ne veulent pas forcément venir dans les quartiers. Parce qu'ils veulent être tranquilles dans leur coin, toucher des belles inscriptions au niveau financier et du coup ça ne les intéresse pas trop. »

(S., Educateur sportif, Lille)

Sur Marseille, face à la pénurie d'équipements sportifs, il faut orienter les filles vers d'autres arrondissements. Cela ne convient pas aux filles qui vont alors avoir des problèmes de transports. De plus, comme le secteur sportif n'est pas la priorité de la ville, les salles sont prioritairement mis à disposition des personnes âgées (C., Responsable des sport, Marseille). Les filles n'aiment pas les activités proposées (K., Educateur sportif, Marseille). De plus, la manière dont ont été construits et agencés les plateaux sportifs posent problème : les filles n'ont pas l'impression qu'ils sont faits pour elles. Il faudrait alors repenser cette offre particulière pour que les filles s'y sentent bien (S., Educateur sportif, Marseille).

Il y a beaucoup de demandes au niveau local et je n'arrive pas à la combler parce qu'on a pas d'équipements [et] (...) aucun créneaux disponible (...) on est obligé de les réorienter sur la mairie centrale pour qu'ils sollicitent des créneaux sur d'autres arrondissements (...) ça pose des problèmes en terme de transport pour tous les publics, parce que même les adultes sur le secteur ont des difficultés à se transporter, et pour les enfants c'est pire parce que si on ne va pas les chercher (...) C'est compliqué de faire pression puisqu'on a peu d'enveloppe budgétaire. La priorité de la mairie de secteur c'est de favoriser les activités des personnes âgées.

(C. Responsable des sport, Marseille)

« A mon avis c'est parce qu'on leur propose pas des choses qui leur plaisent en fait ».

(K., Educateur sportif, Marseille)

S : La plupart des structures sont presque conçues pour les garçons ! Ça veut dire qu'il y a souvent des stades de foot, il y a souvent des plateaux multisports qui peuvent accueillir tout le monde. Mais à première vue on se dit : « Ah ça c'est pour les garçons » (...) Alors qu'un complexe comme ici, il y a bien des salles... Quand ils voient que c'est danse, qu'il y a des tapis, qu'il y a des miroirs, ils se disent : « C'est peut-être aussi pensé pour nous ».

H: Ah donc il y a plus un problème d'infrastructures...

S: Qui favorise le sport pour les garçons et non pour les filles.

(S., Educateur sportif, Marseille)

Lorsqu'il y a de la compétition, les filles se mettent une grosse pression pour réussir et être à la hauteur sauf que dans le sport elles n'ont pas les moyens ni la possibilité d'être d'emblée à la hauteur de leur exigences (F., Educatrice sportive, Montpellier, 1). C'est cette pression qui les amène à rejeter la compétition pour ne pas être dévaluée par les autres. La compétition va pouvoir se faire avec un travail de rigueur dans le temps (F., éducatrice sportive, Montpellier, 2)

« Il y en a quelques-unes je pense que ça les intéresseraient mais... Par contre il y en a une ou deux je les pousse à faire des activités en club parce qu'elles ont de vraies capacités sportives. Parce qu'elles sont en réussite en sport, et qu'elles ne sont pas forcément à l'école et... Mais après la compétition c'est très particulier, la mentalité de vouloir gagner, ne pas supporter de perdre... par exemple il y en a une dans le groupe elle ne supporte pas de perdre, et j'essaie de le travailler avec elles.

H: Qu'est-ce que t'as compris toi dans « ne pas supporter de perdre » ? Parce que du coup ça pourrait être une preuve d'esprit de compétition.

F: Oui mais là ça renvoie plus à un échec, encore un. Même S. par exemple j'aime pas le roller parce que je ne sais pas faire, donc voilà moi j'essaie de travailler ça. Au départ on ne sait pas faire, et on apprend petit à petit, et puis on peut même aimer faire quelque chose qu'on ne sait pas forcément faire. Après quand on fait les journées multisports avec l'UFOLEP, il y a des matchs et tout, il n'y a pas de classement, c'est bon enfant mais elles veulent gagner elles aiment bien gagner, enfin c'est normal quand on fait des matchs, elles aiment bien jouer au foot donc on joue au foot, et des fois moi je rigole parce que... l'année dernière il y en a une qui me fait un petit pont et tu sais le jeu quand on te fait un petit pont enfin... Elles aiment gagner...

H: Elles ont quand même cette gagne, la volonté...

F: Oui tout à fait mais faut faire attention, faut gagner parce que sinon c'est là où ça part un peu en sucette parce que... Il y en a une ou deux qui ont un caractère un peu virulent et lorsqu'elles commencent à perdre, un mauvais coup et hop ça part, c'est ça que j'essaie de travailler, et puis je m'appuie aussi sur certaines qui sont beaucoup plus... Voilà j'aime bien gagner mais l'important c'est de s'amuser et c'est ce que j'essaie aussi de véhiculer.

(F., éducatrice sportive, Montpellier, 1)

F: Oui et je pense que de ne pas aimer perdre ça renvoie à des choses assez particulière, une sorte de pression... F. elle se met une pression de ouf sur plein de choses, par rapport à l'école, et plein d'autres choses, elle fait des blocages et du coup elle ne supporte pas de perdre et je pense que ça renvoie à quelque chose de négatif.

H: Il y a quelque chose en termes de compétition individuelle ou de... dans l'institutionnel en fait il y a quelque chose d'imposé qu'elles n'arrivent pas à accepter, elles n'aiment pas ce genre de compétition, ça renvoie à l'échec...

F: Ah non, non, je te dis qu'il y en a 2-3 qui ne supportent pas de perdre mais c'est par rapport à leur caractère... Non moi je pense qu'elles pourraient faire de la compétition mais il faudrait de la rigueur et... On en a jamais vraiment parlé donc je peux pas te dire, mais c'est vrai que ça demanderait de la rigueur, de l'assiduité, et... Moi les séances que je fais sont quand même axées sur le jeu et quand on rentre dans de la compétition il y a d'autres choses... Les entraînements ne sont pas les mêmes, il y a des fois tu fais des séances où tu fais toujours la même chose jusqu'à ce que ça rentre. Et là on est pas sur ce truc là. Elles veulent progresser mais... là par exemple en roller elles sont contentes, on a fait le bilan des progrès, et même entre-elles, elles se félicitent, elles se mettent en avant entre-elles... Donc il y a quand même l'envie de progresser mais ... enfin ça viendrait peut-être après, il faut déjà quelles trouvent un sport où elles se sentent prêtes à faire ça, parce que la compétition ça veut quand même dire de faire le même sport tout le temps...

(F., éducatrice sportive, Montpellier, 2)

L'esprit de compétition n'est pas recherché par les filles (N., Educatrice sportive, Calais) et lorsque la compétition est trop présente, les filles ne viennent plus (C.,

Professeur d'EPS, Calais) et se bloquent (T., Professeur d'EPS, Evry). Le club représente pour les filles des contraintes et des obligations qu'elles ne peuvent pas assumer régulièrement (R., Educateur sportif, Lille). Le fait de les toucher trop tard rend l'intégration au club et à la mentalité compétitive plus difficile (C., Educateur sportif, Calais).

« Les compétitions c'était un frein, au début elles étaient nombreuses et plus les compétitions approchaient et plus le nombre d'absentes augmentait et à un moment il faut que tu te poses, que tu te remettes en question et de se demander ce qu'on fait. On continue tel quel ou... J'ai eu la chance d'intégrer l'UFOLEP et j'ai gravi les échelons et je me suis rendue compte que l'UFOLEP ce n'était pas ça, il n'y avait pas forcément la compétition, la pédagogie UFOLEP on l'avait et on a juste enlevé ce frein. Après ça, on avait du monde, elles venaient en avance, elles en redemandaient »
(N., Educatrice sportive, Calais)

« Exactement, si on ouvre une section féminine axée compétition on n'aura pas de filles, ou très peu »
(C., Professeur d'EPS, Calais)

T: Bah je pense que c'est quelque chose qu'elles ne connaissent pas, elles prennent le risque de se confronter à quelque chose d'inconnue et qui au départ est loin de leur attentes, c'est-à-dire qu'elles, au début, quand elles sont venues cette année, elles me disaient qu'elles ne voulaient pas faire de compétition, elles voulaient jouer entre elles. Quand j'ai vu qu'elles accrochaient j'ai mis en place des matchs amicaux contre des équipes pas trop fortes non plus, mais là le premier match elles étaient supers tendues.

H: Pour nous en tant qu'ancien sportifs c'est une expérience qui est plutôt stimulante, mais pour elles se stresser là, cette angoisse est plus une contrainte.

T: Oui, moi je pense que ça, ça les bloque aussi beaucoup, sur l'engagement dans les sports de compétition. Alors après le basket c'est particulier parce qu'on est en opposition direct avec l'adversaire
(T., Professeur d'EPS, Evry)

« Voilà, mais par rapport au terrain on fait un vrai boulot. Parce que sur un terrain la fille qui ne veut pas faire de club, parce que je t'ai expliqué, le club c'est des contraintes, il faut payer, être régulièrement présent, pour pouvoir faire de la compétition. Il faut être aux entraînements, c'est rigoureux, strict etc... Et il y a beaucoup de filles qui n'en veulent pas, elles veulent faire du sport tranquille, elles ne vont pas s'emmerder à s'inscrire dans un club.
(R., Educateur sportif, Lille)

C: Peut être aussi qu'en club elles n'ont pas envie d'aller tout le temps vers la performance. Peut être aussi qu'on les touche trop tard donc après quand elles arrivent dans un club il y a aussi... quand on n'a pas commencé tout petit c'est difficile aussi de s'intégrer et d'aller sur la compétition (...) C'est difficile de rattraper le retard face à des filles qui ont commencé à 5 ans un sport.

L: Mais ça c'est valable aussi pour les garçons.

(C. Educateur sportif et L. Responsable des sports, Calais)

En même temps, les clubs ne font aucun effort pour s'adapter et attirer les jeunes filles des quartiers. Ils ne sont pas formés à sensibiliser les filles qui n'ont pas la culture sportive de compétition. Ils ne les accueillent pas correctement en n'étant pas assez souples (M. Professeure d'EPS, Lille) et en ne faisant pas d'effort pour les intégrer (P. et C., Professeurs d'EPS, Montpellier). Les freins vont aussi venir des parents intégrés au club, qui refusent cette mixité sociale dans le club (S., Educateurs sportif, Lille).

M: Non, puis d'ailleurs moi j'ai tout de suite eu la volonté d'amener les gamins du quartier dans mon club, et d'ailleurs ça a généré des conflits, parce qu'il ne voulait pas la population que j'apportais.

H: Pourquoi ?

M: Peut être de la peur... pas envie de se coltiner un public différent ou peut être [un public] à problème, je ne serais pas te dire, ils ont trouvé les excuses qu'ils voulaient.

H: Alors que toi ça te paraissait normal ?

M: Oui parce que moi le sport ça à des valeurs de partage de transmission et ... à tous les niveaux quoi, je ne suis pas élitiste (...) Moi je trouve ça scandaleux, je ne peux pas comprendre que les mairies financent des clubs comme ça. Si on te subventionne avec de l'argent public, il doit y avoir un contrat d'objectif, avec une partie, « accueil de tous les publics »... des choses comme ça. Pour moi il y a un problème à ce niveau-là, et je l'ai déjà soulevé ce souci, et d'ailleurs ce club ne vient jamais au conseil (...) J'ai amené une jeune de 4eme, une grande fille, qui faisait un peu de water-polo avec moi et du coup je l'ai amené au club et directement l'entraîneur commence en lui disant « alors si tu veux faire du water-polo à haut niveau il faut... » Alors déjà elle ne sait pas ce qu'est le haut niveau. Je l'amène à la piscine de Lille qui fait 50m et elle voit des filles qui font des longueurs donc c'est bon j'ai fait le pire qu'il y avait à faire. Du coup en rentrant chez elle, au niveau de la représentation elle a dû se dire c'est terminé je ne ferais plus jamais de club dans ma vie. Si l'entraîneur ne sait pas lui parler... si ce n'est pas accueillant (...) L'année dernière j'avais amené 15 filles sur un créneau dans ce club là. Et V. a du mal à travailler avec les centres sociaux, des fois elle fait des événements avec les centres sociaux mais au dernier moment ils ne viennent pas sans prévenir, elle a un collègue à côté mais malheureusement il n'y a pas quelqu'un comme moi qui est sensible, il y a toujours des barrières. Après au niveau des gamines il faut être souple, il faut accepter qu'elles ne vont pas venir tout le temps au début, et quand la mayonnaise va prendre elles vont peut être venir après. Aujourd'hui elle n'a que 8 filles, elle aurait aimé les mettre dans un championnat mais ce n'est pas assez. Et quand elle les amène au club ça les dégoûte. Les filles arrivent dans une structure de haut niveau et les jeunes du club ont une perspective de haut niveau et elles ne sont pas toujours accueillantes.

(M., Professeure d'EPS, Lille)

« P : Et est-ce que le monde fédéral a envie de s'embêter avec des personnes qui n'ont pas spécialement envie. Ils sont vachement plus secs que nous, c'est différent.

H: Là c'est hyper important parce que du coup, de par votre expérience sur le terrain, de votre implication du suivi, vous voyez aussi le contraste avec les autorités et l'extérieur. Et vous dites que le monde fédéral n'est pas assez dans ce suivi ?

P: Ca n'a rien à voir, le monde fédéral est tourné vers la performance. Le gamin qui ne veut pas rentrer dedans et bah écoute t'as signé ça nous fera des sous ».

(P. et C., Professeures d'EPS, Montpellier)

Dans le domaine associatif je travaille avec les jeunes du quartier donc on leur a proposé de faire une sortie avec le LUC. [Dans ce club on trouve des] familles aisées qui mettent leurs enfants dedans, et eux aussi ils ne facilitent pas les choses, parce qu'ils ne veulent pas mélanger, alors que le sport c'est l'intégration. Et cette mixité, on a mis beaucoup de temps à la mettre en place, parce que même pour les sorties, il ne fallait pas montrer aux parents qu'on allait mélanger les jeunes des quartiers avec les jeunes de familles aisées, parce que là on est dans le monde privé et les images qu'on les gens... Les familles vont peut être refuser de mettre leurs gosses si ils savent que... donc les freins sont aussi ailleurs...

(S., Educateur sportif, Lille)

Le religieux va apparaître comme un frein principalement dans la ville de Montpellier (18 récurrences). Les acteurs vont y faire référence lorsqu'ils parlent des pères qui n'autorisent pas leurs filles à pratiquer certains sports, quand le corps est supposé comme trop mis en valeur (dans la pratique de la danse par exemple) (A. Educatrice sportive, Marseille) ou lorsque les filles vont être obligées d'aller à l'école coranique les jours de repos (ce qui laisse peu de place aux activités physiques de loisir). Quand elles sont jeunes, la pratique physique ne pose pas de problème. Par contre, à partir de la

puberté, les pères ne vont plus les laisser pratiquer (J., M. et A., Educateurs sportifs, Montpellier). Pour certains la religion représente le nœud du problème de la pratique des filles dans les quartiers populaires (E., Responsable des sports, Montpellier), car elle sera difficile dans un contexte de mixité et/ou avec la présence d'un entraîneur masculin (FG, Mamans UFOLEP, Montpellier), parce que dans le quartier il y a la pression des « islamistes » (S., responsable d'une maison de quartier, Montpellier). Pour d'autres, autour de la religion, il y a beaucoup d'éléments concordants que les filles utilisent pour ne pas pratiquer certaines activités (par exemple, la natation) (V., Professeur d'EPS, ST-Ouen). Pour une éducatrice de confession musulmane, ces éléments ne sont pas avérés et entretiennent les préjugés sur le lien supposé négatif entre le sport et l'islam. L., éducatrice voilée, va apporter un discours opposé, en disant que le principal frein n'est pas le fait qu'elles soient musulmanes ou qu'elles portent le hijab, mais qu'il réside surtout dans les a priori et les craintes familiales (L. Educatrice sportive, Montpellier).

« Mais après c'est aussi délicat parce que c'est vrai que la majorité des filles qu'on touche je vais parler de la religion mais voilà se transformer et des fois le papa n'est pas d'accord qu'elles fassent de la danse c'est délicat il y a aussi ce côté-là ».

(A. Educatrice sportive, Marseille)

J : Il faut pas se cacher, il y a une montée du communautarisme, ce que je vois sur le quartier, il y a une montée des cours coranique, et les gamins ont du mal à les capter le mercredi après-midi, surtout les filles, parce qu'elles vont aux cours avant. Tu sens que derrière il y a des idées qui poussent et qui sont en dehors de nos principes laïque, ça c'est clair, ne serait-ce que... combien de fois j'entends « je ne peux pas le faire avec un garçon c'est interdit », tu vois c'est les comportements, autant dans la salle de judo ça va et boom quand c'est finit elles vont mettre le voile. C'est plein de chose un peu comme ça.

H: Ce qui est intéressant dans la manière dont tu présentes les choses c'est que tu ressens que ces idées poussent les filles à changer.

J: Bah oui ça les pousse à changer mais de toute façon tu as une perte de pratique notamment en public dès que tu arrives vers la puberté, en gros ça se passe à l'entrée en 6^e, aux premières règles bah voilà elles mettent le voile et bah... tu les as depuis qu'elles sont gamines et après elles disent à peine bonjour, elles baissent la tête et sont presque gênées de te voir, alors que tout se passait bien l'année d'avant (...) on est en concurrence [avec les cours coraniques] et on ne fait pas le poids.

M : Quand J. dit qu'on est en concurrence, on n'est pas en concurrence en fait, ils n'ont pas le choix entre l'un et l'autre, on les oblige à aller à l'école coranique donc à ce moment-là il n'y a plus cette notion de choix, c'est leur vie. (...) Elles le disent pas, j'ai envie de te dire qu'elles disparaissent, c'est-à-dire que tu n'as plus du tout de contact avec elles, tu ne les revois pas, ou quand tu les revois elles vont baisser la tête elles ne vont même pas te dire bonjour, elles ne peuvent pas, pour moi elles n'ont pas accès à cette parole là.

A: Les filles qui viennent jouer au foot, clairement elles ne portent pas le voile, et en club de foot encore moins. C'est... on est dans d'autre style de famille qui sont... ou beaucoup moins croyante, tout simplement ou plus... on est pas dans le même problème, il ne va y avoir ce poids là dans ces familles là. Les petites qui passent et qui vont en club, elles ont toute moins de douze ans, donc le problème se posera peut être plus tard, parce que celles que je connais elles ont tout de même des pères religieux, mais pour l'instant ils les inscrivent en club, ils les suivent, ils les amènent donc il n'y a pas encore ce problème là. Et celles qui sont plus âgées qui viennent ponctuellement, c'est des filles qui ne portent pas le voile et voilà. De toute façon celles qui mettent le voile à l'adolescence, c'est le même problème on ne les voit plus, je peux les croiser au marché et elles vont m'éviter pour ne pas que je les vois.

(J., M. et A. Educateurs sportifs, Montpellier)

« Moi je pense quand même que par mon éducation, mes parents m'ont forcé à aller à l'église, la communion... la totale quoi jusqu'à que je ne veuille plus y aller, et tu vois je ne suis pas contre la

religion mais putain la religion c'est l'objectif inverse de ce que ça devrait être. Alors peut-être qu'il y en a qui s'élève avec la religion mais moi je pense que c'est quand même une sorte d'enfermement. C'est comme les cathos il y a 30 ou 40 ans en arrière, un catho ne se serait pas marié avec un protestant c'était une hérésie, tu te rends compte quand même comme ça bloque les gens ? Pour moi c'est un frein. Ce n'est pas une critique de l'islam mais pour moi les religions c'est une sorte de frein (...) Pour conclure, pour moi la religion et je pense que c'est un peu le nœud de la problématique (...) Et je trouve qu'il y a un repli identitaire religieux. Je me dis que les gens qui ont tel ou tel religion ils ont du mal à aller ... c'est un frein. Alors que moi je n'ai pas de religion affichée, je m'en fous de la religion je pense même qu'il y a beaucoup de problèmes qui naissent à cause de ça. Je m'intéresse à toutes les religions, l'islam, le bouddhisme, je suis curieux tu vois. Alors peut être que ce n'est pas lié à ... moi je le résume à ça, peut être que c'est ma personnalité qui est comme ça, mais j'aime bien aller voir comment ça se passe, j'ai envie de voir ce que les autres font, comment ils vivent et tout ça.

H: Du coup tu as employé le terme de frein, est ce que la religion est un frein pour toi de la pratique physique ?

E: Oui mais je crois que c'est de manière général, c'est un frein à la rencontre des autres communautés religieuse, et aux autres.

H: Et à l'activité physique ?

E : Oui comme à la mixité, comme à la rencontre, ça explique ce que je te disais, moi je ne comprenais pas pourquoi les petites que j'avais ne se sont mariées qu'avec des maghrébins.

(E., Responsable des sports, Montpellier)

« Voilà au quartier oui voilà y'a beaucoup de jeunes filles qui sont voilées et si elles travaillent avec un mec c'est pas possible je pense que les parents ne sont pas d'accord que leur fille va avec un entraîneur ».

(FG, Mamans UFOLEP, Montpellier)

« Ce n'est pas le voile qui pose problème c'est après le voile parce que elles portent le voile elle ne peuvent pas faire une activité par exemple avec un garçon les activités qui sont proposées sont des activités mixtes et moi quand je discute avec elles, elles demandent une activité ou elles seront seules et où elles seront avec une femme qui fait leur sport et une salle fermée voilà c'est ce qu'elles demandent maintenant on va dans leur sens ou on y va pas après c'est une question d'éthique

(S., responsable d'une maison de quartier, Montpellier)

V: et de l'investissement même si c'est vrai qu'il y'a un autre aspect je pense un aspect religion.

H: Ça c'est quelque chose qui ressort beaucoup ?

V. : oui parce que ...

P: si tu donnes des activités comme la natation par exemple moi je fais natation y'a beaucoup de filles qui se font dispenser alors soit disant pour l'allergie au chlore on sait très bien que c'est ...

V: je crois que c'est 0.1% de la population mais par ici c'est 30% (...)

L: le souci de la religion je l'ai juste vue en natation après pour vraiment des filles qui à cause de la religion ne veulent pas se mettre en maillot devant les garçons elles me l'ont dit il y aurait une piscine avec que des filles on serait venues voilà je l'ai vu que en natation après est ce que ça influe dans la pratique (...)

P: moi je l'ai vu en step cette année j'ai une classe là j'ai un groupe de terminales STG où j'ai que des filles et donc j'en ai une qui arrive voilée qui enlève tout avant de pratiquer et si y'a un garçon qui ouvre la porte qui la regarde pendant qu'elle est entrain de pratiquer elle s'arrête c'est pas possible qu'un garçon la voit en train de pratiquer je l'ai découvert là cette année dans mon groupe.

F: on a même à la piscine des filles qui font natation mais elles prennent la serviette jusqu'au bassin (...) avant on n'avait pas ça avant moi je me rappelle des filles qu'on avait.

P: avant quand ?

F: il y a 5-6 ans on n'avait pas ça (...) ça n'a rien à voir avec la religion c'est par rapport à l'adolescence maintenant beaucoup de filles sont comme ça.

P: moi je ne suis pas d'accord ça a toujours été je sais qu'à mon époque c'était comme ça aussi.

(Professeurs d'EPS, ST-Ouen)

« Oui que c'est un travail qui me tient aussi à cœur vu que je suis dans une équipe de football qui a commencé depuis 2006, dans un quartier dit sensible. Du coup notre envie à la base quand on a créé cette équipe c'était de faire évoluer les mentalités, de faire accepter le fait que même les filles peuvent faire du sport surtout avec des caractéristiques différentes, comme des filles voilées. Même moi quand je dis que je fais du foot on me dit que ce n'est pas très courant ».

(L. Educatrice sportive, Montpellier).

Pour les freins financiers, on va avoir un double discours. Ce sont surtout les animateurs et éducateurs sportifs plus proches des familles qui vont citer ce frein à la pratique des filles. Les professeurs d'EPS vont majoritairement penser qu'il y a toujours un moyen de pratiquer surtout avec les licences de l'AS qui sont très accessibles. Pour les animateurs et éducateurs, les freins financiers sont très importants. Les licences sportives sont très chères et les bons CAF ne sont pas assez efficaces, car les familles sont souvent très nombreuses et cela ne leur permet plus de couvrir les frais nécessaires à leurs activités (I. et M., responsable et animatrice d'une association, Evry, 1 et T., Professeur d'EPS, Evry). Mais il se peut que les parents ne sachent pas comment concrètement utiliser ces bons CAF (I. et M., responsable et animatrice d'une association, Evry, 2). Les informations concernant les aides sont mal diffusées dans les quartiers. Il se peut que les familles ne soient même pas au courant de ces possibilités quand ils veulent inscrire leurs enfants (S., Educateur sportif, Lille). Un certain doute apparaît également dans le discours de certains éducateurs qui ne connaissent pas exactement l'âge de couverture de ces bons (R. Educateur sportif, Lille). L'aspect financier va être développé quand certains éducateurs remarquent que les sports majoritairement proposés dans les quartiers sont souvent des sports « masculins », les moins chers et avec peu d'investissement (R., Educateur sportif, Lille, 2). Une minorité d'éducateurs, ne trouve pas que les freins financiers soit la principale raison des filles à leur non pratique. Car, lorsque les filles sont vraiment motivées, elles s'investissent vraiment. Dans ces cas-là, il ne faut surtout pas rendre les activités gratuites car cela pousserait à croire que ces activités ne sont pas sérieuses, avec des éducateurs peu qualifiés et ne méritent pas un investissement régulier (F. Educatrice sportive, Montpellier).

I: Bah il y a l'aspect financier qu'il ne faut pas négliger, on est dans une société de consommation et on a rien sans rien (...)

H: En quoi la licence est un frein ?

I: Bah ça coûte chère.

: C'est drôle parce que quand on parle de ça aux profs d'EPS où aux responsables...

I: Oui il y a des aides... Mais ça c'est pour les activités municipales, sport loisir, mais en même temps c'est par rapport au quotient familial, et quand on parle d'une famille avec deux trois enfants c'est gérable mais quand on parle de famille avec 5-6 enfants c'est plus possible.

H: Donc là vous c'est surtout des familles nombreuses que vous avez.

I: Oui très nombreuses.

H: Donc là même si on a un bon CAF il suffit qu'on démultiplie par le nombre d'enfants et c'est rien. I : On a des familles là... où il y a 2 femmes avec 20 enfants, quand on voit les petits qui restent qui sont encore mineurs, lors des vacances scolaire pour les mettre en centre de loisir c'est ingérable, ça revient chère, si on en met que 3-4 déjà ça a un coût.

H: Donc c'est une évidence pour les parents l'aspect financier c'est un frein, mais les filles s'en rendent pas forcément compte.

I: Nous on a une activité lecture pour les petits, et aussi café lecture c'est une activité pour les 7-8 ans la majorité c'est des filles, une fois on a fait un micro trottoir pour savoir ce qui leur plaisait dans le café lecture et tout ça, et bah il y en a plusieurs dans le lot qui nous ont répondu direct que c'était gratuit.

H: Donc c'est même pas l'activité en elle-même, c'est surtout le fait que ce soit gratuit.

I: Voilà donc j'imagine que c'est les paroles des parents aussi.

(I. et M., responsable et animatrice d'une association Evry, 1)

« Parce que faire des activités sportives ça a un cout, quand je vois l'inscription au foot c'est 120€, et même avec les aides quand on a trois gamins c'est pas évidant, surtout que souvent c'est pas trois gamins mais plutôt 5 ».

(T., Professeur d'EPS, Evry)

M : On parlait des tickets loisirs et des dispositifs de la CAF, mais moi je pense qu'il faut déjà que les parents sachent à quoi ça sert et comment les avoirs. Tout d'abord il y a ça, et après les enfants ne sont pas forcément dans la recherche d'activités sportives, surtout les filles, elles ont surtout besoin de se retrouver ensemble. Car comme disait I avec le contexte familial, elles ont un manque de repère, elles ont besoin de cadre et d'autorité. Après c'est de l'irrespect, de l'insolence et tout, moi c'est ce que j'ai constaté depuis que les filles viennent et puis il y en a plusieurs qui sont là, maintenant celles de cette années sont beaucoup plus calme, mais c'est vrai que c'est... c'est quand même très agréable parce qu'elles ont besoin de se retrouver ensemble et d'être avec quelqu'un qui les écoute, qui les comprend, avec qui ça se passe bien, pas dans la relation de violence, de supériorité.

(I. et M., responsable et animatrice d'une association, Evry, 2)

S: Les problèmes que j'ai relevé dans les quartiers c'est que l'information passe très mal, et dans le quartier est ce qu'ils sont au courant qu'il y a ces aides là ? Est-ce qu'on va cibler les filles pour leur expliquer qu'il y a possibilité de faire ceci ou cela moyennant des aides qui sont données ici et là. Je pense même qu'il y a des filles qui sont parties s'inscrire avec les moyens du bord sans même bénéficier de ces aides qui existent. Donc il y a un effort à faire au niveau de la communication. Les moyens financiers ne sont pas suffisants, certes ils existent mais ils ne sont pas suffisants, parce que les chèques, par exemple ceux de la CAF c'est pour payer en partie la cotisation, mais parfois quand on fait de la musculation, de la remise en forme etc... c'est presque un abonnement mensuel, donc après il faut voir un peu le coût réel et voir l'investissement de ces jeunes par rapport à la pratique sportive donc...

(S., Educateur sportif, Lille)

« Aujourd'hui un des gros problèmes, c'est que déjà on a toujours les mêmes sports dans les quartiers, « les moins chers » et souvent des sports « d'hommes », le foot et la boxe. Tous les autres sports, par exemple tu regardes le basket ou le tennis ou de la gym, tu ne les trouves pas dans les quartiers, d'abord c'est des sports assez riches et ces clubs ne veulent pas forcément venir dans les quartiers. Parce qu'ils veulent être tranquilles dans leur coin, toucher des belles inscriptions au niveau financier et du coup ça ne les intéresse pas trop ».

(R. Educateur sportif, Lille)

H: Oui mais il y a les bons CAF ?

R : Oui mais la fille de 18 ans, quel bon CAF elle a ?

H: C'est jusqu'à quel âge ?

R: Je ne sais pas mais je pense que c'est juste pour les mineures. Si on prend une fille, pour moi c'est de 15 ans à... plus parce que en dessous il y a l'école encore, à 16 ans il y en a beaucoup qui ne vont plus à l'école, donc c'est cette catégorie là. Et pour elles, si elle a envie de faire du tennis ou de la gym ce n'est pas possible parce que c'est cher, en plus de ça il faut son équipement. Donc pour une fille dans les quartiers, généralement c'est des familles nombreuses avec plein de problématiques souvent, comment tu veux qu'elle aille dans ces clubs. Alors on a de temps en temps les centres sociaux qui font un peu de sport mais c'est pas vraiment régulier, pas très efficace, et donc pour ce public là il n'y a rien. C'est-à-dire qu'à un moment donné, il y a des filles qui n'ont pas envie de faire de compétition, qui n'ont pas envie d'aller dans des associations, elles ont envie de faire du sport tranquille.

(R., Educateur sportif, Lille, 2)

« Il ne faut pas non plus se cacher derrière les freins, parce que finalement quand tu veux, les filles elles ont envie après il y a un placement de l'argent, parce qu'elles, elles n'ont pas forcément les moyens de se payer des inscriptions super chères et tout ça, mais dire que l'on n'arrive pas à capter les filles et tout, je pense qu'il suffit juste de bien s'y prendre ... » (F. Educatrice sportive, Montpellier)

Dans un contexte de mixité, les filles vont se rabaisser par rapport aux garçons (C., Educateur sportif, Calais). Il est impossible que les jeunes se mélangent (S. Educatrice sportive, Lille), chacun va essayer de respecter son espace surtout si la fille à un niveau plus faible (C., Responsable des sports, Marseille). Les parents vont entretenir ce discours du respect de la non mixité en questionnant les éducateurs sur la composition du groupe et sur la présence ou non de garçons/ filles (S. Animateur sportif, Marseille). Les filles vont avoir besoin de se retrouver entre-elles à certain moment et cela est jugé très positivement. Lorsqu'elles sont en confiance, ces moment de mixité ne représentent plus un frein à la pratique (F., Educatrice sportive, Montpellier, 1). Certains éducateurs remarquent que les filles sont plus agressives lorsqu'elles sont mélangées avec les garçons. Cette agressivité est difficile à canaliser. Le fait de créer avec confiance un groupe solide de filles, leur donne la possibilité d'expérimenter un autre type de pratique, plus calme, tout en se concentrant mieux sur l'activité physique (F., Educatrice sportive, Montpellier, 2). Pour les professeurs d'EPS, la mixité change les rapports entre les filles et les garçons et rend la séance d'EPS difficile. Mais c'est un challenge qu'ils notent comme important pour leur permettre de travailler ensemble (P. et C., Professeures d'EPS, Montpellier). La mixité est un objectif très difficile à atteindre, surtout dans et avec les jeunes du même quartier. Un éducateur apporte une nuance : ce n'est pas parce qu'ils pratiquent ensemble, qu'ils sont dans une réelle mixité (Y., Educateur sportif, Montpellier).

« C'est des filles, elles se mettent toujours en dessous de certain garçons, dans les quartiers difficiles, il y a des garçons... bah c'est difficile de travailler avec eux. Donc l'approche avec les filles bah voilà c'est de leur expliquer, leur montrer que... pourquoi pas et puis petit à petit ça avance et elles prennent part à la séance. Après il y a des activités spécifique pour le public féminin, des cours de fitness, de zumba, des choses comme ça, il y a des éducatrices qui sont là aussi et qui gèrent aussi le public féminin ».

(C., Educateur sportif, Calais)

« Alors je t'explique moi j'interviens dans les quartiers, la séparation elle est automatique. Tu vas dans la salle de détente, la séparation est automatique parce que c'est les quartiers. Dans les quartiers le rapprochement avec un garçon est, je ne vais pas dire que c'est mal vu mais dans la tranche 13-18 ans, le rapprochement avec un garçon ça veut dire beaucoup de choses, donc les activités pour eux c'est logique de se diviser. Si je propose un cours de step, jamais tu ne verras un jeune garçon venir, c'est impossible, quand je propose de la boxe rythmique c'est pareil. Dans les quartiers où je vais c'est impossible qu'ils se mélangent ».

(S. Educatrice sportive, Lille)

« C : Il y a déjà un rapport compliqué entre les garçons et les filles, mais en plus dans ces quartiers là il y a ce rapport on va dire, au respect de chaque espace, de chaque fonction j'ai envie de dire de chacun. En gros quand on discute avec les garçons, les filles il faut qu'elle soit à la maison pour aider maman (...) il y a un manque de respect évidant par rapport à ça, sauf si la fille dans la pratique sportive est plus forte que les garçons. Un exemple les filles elle sait faire 150 jongles et les petits jeunes ils ne dépassent pas les

50 et bah elle va pouvoir s'intégrer rapidement, c'est-à-dire que si elle est compétente dans sa pratique, elle va avoir un accès, si elle veut simplement s'amuser elle va avoir des problèmes parce qu'il va y avoir de suite de la moquerie, il va y avoir un manque de respect, du rejet. Du coup ça va être compliqué pour elle pour s'intégrer. Mais inversement quand elles arrivent et qu'elles sont compétentes elles peuvent tout à fait s'intégrer, moi je l'ai vu ça ».

(C., Responsable des sports, Marseille)

S : Les parents en fait, la première question qu'ils posent déjà c'est : « Est-ce que le groupe est majoritairement composé de garçons ? » parce que sur les structures sportives, mais je pense que c'est partout pareil, mais surtout dans les quartiers nord c'est majoritairement des garçons. Les garçons dès qu'on leur parle de sport c'est : « Bon je viens sans calculer » alors que les filles, même si le sport leur dit, leur convient, s'ils n'y sont pas en nombre égal fille/garçon ou qu'il n'y a pas un groupe noyau dur de filles, non, non merci.

H: Elles ne viendront pas mais les parents, est ce qu'ils sont susceptibles à ça ?

S: Ils sont très susceptibles à ça. Parce que quand... les parents quand on pense sport, surtout chez les adultes, on pense compétitivité : « Faire du foot, ma fille, que des garçons, elle va être moins rapide, elle n'aura pas un handicap mais elle ne pourra pas jouer avec les mêmes cartes que tout le monde ».

H: D'accord. Donc si on pense au sport et à la compétition ils vont se dire : « Alors contre qui elles vont jouer ? ».

S: C'est ça et quand on parle des sports, surtout dans les structures associatives à cet âge-là, c'est : « Bon il y a combien de garçons, combien de filles ? Est-ce que vous avez des filles ? » C'est la première question et aussi « Est-ce qu'elle va pouvoir se faire des copines ? »

(S. Animateur sportif, Marseille)

F: Je ne pense pas que ce soit un frein, alors là elles, elles sont habituées avec ce groupe où il y a que des filles, mais lorsqu'il y a des journées multisports [mixte] elles aiment bien.

H: Est-ce qu'elles se sentent en confiance ?

F: Ah oui, oui, pour ça il n'y a aucun soucis, mais je pense que le samedi elles apprécient que... là si demain on leur dit qu'on va les mélanger avec des mecs ça va les souler.

H: Oui c'est leur petit moment à elles.

(F., Educatrice sportive, Montpellier, 1)

F: Oui moi des fois je leur dis, le quartier il faut aussi s'en détacher, il y a quand même les garçons qui des fois, on voit qu'ils traînent un peu dans le quartier mais ... L'autre jour on a eu une discussion suite à un clash justement des filles, et on a un peu discuter, pourquoi elles parlent mal... et leur truc ça a été de me dire que dans le quartier elles sont obligées pour se protéger... Mais là [au sein de l'animation organisée par l'éducatrice] on n'est pas dans le quartier donc vu qu'on est juste entre nous on va faire un effort pour parler bien. Et du coup, elles font des efforts pour qu'on se parle bien entre nous. Je leur ai dit dans le quartier vous faites ce que vous voulez mais entre nous il y a besoin, il y a pas de « ta gueule » qui fuse. (F., Educatrice sportive, Montpellier, 2)

C: La relation des garçons aux filles, la manière dont les garçons parlent aux filles et notamment dans les APS de « garçon », le foot si en on fait pas c'est que pour moi c'est juste impossible d'entendre le vocabulaire qu'emploie les garçons vis-à-vis des filles. Ils vont les traiter soit en arabe soit en français, elles ne vont pas toucher un ballon mais on s'en fout, les filles ça sert à rien.

P: Il y a ça et il y a autre chose aussi, c'est... je mets mon petit challenge dans mes cycles, c'est de faire travailler les garçons avec les filles. Et ça c'est un challenge qu'il faudrait marquer en rouge dans ta fiche de préparation, et c'est très difficile, quand c'est pour du badminton, parce qu'il y a cette relation de distance, ça peut fonctionner mais dès que c'est des sports un peu de combat. En plus ils se moquent, c'est-à-dire que si jamais l'élève qui a une posture un peu d'élève, accepte volontiers de passer avec une fille pour faire une activité et bah t'as les garçons leaders qui sont les premiers à charrier, à balancer, ils sont pas sympas entre eux là-dessus. J'ai l'impression qu'ils cultivent leurs blocages, leur domination.

(P. et C., Professeures d'EPS, Montpellier)

Y: Bah là on est sortie du quartier et ça a bien fonctionné. Ce matin elles sont arrivées, c'était 2 groupes de 7 filles, et il y avait 2 groupes donc un groupe mixte et un groupe que de garçon et on a mélangé tout le monde, on a refait 4 groupes en mixant les équipes, en mixant les filles et les garçons et ça, ça a pu se faire car on était en dehors du quartier. Si on avait dû faire ça sur le terrain au petit bar, ça aurait été bien plus difficile (...) Et puis l'idée c'est de... on fait une pratique féminine exclusivement féminine ça ne pose pas de soucis. Mais après ce qui se passe sur le quartier c'est que... on a aussi un travail avec les garçons et qu'à un moment donné on fait une activité avec les garçons puis avec les filles et l'idée c'est

d'essayer de rendre des groupes mixtes, la difficulté de les rendre mixte c'est qu'à un moment donné ils participent et partagent les activités et c'est ce qu'on a fait cette après-midi, on a réussi à les mélanger. Ce qui se passe souvent c'est que même s'ils sont ensemble il n'y a pas forcément un groupe mixte, ce que je veux dire c'est que ce n'est pas forcément parce qu'ils sont ensemble qu'il y a mixité. H: Donc là vous cherchez quand même à avoir une pseudo mixité. Y: Voilà avec un partage des activités (Y., Educateur sportif, Montpellier).

Le peu de confiance en elles, peut être un frein à la pratique d'une APS. Elles ont d'abord besoin d'être ensemble pour se déplacer (D., Professeur d'EPS, Calais). Cette volonté de rester ensemble, va avoir des effets plus ou moins néfastes en gommant les motivations individuelles au détriment des arguments des leaders (I., Responsable d'association, Evry) et en les rendant agressives pour se protéger des autres (T., Professeur d'EPS, Evry 1). Le manque de confiance va aussi se ressentir dans le vestiaire car elles ne veulent pas se montrer en petites tenues devant les camarades de classe. La tenue choisie peut donc être inappropriée pour pratiquer une activité où il est nécessaire d'être à l'aise (T., Professeur d'EPS, Evry2) Le manque de confiance est également ressenti dans d'autres cas : parce que le corps est montré dans certaines activités (D. Professeur d'EPS, Calais, 2) ; lorsqu'il faut tester un club qui propose une activité qu'elles aimeraient pratiquer (S., Educateur sportif, Lille) et lorsque le contexte de compétition, nouveau, n'est pas soutenable (T., Professeur d'EPS, Evry, 3). Les éducateurs insistent sur ce frein psychologique, car ils notent que les filles ont besoin d'attention et d'accompagnement. Ce manque de confiance ne donne pas l'autorisation aux filles de pratiquer (P. et C., Professeurs d'EPS, Montpellier) et ne permet pas à d'autres filles d'assumer leur conviction jusqu'au bout face aux autres qui s'opposent (L., Educatrice sportive, Montpellier).

D : C'est ce que j'allais vous dire. Du coup l'assiduité, par exemple à une pratique à l'extérieur, elle est contrainte en fait, elle sera avortée parce qu'ils vont aller faire une séance, ça se passera bien, ils y retournent une deuxième séance, si par exemple elle y est allée avec une copine et cette copine ne peut pas venir, bah du coup elle n'y va pas, après elle va avoir oublié ou elle va avoir perdu le fil et elle ne va pas y retourner. Ou alors il suffit que ce soit une activité et qu'il y ait quelqu'un qui lui dise quelque chose et ou qu'il y ait un élément extérieur qui fasse que ça n'aille pas après je pense qu'il y a un arrêt de l'activité (...) les filles (...) c'est le fonctionnement ensemble. Je pense qu'un des freins aussi c'est de trouver quelqu'un qui ait envie de pratiquer avec elles et qui va faire qu'elles vont se donner rendez-vous et qu'elles vont y aller ensemble. Seule je les vois difficilement y aller. (D., Professeur d'EPS, Calais, 1)

I: Ça c'est un de leur point commun à toutes c'est qu'elles n'ont jamais vraiment pratiqué en dehors de ce qu'on leur a proposé dans le cadre de l'école. Après il y a des activités physiques telle que la danse ou autre de manière informelle et occasionnelle, sinon elles ne connaissent pas de pratiques régulières donc après à leur âge, puisqu'elles ont déjà entre 13 et 15-16 ans, c'est difficile de savoir ce qui nous plaît, ce qui nous convient, ce qui nous convient pas, et puis l'effet de groupe aussi joue beaucoup, elles se ne déplaceront jamais à moins de 3-4, d'ailleurs on a eu une expérience un peu malheureuse avec I. sur l'action « elles bougent », parce qu'elles étaient toutes motivées à la base et au final ça c'est pas très bien passé avec l'intervenante, il en restait une qui était intéressée parce qu'elle aimait vraiment faire de la danse, mais au final elle a lâché l'affaire malheureusement parce que les autres ne sont pas venues.

(I., Responsable d'association, Evry)

T: Oui et peut être qu'elles aussi ont un manque de confiance en elles mais elles se sont créées une carapace en faisant la gaminette un peu dure qui a de l'énergie.

H: En gros elles ont lutté avec leurs propres moyens, en se créant cette carapace ?

T: Peut-être, c'est une analyse que je pourrais faire, mais je n'en suis pas certain non plus, c'est peut-être des personnalités qui font que c'est plus facile. En tout cas dans les gaminettes que j'ai, celles qui vont au foot, ont un fort caractère.

(T., Professeur d'EPS, Evry 1)

T: Je pense que oui, elles ne vont pas se mettre en culotte dans le vestiaire (...) Elles ne sont pas à l'aise par rapport à ça. Elles ne font qu'enlever des couches, mais on ne les verra jamais en sous vêtement devant les autres. Donc elles peuvent mettre un jogging par-dessus leur jean, et en septembre elles peuvent courir pendant une heure comme ça, elles vont avoir chaud, transpirer et elles vont passer la journée comme ça après.

H: On ne sait pas si c'est dû à une non connaissance de l'hygiène ou si c'est juste le regard des autres.

T: C'est plus par pudeur je pense parce à la piscine avec les 6° qui sont quand même beaucoup plus complexés que les 4° pour se changer, donc on va dans un vestiaire collectif et il y a une cabine individuelle, tout le monde fait la queue pour se changer dedans. Globalement il n'y a que les footballeurs qui se changent et encore c'est juste se mettre en slip.

(T., Professeur d'EPS, Evry2)

D: Si c'est une activité qui ne leur plaît pas, une activité qui a des connotations masculines, par exemple le rugby. Elles n'ont pas envie parce que ce n'est pas un sport de fille pour elles. Quelques fois, par rapport à des activités de représentation comme l'accrolym, le cirque, la danse, c'est le fait de se montrer devant les autres qui va leur poser problème, plus qu'aux garçons. Les garçons sont beaucoup plus en représentation, elles ont beaucoup plus de mal par rapport à l'acceptation de l'image de leur corps et de fonctionner devant les autres, en général, ça leur pose plus de problèmes qu'aux garçons. Bien qu'il y a des filles ça va, mais la majorité a des difficultés par rapport à se montrer devant les autres.

(D. Professeur d'EPS, Calais, 2)

S: Oui exactement, c'est quelque chose à franchir et après c'est tranquille. Après il y a d'autre chose, par exemple la peur d'être la seule maghrébine, c'est des choses qui ressortent, dans les petits clubs à l'extérieur de Lille, tu vas au club et tu te retrouves à être la seule française d'origine maghrébine et elles ont peurs de ça les filles, peur que là-bas ils soient racistes, c'est des choses auxquelles on ne pense pas au début. Si je prends le LUC, c'est ce qu'on appelle « un club de bourgeois », et quand tu écoutes les filles ici, elles vont dire c'est un club de bourgeois, ce sont des racistes et c'est ça en fait, elles sont pleines de clichés.

(S., Educateur sportif, Lille)

T: Bah moi avec les gaminettes que j'ai eu, je ne les vois pas faire ça [compétition], elles n'ont pas assez confiance en elles pour faire ça. Elles font leur truc, elles viennent jouer, mais dès qu'on fait une rencontre elles ont la peur au ventre. J'ai l'impression que lorsque je fais une compétition avec elles, je suis leur papa...

H: Qu'est ce qui explique cette peur au ventre ?

T: Bah je pense que c'est quelque chose qu'elles ne connaissent pas, elles prennent le risque de se confronter à quelque chose d'inconnue et qui au départ est loin de leur attentes, c'est-à-dire, au début, quand elles sont venues cette année, elles me disaient qu'elles ne voulaient pas faire de compétition, elles voulaient jouer entre elles. Quand j'ai vu qu'elles accrochaient j'ai mis en place des matchs amicaux contre des équipes pas trop fortes non plus, mais là le premier match elles étaient super tendues.

(T., Professeur d'EPS, Evry, 3).

P: Bah je pense qu'il y a beaucoup de chose, je pense que c'est pas... comment dire, il n'y a pas un seul critère, il y a l'absence de confiance en elles, le regard des autres, l'aspect culturel que C a mentionné, est-ce qu'elles se donnent l'autorisation de faire une pratique physique, je pense que tout ça mélangé fait que la pratique physique des filles... Du coup je pense qu'il y a un mélange de critères qui font que les filles n'ont pas cette autonomie pour aller pratiquer une activité où elles réussiraient autant qu'ailleurs. Parce qu'on a des filles (...) elles ont des capacités physiques, un moment je me suis amusé à les chronométrer devant les garçons... elles ont mis la table aux garçons, et les garçons qu'est ce qu'ils ont fait pour les embêter, et bah ils se sont mis au milieu du couloir pour les empêcher de courir.

C: Alors il y a une chose aussi c'est qu'elles se dévalorisent énormément.

(P. et C., Professeurs d'EPS, Montpellier)

L: Voilà il faut échanger avec d'autres personnes. Même si comme tu me l'as dit tout à l'heure c'est sûrement des personnes qui n'ont pas le même point de vue que nous mais il faut échanger avec eux, ils peuvent nous apporter des idées, nous éclaircir sur certains points. Changer peut être certaines pensées qu'on avait avant et qu'en fait non ce n'est pas correct et...

H: Donc il faut faciliter le dialogue, c'est même pas une histoire de... d'aller à l'encontre de l'autre, c'est vraiment cette discussion la qui...

L: Qui permettrait de ... enfin même si ils ont une mentalité de quartier ces jeunes, il faut voir pourquoi ils l'ont. Que ce soit garçon ou fille, parce que je vous parle des garçons mais même certaines filles sont renfermées sur leur truc de ... ça y est ou j'arrête mes études ou je continue mais je reste à la maison avec maman et papa... enfin c'est un combat à mener aussi. Les filles qui disent qu'elles n'essayent même pas de partir de la maison parce qu'elles savent que c'est mort. Mais il faut essayer pourquoi pas essayer, pourquoi ne pas se battre pour ce qu'on veut ? C'est un manque de conviction de la part des filles et d'actions, parce que voilà elles se sont restreintes à vivre tel que certaines personnes l'ont choisis. Alors que non c'est notre vie, c'est à nous de choisir de la vivre tel que l'on l'entend.

(L., Educatrice sportive, Montpellier)

Lorsque les efforts seront jugés trop contraignants, les filles ne vont pas vouloir pratiquer. Ça va d'abord faire suer les filles et cet effort n'est pas associé au bien être (D., Professeure d'EPS, Calais, 1). Certaines sont déjà en surpoids et n'ont pas l'habitude de se mettre en mouvement, elles seront limitées dans leur efforts (C., Professeur d'EPS, Calais) ce qui va les amener à souffrir musculairement et au niveau des articulations (D. Professeure d'EPS, Calais, 2). Si l'exercice est jugé trop difficile, elles ne vont pas vouloir se dépasser par peur d'être en échec (D. Professeur d'EPS, Calais, 3). Ces expériences physiques intenses pour elles, peuvent amener à connaître des situations de « détresses physiques » jugées anormales et qui leur feront peur (T. Professeur d'EPS, Evry). La panique qu'elles vont ressentir (C., Professeure d'EPS, Montpellier, 1) sera similaire à celle des mères qui ne comprennent pas le fonctionnement du corps et l'intérêt de l'activité physique (C., Professeure d'EPS, Montpellier, 2).

D: Donc le sport... La majorité des filles en quatrième/troisième c'est faire un effort physique, c'est suer. Donc elles sont beaucoup par rapport à la représentation du corps : « Si je sue après je sens mauvais » donc pas forcément envie de... elles se baladent avec leur déodorant tout ça donc j'ai cette image-là. (...) Cette histoire de bien-être, que moi je ressens quand je fais une activité, même pour moi en dehors ou même en cours quand je fonctionne avec eux ou elles, cette histoire de bien-être je n'arrive à leur faire sentir que si elles font et si je ne peux pas « les forcer à faire », je ne peux pas leur faire vivre ça.

D., Professeure d'EPS, Calais, 1

H: Quelles sont les caractéristiques des filles ? Vous avez dit qu'il y avait quand un même un pourcentage de surpoids.

D: Alors on a fait un dépistage en cinquième, si je me trompe pas... on doit être à 60% qui sont, par rapport à l'IMC, au niveau du surpoids, c'est pas obèse mais en surpoids (...) Oui. A vérifier ça ! C'est l'infirmière qui a les chiffres, j'ai ça en tête (...) Dans leur tête aussi, quand on fait activité c'est pour maigrir. Donc ça je leur ai déjà dit 1000 fois que malheureusement la sudation ce n'est pas de l'huile et les graisses elles vont fondre mais sur des efforts très longs, des efforts qu'on ne fait pas suffisamment longs en cours et que c'est vraiment un travail journalier, quotidien, qui fera qu'il y aura un bien-être enfin un bénéfice sur le poids. Pour certaines elles sont déjà trop en surpoids pour sentir le bien-être, parce que du coup elles ont mal et leurs articulations aussi les font souffrir... Du coup forcément le

bénéfice sur le poids elles ne le sentiront pas tout de suite.
D., Professeure d'EPS, Calais, 2

D: L'échec. Il suffit qu'elles... on revient par rapport à la motivation, il suffit que j'ai mis quelque chose de trop difficile, elles sont en échec, elles le font pas. Je l'ai encore vu là ce matin en natation : « C'est trop difficile, j'arrête ».

D., Professeure d'EPS, Calais, 3

C: Au niveau des qualités physiques, en plus n'étant pas sportives en dehors ça se voit au niveau énergétique... voilà c'est limité, dans les efforts... c'est à gérer.

C., Professeur d'EPS, Calais

T: On a fait à un cross de l'établissement, il y a une gamine qui me fait un pseudo malaise parce qu'elle découvre qu'elle est essoufflée.

H: Il y en a beaucoup qui m'ont dit ça.

T: Parce que le cross il y avait tout une ambiance et elle s'est poussée dans des limites qu'elle ne fréquentait jamais et il y a des gamines... c'était le mélodrame, elles étaient allongées par terre, elles ne bougeaient plus, alors qu'elles étaient juste essoufflées (...) elles sont en surpoids, sur ma classe de troisième, j'en ai trois qui sont en surpoids sur 12 élèves.

T., Professeur d'EPS, Evry

[Le sport] c'est dur [les élèves] ne l'ont pas développé donc cet effort qui est demandé ou il faut accepter de transpirer. Accepter c'est difficile (...) je vois les élèves sont très paniqués à la première chose parce que la dernière fois j'en ai eu un il m'a fait dans la piscine « madame j'ai mal au cœur » alors je lui ai dit « dépêches toi de sortir si t'as envie de vomir » « non non madame c'est mon cœur » je lui dit « écoutes si t'avais mal au cœur là tu ne serais pas en train de me parler et tout donc (...) ne panique pas, tu prends la ligne d'eau tranquillement etc » il sort il était persuadé d'avoir quelque chose au cœur alors qu'il a du se faire un petit étirement et que comme ça tiré au niveau du cœur et bah voilà il avait un problème cardiaque et [les élèves] nous font ça tout le temps.

H: une fille m'a fait ça pendant l'entretien elle m'a dit « moi j'adore pourtant le sport mais j'ai l'impression que mon corps et mon cœur ils ne supportent pas ».

C: voilà c'est « mais madame mon cœur il bat » je fais oui heureusement « non mais il bat fort » bah oui je fais c'est normal tu as couru alors il faut qu'on ré explique. C'est ça qui est difficile à accepter pour eux quand on voit ce qu'ils font sur les tests de VmA c'est dramatique on en arrive à quelque chose de dramatique après qu'est-ce que je pourrais dire encore.

C. Professeur d'EPS, Montpellier, 1

C: ah bah c'est super mal vécu moi j'imagine bien et puis c'est marrant les remarques des parents parce que moi la dernière fois j'ai un élève qui est dans une classe sportive, ça veut que quand moi je prends cette classe je suis quand même à un autre niveau d'intensité du travail demandé etc je force un peu plus. La maman arrive « oui c'est quand même pas l'armée » on leur demande de faire 10 pompes moi je suis restée sciée 10 pompes c'est rien donc voilà et l'autre il est en souffrance parce qu'il fait 10 pompes et encore 10 pompes améliorée c'est-à-dire les genoux au sol enfin même pas une pompe complète donc là on voit toute la difficulté derrière ce qu'ils reçoivent il n'y a pas la culture du sport il n'y a pas la culture d'entretenir son corps. Il y a très peu de famille (...) je pense que les parents sont inquiets aussi parce quand j'ai eu une petite asthmatique là j'ai rencontré la maman et je lui dis écoutez madame moi j'ai des enfants asthmatiques donc n'hésitez pas je sais ce qu'il faut faire ce n'est pas un drame au contraire il faut qu'ils fassent du sport pour développer leur capacités respiratoire etc et elle me dit « mais vous ne vous rendez pas compte quand elle fait une crise d'asthme vous savez on la met sous l'appareil » je lui dit oui mais je connais et elle me dit « ah non qu'elle ne peut pas vivre ça ! ». Enfin vraiment on sent que la mère pour elle c'est une souffrance donc la fille du coup elle rentre la dedans « ah mais vous ne vous rendez pas compte de ce que je vie » bah je sais mais tu n'es que asthmatique quoi.

C. Professeur d'EPS, Montpellier, 2

Dans leur contexte de vie, les aspects symboliques vont avoir une place non négligeable à prendre en compte. On note plusieurs symboles qui vont avoir une influence sur elles et leur pratique : la culture de l'échec, la polémique du voile dans les médias et le manque d'exemples et de modèles à suivre autour d'elles. Dans la

superposition de difficultés, elles ne supportent pas l'échec (D. Professeur d'EPS, Calais). Il est alors très difficile pour certaines de réussir à se projeter, à se motiver et à imaginer l'effet positif que va avoir l'APS sur elles (M. Animatrice association, Evry). Il n'y a pas d'intérêt à faire des APS dans ce contexte difficile (C., Professeur d'EPS, Montpellier). La polémique du voile, a poussé beaucoup de filles à ne plus venir faire du sport. Cela est passé ensuite, une fois que la population musulmane n'était plus stigmatisée dans les médias (A., Educatrice sportive, Montpellier). Elles vont aussi reproduire les modèles qu'elles voient au quotidien. Comme elles ont peu d'exemples de réussite, cela ne pousse pas certaines à chercher un mieux-être (P. et C., Professeurs d'EPS, Montpellier).

« L'échec. Il suffit qu'elles... on revient par rapport à la motivation, il suffit que j'ai mis quelque chose de trop difficile, elles sont en échec, elles le font pas ».

D., Professeure d'EPS, Calais

« M : On n'en a pas vraiment parlé mais elles ne sont pas motivées. Et puis il y a le cadre scolaire aussi, dans la majorité, elles sont en difficulté scolaire, donc elles se braquent, dès qu'elles rentrent dans l'établissement, tout est une contrainte. Même s'il y a des activités sympas, du moment que c'est l'école elles se braquent complètement. H: Et comment on l'explique ? M: Bah elles sont en échecs et elles se savent en échec, donc elles fuient. Et pour elles il n'y a pas de motivation comme ici. Se montrer, attirer l'attention dans leur classe elles s'en fichent, car les garçons de leur classe elles n'en ont rien à faire.

M., Animatrice association, Evry

C: bah le truc ici, c'est que de toute façon, moi ce que je ressens, c'est qu'il n'y a pas d'avenir. Quel intérêt de faire des efforts. Donc déjà elles ne trouvent pas de plaisir dans le sport, mais elles ne trouveront pas non plus de plaisir dans la réussite scolaire donc je ne sais pas où on peut trouver le plaisir il y'a trop de choses-là. Il y a trop de choses difficiles (...) trop de choses pour eux inutiles pourquoi on va se faire mal puisqu'on n'y trouve pas du plaisir quel intérêt d'aller transpirer etc quel intérêt parce que de toute façon même si j'ai une mauvaise note de toute façon plus tard je ne ferais rien quel intérêt enfin voilà je ne sais pas où elles peuvent trouver [une motivation]. C., Professeure d'EPS, Montpellier

« Il y a eu une période où on a vu la pratique des filles diminuer tu sais avec la polémique du foulard qui y a eu il y'a quelques années mais tout est venu et partie aussi soudainement que c'est arrivé c'est vraiment par rapport à l'actualité (...) nous on a pas eu a la résoudre elles continuent à venir avec le foulard sur la tête sinon elles sont en survêtement elles sont en basket et elles ont un foulard sur la tête et c'est tout H: donc ça veut dire que cette polémique de stigmatisation avait peut-être un peu freiné la pratique de certaines filles voilée. A: on n'en avait aucune. (...) C'est arrivé progressivement si tu veux on n'avait aucune fille avec le voile après on en a eu quelques-unes qui ne venaient plus et qui apparemment ont dû négocier et elles sont revenues mais si tu veux sur une cinquantaine de filles il va y en avoir une qui a le foulard c'est tout maintenant mais à l'époque si tu veux on dirait qu'elles ont négociées il a fallu qu'elles négocient que ça disparaisse des médias que les parents ne se sentent pas jugés (...) on a pas approfondi la question c'était peut-être pour ne pas gêner les parents mais sinon après c'est parti des que ça n'était plus un sujet de la une du 20h. »

A., Educatrice sportive, Montpellier

P: Parce qu'il y a un modèle qui se reproduit (...) Ca veut dire aussi que s'il y a beaucoup d'association qui proposent des sports aux filles, pas sûr que ça fonctionne. H: Tant qu'il y a pas de modèle ? C: Moi ce que je déplore dans cet établissement-là, c'est que les enfants n'ont plus d'exemple de réussite autour d'eux. C'est ça qui est difficile et à tous les points de vue. C'est-à-dire que quand je te dis que les meilleures familles du quartier sont parties, à ce moment-là, j'ai sentis justement une... voilà dans ta famille il y a plus personne qui réussit, à côté personne ne réussit n'ont plus, il n'y a plus de boulot (...) C'est très lourd, donc c'est difficile, tu ne peux pas les blâmer, là il y a des choix politiques qui ont été fait et qui sont dangereux. Moi s'il n'y a pas le feu dans la cité d'ici les 5-10 prochaines années, je ne sais pas comment, c'est-à-dire que tu vois... Il y a un poids qui est énorme, j'espère qu'on fera en sorte que ça ne tourne pas dans la violence, tu le sens. (P. et C., Professeurs d'EPS, Montpellier)

D'autres centres d'intérêt et d'autres contraintes entrent en compétition avec le sport : rester à la maison à ne rien faire, aider les parents (S., Educatrice sportive, Lille), traîner avec les copines et copines (F., Professeur d'EPS, ST-Ouen), aller à la mer dès qu'il commence à faire beau (A., Educatrice sportive, Marseille) et passer du temps sur internet ou sur le téléphone portable (F. Educateur sportif, St-Ouen).

Rares sont cependant les acteurs qui nous disent que les filles n'ont pas de motivation à faire des APS.

« Bah le sport ne fait pas partie des priorités, il y a des freins mais je ne sais pas d'où ça vient même si on essaye d'avoir des explications, il y a une absence de motivation pour la pratique sportive, elles ne voient pas l'intérêt de pratiquer parce que si c'est uniquement pour la note... il y a l'échec qui revient. Mais l'on constate qu'il y a une démotivation par rapport à la pratique sportive en général mais en particulier pour les filles des quartiers ».

S., Educateur sportif, Lille

Pour certains acteurs, les filles ne font pas de sport, car elles ont moins de temps disponible. Cela est essentiellement dû au nombre de devoirs qu'elles ont à réaliser (FG, éducateur Hérault sport, Montpellier). Le passage du collège au lycée, pousse certaines à se éviter les activités extra-scolaire (S., Responsable maison de quartier, Montpellier). D'autres vont avoir conscience qu'il est difficile d'aller, après l'école, prendre les transports et faire un entrainement dans un club sportif (P. et C., Professeurs d'EPS, Montpellier).

Confrontation des deux populations interrogées

Les deux populations vont activement essayer de comprendre pourquoi les filles ne pratiquent pas d'APS dans les quartiers. Les acteurs font tout de même faire un plus grand nombre de proposition (totalité des occurrences est de 395 chez les acteurs et de 315 chez les filles). Elles sont toutes les deux d'accord sur l'offre réduite, le problème que peut poser la mixité dans les quartiers, les éléments qui font références aux aspects financiers et à l'esprit de compétition. Les acteurs vont par contre sur estimer les freins institutionnels mais vont sous-estimer l'effort contraignant vécu par les filles durant les APS et surtout dans sa dimension psychologique (pas de motivation, peu de confiance, aspects symbolique et l'esprit de compétition). Les acteurs vont faire référence aux freins qui peuvent venir de la pratique religieuse (principalement de l'islam) alors qu'aucune des filles ne parlent de la religion comme frein direct à leur pratique physique dans les quartiers. L'EPS miroir de l'APS, apparaît comme un frein remarquable dans les

deux populations en arrivant en 4^{ème} position des freins chez les acteurs et en 7^{ème} position chez les filles. Les acteurs sous estiment les autres activités plus importantes que les filles peuvent avoir à faire avant la pratique physique (aider les parents, voir les copains copines ou se reposer). De plus, les acteurs ne sont pas conscients des mauvaises expériences vécues par les filles dans le sport.

4/ Les propositions d'actions chez les filles et les acteurs.

Le tableau 9 présente les propositions d'actions faites par les filles et le tableau 10 présente celles faites par les acteurs. Les propositions d'action vont être plus riches chez les acteurs que chez les filles (69 références contre 547). La valorisation et l'accompagnement des filles sont deux propositions d'actions importantes à mettre en place dans les deux types de populations. Les dimensions psychologiques vont être plus nombreuses dans les propositions des filles (valoriser les filles, accompagner et s'intéresser aux filles, pratique hédonistes, aspects symboliques et modèles) alors que les acteurs vont surtout mettre en avant les actions pédagogiques, liées à l'enseignement, à l'organisation (valorisation des acteurs, l'amélioration de leurs compétences, l'efficacité de l'activité, travail en réseaux). Le travail à faire auprès des parents n'a pas la même priorité chez les filles et les acteurs. Pour les filles, c'est la première action à mettre en place alors que chez les acteurs cette dimension est moins prioritaire puisqu'elle n'arrive qu'en 6^{ème} position.

Actions filles	Résultats généraux		Classement	Montpellier	Marseille	Callais	St-Ouen
	Sources	Réf.					
Parents	6	13	1	7	3	0	3
Valoriser les filles	7	12	2	5	1	3	3
Améliorer l'offre	9	10	3	4	2	3	1
Accompagner_ s'intéresser aux filles	6	8	4	5	2	1	0
Pratique hédoniste	3	8	4	0	5	2	1
Mixité	5	6	5	2	0	0	4
Discuter avec les garçons	4	6	5	4	0	0	2
Aspect symbolique_ modèle	2	3	6	0	2	0	1
Sécurité	2	2	7	2	0	0	0
Acteur compétent	1	1	8	0	0	0	1
Total		69		29	15	9	16

Tableau 9 : Actions proposées par les filles pour leur permettre de pratiquer une APS

L'amélioration de l'offre n'apparaît qu'en 9^{ème} position chez les acteurs alors qu'elle est placée en 3^{ème} position chez les filles. En plus des dimensions liées à leur profession, les acteurs vont faire référence aux dimensions santé, financières et religieuses. Ces dimensions ne sont quasiment pas mises en avant par les filles.

Actions Acteur.e.s	Résultats généraux		Classement	Montpellier	Marseille	Callais	St-Ouen	Lille	Evry
	Sources	Réf.							
Pédagogie spécifique	20	83	1	26	13	22	1	10	11
Valoriser les filles	22	77	2	27	20	8	5	10	7
Accompagner_ s'intéresser aux filles	22	75	3	21	15	18	0	11	10
Acteur compétent	20	61	4	17	23	2	0	16	3
Valoriser les acteurs	17	49	5	33	8	3	0	5	0
Parents	20	48	6	21	10	5	0	6	6
Travailler en réseaux	12	35	7	15	8	6	0	6	0
Pratique hédoniste	13	29	8	8	1	9	2	3	6
Améliorer l'offre	14	25	9	9	2	3	0	7	4
Santé	8	19	10	4	0	9	0	6	0
Mixité	11	16	11	6	0	4	0	3	3
Aspect symbolique_ Modèle	7	15	12	7	4	4	0	0	0
Financiers	5	7	13	5	2	0	0	0	0
Discuter avec les garçons	2	3	14	1	0	0	0	0	2
Sécurité	2	3	14	0	1	0	0	0	2
Religion	2	2	15	2	0	0	0	0	0
Total		547		202	107	93	8	83	54

Tableau 10 : Actions proposées par les acteurs pour permettre aux filles de pratiquer une APS

Actions Acteur.e.s	Résultats généraux		Type d'acteurs		
	Sources	Réf.	Resp.	EPS	Educ.
Pédagogie spécifique	20	83	11	28	44
Valoriser les filles	22	77	4	19	54
Accompagner_ s'intéresser aux filles	22	75	12	28	35
Acteur compétent	20	61	11	10	40
Valoriser les acteurs	17	49	5	7	37
Parents	20	48	10	7	31
Travailler en réseaux	12	35	7	12	16
Pratique hédoniste	13	29	1	16	12
Améliorer l'offre	14	25	1	7	17
Santé	8	19	2	15	2
Mixité	11	16	3	6	7
Aspect symbolique_ Modèle	7	15	5	3	7
Financiers	5	7	0	0	7
Discuter avec les garçons	2	3	0	1	2
Sécurité	2	3	0	0	3
Religion	2	2	0	0	2
Total		547	72	159	316

Tableau 11 : Actions proposées par les différents types d'acteurs pour permettre aux filles de pratiquer une APS

Certaines thématiques sont ambivalentes. Les acteurs et les filles vont y faire référence de manière différente. C'est notamment le cas de la compétition, des aspects financiers, de la dimension religieuse et de certaines pratiques pédagogiques (pratiquer avec élèves ou pas; avec souplesse ou rigidité ; en gardant la mixité ou seulement entre filles; le fait d'avoir des éducatrice femmes ou pas).

L'utilisation de la compétition

Un challenge important à cultiver, mais la compétition ne viendra que lorsque les filles auront trouvé leur sport et auront assez de bases pour se détacher de leurs stéréotypes et du jugement de l'autre. C'est donc un processus long mais qui peut fonctionner.

« Il y en a 2-3 qui ne supportent pas perdre, mais c'est par rapport à leur caractère. Non moi je pense qu'elles pourraient faire de la compétition mais il faudrait de la rigueur et de l'assiduité. Moi je fais des séances qui sont quand même basées sur le jeu, et lorsqu'on rentre dans la compétition il y a d'autres choses (...) les entraînements ne sont pas les mêmes (...) Il faut d'abord qu'elles trouvent un sport où elles se sentent prêtes à faire ça, parce que la compétition ça veut dire quand même dire de faire tout le temps le même sport »

(F., Educatrice sportive, Montpellier)

On relève un problème lié à des situations trop stressantes. Dans ce cas, il vaut mieux se concentrer sur d'autres types d'activités. Le système est trop basé sur l'évaluation alors que les filles sont plus dans un système de détente. Il faudrait retravailler le système éducatif pour répondre aux besoins des filles de ces quartiers prioritaires (S., Professeur d'EPS, Lille). Certains professeurs savent que certaines activités ne marchent pas sur le terrain, et vont proposer des pratiques plus adaptées et moins strictes (M., Professeure d'EPS, Calais).

« Certes au niveau des programmes d'EPS qui sont proposés, il y a quand même pas mal d'évolutions mais oui il y a toujours ce système d'évaluation, le référentiel, qui viennent un petit peu... les filles sont beaucoup plus à la recherche de la détente, passer un moment agréable et pas forcément avec ce système d'évaluation, mais l'un n'empêche pas l'autre il y a quand même des progrès qui ont été fait par rapport aux programmes, notamment par rapport aux activités, avant c'était des activités « traditionnelles » c'était la course, l'endurance... mais maintenant c'est par familles qu'elles sont proposées, donc on a accès à des sports... on a pris en compte cet aspect-là, le fait d'intégrer de l'acrosport, la base gymnique, le côté artistique, il y a aussi la musculation, mais pas dans le sens où les garçons l'entendent mais plus dans l'aspect de savoir s'entraîner avec la tonification, le développement du volume, la perte de poids... Il y a encore un peu de travail à faire pour répondre aux attentes des filles ».
(S., Professeur d'EPS, Lille)

« Je suis beaucoup axée sur ces pratiques de relaxation, bien-être, les élèves ils aiment bien tout ça. Mais quand je fais ça je ne suis pas dans les textes, mais faut en parler au ministre, moi je suis la première à trouver que c'est ridicule de se battre pour rien. Tu te bats tout le temps pour qu'il [l'élève] pratique et au final il a quasiment rien fait. Avec la relaxation je peux me faire taper sur les doigts. (...) La gymnastique aussi est quelque chose de très strict, ça serait plus d'axer la discipline sur quelque chose comme le *Parkour* qui aurait plus de sens pour eux. C'est un peu les mêmes actions mais avec quelque chose de moins strict, donc après je pense qu'il faut s'adapter. En fait ça serait de voir les pratiques de manière plus transversale pour que ça ait du sens pour les élèves. Moi je suis plus sur une idée de menu, tout en gardant les familles. Après le problème c'est que tu vas avoir un problème de mixité pour le coup (...) mais après on ne peut pas non plus s'opposer à l'école pour tous. On a des programmes et c'est logique. Je pense qu'on pourrait proposer des choses plus adaptées mais il faudrait reconstruire le système éducatif (...). En France ce n'est pas logique tu as la fac qui forment les enseignants et le ministère qui pond des programmes, ils ne travaillent pas les uns avec les autres.
(M., Professeure d'EPS, Calais)

La participation de l'acteur, pour mieux accompagner les filles dans l'action :

La participation de l'acteur représente une plus-value pour motiver les filles.

« Il faut que ça soit sympa, l'année dernière pour changer du fitness on a fait de la lutte et elles ont bien aimé. Parce que moi dès que je peux je pratique aussi avec elles, c'est marrant et elles s'impliquent plus »
(F., Educatrice sportive, Montpellier)

Cependant, cette mise en place semble plus compliquée dans le cadre du cours d'EPS, compte-tenu des dispositions prises dans les différents textes.

« Il faut donner du sens au savoir, leur donner du sens et leur expliquer pourquoi ils [les professeurs d'EPS] adoptent une posture particulière. Depuis 10-15 ans, dans les textes ils n'ont plus le droit de pratiquer une activité avec les enfants pour des raisons de sécurité donc ils se doivent de superviser c'est

le premier à être malheureux, car la plus part des professeurs d'EPS veulent pratiquer avec les enfants, mais ils n'ont plus le droit. Ils ne peuvent que mettre en place l'activité et faire la démonstration et être dans l'encadrement »
(Responsable de la classe relais, Marseille).

La méthode d'encadrement

L'encadrement doit faire preuve d'une certaine souplesse

« Moi ce qui me paraît important c'est qu'elles aient accès au loisir et au sport, et de faire attention, mais il ne faut pas que le sport devienne juste de la consommation, il faut que ce soit un vrai lieu de plaisir où elles se retrouvent où elles puissent discuter et qu'on puisse les amener vers l'autonomie, une espèce de liberté mais en restant dans un cadre de respect. En fait il ne s'agit pas que l'animateur vienne et qu'il dise faut être comme ci fait être comme ça, il faut suggérer les choses, même si de temps en temps il faut leur dire de ne pas faire certaine chose. Mais il faut essayer de les participer à la construction de la séance, de les questionner aussi sur le respect, qu'elles s'approprient ».
(F. Educatrice sportive, Montpellier)

Cette souplesse doit cependant passer par la mise en place d'un cadre imposant certaines règles.

« Aujourd'hui on a beaucoup mais un peu de ceci un peu de cela et c'est saupoudré quoi. Et tant qu'on ne leur proposera pas de ... c'est un peu l'intérêt de notre conseil local, c'est de construire un projet qui soit encadré du début à la fin, que ce soit construit et structuré »
(M., Professeure d'EPS, Calais)

« C'est ouvert, il y a des horaires à respecter, ils ne viennent pas à n'importe quelle heure, parce que justement le cadre c'est super important. Il y a un cadre à respecter, on cherche ce cadre-là, parce que quand ils rentrent chez eux, pour la plupart, ils jouent avec les règles, ils vont juste s'approprier cette règles et ce cadre pour avancer »
(C. Educateur sportif, Calais)

Présence d'éducatrice

La présence d'une éducatrice peut parfois être une vraie force qui sera source de motivation supplémentaire. Pour d'autres, cela permettra de lever certains freins.

« Les filles veulent souvent des éducatrices, parce qu'il y a souvent un rapport de force entre les filles et les garçons dans les quartiers et puis, une fille qui a ses règles aura beaucoup plus de mal à expliquer les choses à son prof.
H : C'est un frein ?
S : Non ce n'est pas un frein. Mais dans un premier temps, il faut qu'il y ait plus d'animatrice pour faciliter. Il n'y a pas assez d'animatrice et de structure qui cible un peu ce public »
(S., Educateur sportif, Lille)

« Il y a des filles qui ne font pas de sport du tout, parce qu'il faudrait qu'il y ait quelqu'un à un moment donné qui va correspondre à leurs attentes. Je ne sais pas, par exemple, si une fille leur demande de venir, peut être que certaines viendront, alors qu'avec un animateur garçon elles ne viendront pas. On remarque en fait, qu'à la mairie on a des femmes qui s'occupent de femmes mais dans les clubs et les centres sociaux ce sont souvent des mecs »
(R., Educateur sportif, Lille)

Toutefois, c'est la compétence de l'éducateur qui va être déterminante et qui subsumera la question du sexe.

« Donc au fil du temps on a renforcé nos équipes en intervenants masculins et féminins parce que pour les familles c'est un gage de confiance même si à partir d'un certain moment vraiment la confiance quand elle est acquise que ce soit l'intervenant masculin qui intervienne cela ne pose plus vraiment de problème mais sur certains sites, il est nécessaire qu'on réinjecte une fille dans l'équipe pour qu'elle prenne en compte une dynamique de filles qui a besoin d'être soutenue et accompagnée. C'est ponctuel parce qu'on se refuse de faire quelque chose d'incontournable. On refuse de rentrer dans ce genre de choix, on ne se pose pas la question en ces termes. On recrute d'abord du personnel compétent et motivé et on essaye d'assurer l'équilibre entre les intervenants. Mais le sexe de mon intervenant n'est pas ce qui détermine le fait que je le recrute ou pas.
(V., Educatrice sportive, Montpellier)

La mixité comme un frein ou catalyseur

Favoriser la pratique entre filles : Certaines associations de quartiers voient la pratique entre filles nécessaire, surtout si les filles n'ont pas assez d'expérience et qu'elles manquent de confiance en elles. Se mélanger d'emblée avec les garçons, dans un environnement hostile, risque d'amplifier l'inactivité des filles. Pour les adolescentes qui ont une mauvaise image d'elles et de leur corps, passer dans un premier temps par une activité non mixte (et donc plus rassurante), leur permettrait de prendre le temps d'apprécier l'activité en soi, dans un cadre favorable et d'entamer ce travail sur elles (S. Educatrice sportive, Lille). A Montpellier, dans l'expérience « Elles bougent ! » l'éducatrice a pu, dans un cadre non mixte, se laisser le temps d'évoluer avec les filles (3 ans, 3h tous les samedis) afin de s'adapter à elles. Dans un cadre mixte, la pression des garçons, n'aurait pas permis cette installation de l'ensemble du groupe (dizaine de filles) dans l'activité physique (F., Educatrice sportive, Montpellier).

La mixité comme frein : Du côté des filles, une majorité ne vit pas bien la pratique mixte avec les garçons qui les censurent, les empêchent de pratiquer comme elles veulent et à leur rythme. Elles vivent mal la mixité surtout quand elles sont obligées de se mélanger aux garçons (plus nombreux, plus actifs et parfois plus agressifs dans la pratique) (« Allez les filles », Montpellier).

La mixité comme catalyseur : Pour les filles, pratiquer avec les garçons offre des avantages pour compléter les équipes, les poussent à se mettre à leur niveau et à faire des actions plus intéressantes que si elles restaient qu'entre filles (St-Ouen, 2d Pro). Du côté des acteurs, la mixité a plusieurs avantages (même si certaines adaptations sont parfois nécessaires) : « les filles et les garçons se nourrissent » (C., Responsable des sport, calais), « heureusement que les classes sont mixtes, la mixité est très importante » (C., Professeure d'EPS, Montpellier), « cela valorise les filles d'être comparées aux garçons (...) il y a une forme de séduction d'être reconnue dans l'activité et dans la mixité » (I., Responsable d'Association, Evry), « elles osent beaucoup plus, tout en se protégeant et en ayant plus de détermination » (J., Educateur sportif, Calais), « En démixant on crée des problèmes de mixité. En rentrant dans cette logique on ne va jamais pouvoir s'en sortir. Il faut pratiquer de manière globale (...) en les stigmatisant on ne permettra pas aux filles de s'émanciper » (M., Professeure d'EPS ? Lille), « mixité oui mais sociale [dans un autre quartier] avec d'autres types de garçons, car avec les garçons d'ici, c'est ingérable et ça demande beaucoup d'énergie. Car c'est plus un problème de culture de quartier » (C., Professeure d'EPS, Montpellier), « il ne faut pas mettre en place des activités spécifiques filles, car cela amplifie les problèmes et les installent dans une différence qui devient irrattrapable » (A., Educatrice sportive, Montpellier)

La mixité est parfois vue comme un problème qu'il faut affronter pour favoriser le vivre ensemble : « La mixité fonctionne à l'extérieur du quartier. Faire pratiquer les filles entre elles, ça ne pose aucun problème. Mais l'idée c'est qu'à un moment il faut les faire travailler ensemble. De plus ce n'est pas parce qu'ils sont ensemble, qu'ils sont réellement ensemble en situation de mixité » (Y., Educateur sportif, Montpellier)

Les aides financières

Pour certains acteurs, elles sont assez nombreuses : il y a toujours la possibilité de pratiquer une APS peu onéreuse. Selon eux, ce n'est pas en diminuant les prix qu'on attirera plus de filles. Le problème serait ailleurs.

« On ne peut pas dire « je ne fais pas de sport parce que c'est trop cher ». Je sais bien que 10€ pour une famille, ça peut représenter beaucoup, mais je pense que cet argument-là, est plus un alibi qu'un frein.

Aujourd'hui, presque tous les clubs proposent des paiements échelonnés, il y a les tickets loisirs de la CAF, il a aussi en fonction des villes des dispositifs pour les jeunes qui les aide à payer leur licence, pour les familles en difficultés, et tous les sports à équipements on peut toujours se le faire prêter ou le louer. Donc pour moi dire que c'est trop cher je trouve que c'est un alibi »
(P, Responsable des sports, Evry)

Pour d'autres acteurs, elles sont peu disponibles, pas efficaces, et pas adaptées (surtout pour les familles très nombreuses).

« Oui il y a des aides, mais c'est pour les activités municipales, sport loisir, mais en même temps c'est par rapport au quotient familial, et quand on parle d'une famille avec 2 ou 3 enfant c'est gérable, mais pas quand on a des familles qui ont plus de 6 enfants »
(L, Responsable d'association, Evry)

Enfin, la gratuité totale semble être un élément qui pourrait être contre-productif au niveau de l'engagement et de l'implication dans les activités.

« Dans l'association, j'ai trouvé des choses qui n'allait pas, déjà la quasi gratuité, parce que du coup, tu as des jeunes qui viennent puis des jeunes qui ne viennent pas. L'association se positionne en disant « on est gentil, venez » mais je voulais passer un message, il faut arrêter. Parce que c'est aux parents de prendre un choix, à un moment donné, il faut aussi les mettre en situation de « moi je fais le choix que mon gamin il fasse du soutien scolaire pour avoir une meilleur scolarité et du coup je m'investie. Pour moi il est hors de question que je fasse un truc de gratuit. Après il ne faut pas que ça soit une contrainte, il ne faut pas que ça les pénalise, mais bon 20€ dans l'année. Il faut qu'il y ait un investissement, parce que dans la vie rien n'est gratuit. Et puis c'est aussi une marque de sérieux »
(F. Educatrice sportive, Montpellier)

Ces différents points de vue soulignent la nécessité d'une réflexion locale quant aux aides financières.

La dimension religieuse

Pour certains acteurs, c'est une dimension problématique sur laquelle il faut se concentrer. Les cours coraniques sont vus comme une concurrence directe.

« fermer les cours coraniques, pas [les cours] d'arabe parce qu'il ne faut pas mélanger mais sincèrement c'est un fléau, je pense que tout le monde le sait, peu le dise, mais sincèrement avec ces écoles-là, il ne faut pas se leurrer, on est en concurrence sauf que nous on ne fait pas le poids, on les a 2 à 3h par semaine, et tu t'aperçois que les gamins c'est 3h le mercredi, le samedi et même le soir donc voilà, on est en concurrence et on ne fait pas le poids »
(J., Responsable des sports, Montpellier)

Une majorité d'acteur dit cependant que les aspects religieux ne sont pas un problème. Ils servent surtout à masquer des problèmes de timidité, de manque de compétences, de manque de moyen financier, etc...

« Les filles ne vont pas vouloir aller nager, on va dire que c'est à cause de la religion, alors que réellement ce qui se cache derrière c'est le fait de ne pas avoir pratiqué étant jeune. Alors comme elles sont en difficulté, elles vont dire « je n'ai pas le droit de faire, à cause de ma religion, alors que ça n'a rien à voir »

(R, Professeur d'EPS, Lille)

« C'est de la démagogie, dans mes créneaux j'ai plein de filles qui portent le foulard, elles font de sport et elles ne demandent que ça. La minorité qui vont dire que c'est à cause de la religion qu'elles ne font pas de sport c'est parce qu'elles sont timides, d'autres doivent assister leur mère et ensuite parce qu'elles n'ont pas forcément l'argent pour s'inscrire dans un club de sport ou parce qu'il n'y a pas forcément le sport souhaité. Grosso modo c'est ça le problème. »

(S., Educateur sportif, Lille)

Partie 4 : Discussion

1/ A partir de l'analyse thématique des différentes populations

Malgré le peu d'offre disponible qui ne répond pas entièrement à leurs attentes, les filles ne sont pas réfractaires à l'idée de pratiquer des APS, mais cela ne doit pas se faire dans des situations rigides et strictes qui ne leur laissent pas la possibilité de se faire plaisir. Ces situations sont mal vécues et ne leur donnent pas envie de s'épanouir dans l'activité. A travers la définition de l'activité physique qu'elles donnent, le fait d'avoir peu d'expériences positives, empêche de faire référence à des émotions particulières. L'aspect psychologique, mis en avant chez les filles, pousse à croire que cette dimension peut être un levier intéressant à exploiter. On observe également qu'elles ont très peu de connaissances autour du sport et surtout dans sa dimension santé, physiologique et anatomique. Plus particulièrement, la fatigue et la douleur sont mal vécues.

L'APS va également apparaître chez les filles dans sa dimension « image de soi » au travers des discours qui donnent une grande importance à la beauté physique et la maîtrise du poids. Les discours dominants autour de l'obésité et la nécessité d'être belles et fines, véhiculés majoritairement dans les médias, semblent avoir plus d'impact sur la construction de l'APS que sur l'expérience personnelle (souvent réduite) et les discours internes véhiculés dans l'éducation (qu'elle soit familiale ou scolaire).

Les acteurs vont décrire les filles qui ne pratiquent pas d'APS dans les ZUS comme passives, subissant un ensemble de freins qui sont souvent exogènes. Cette dimension exogène mise en avant peut être structurelle, institutionnelle, sociale, collective ou culturelle. La dimension psychologique et émotionnelle des filles est peu prise en considération par les acteurs. Cet écart, entre les représentations des filles et celles des acteurs, est à prendre au sérieux et pourrait expliquer que les propositions (ou les formes d'activités) ne soient pas véritablement adaptées à la population. On va retrouver ce même type de d'écart entre les valeurs extrinsèques et intrinsèques, dans les freins données par les acteurs. Ces derniers sont plus structurels et institutionnels en se focalisant essentiellement sur les actions pédagogiques, liées à l'enseignement ou à l'organisation de l'APS.

Des thématiques émergentes sont traitées différemment par les participant.e.s de la recherche action. C'est à ce niveau qu'on constate que les freins financiers, les freins parentaux, les freins religieux et la mixité ne seront pas appréhendés de la même manière entre les différentes filles et les différents acteurs. Au niveau des pistes d'actions, des ambivalences semblables apparaissent entre des actions focalisées autour de la mixité, de la religion, des aspects financiers et de la mise en place d'actions pédagogiques spécifiques.

A travers ces résultats, on note qu'entre les filles et les acteurs, les éclairages ne sont pas les mêmes. L'analyse des besoins des filles ne semble pas être faite chez les acteurs, ce qui peut expliquer que les actions ne soient pas véritablement adaptées à leurs demandes. Un parallèle est à faire avec les travaux de Pierre Bourdieu. On retrouve des focus similaires entre les acteurs sportifs et les travailleurs sociaux décrit dans *La misère du monde* (1993). Les travailleurs sociaux, mandatés par l'état ou les municipalités pour assurer les services publics élémentaires, avec peu de moyens nécessaires, sont pris dans des contradictions, et se sentent en rupture de contrat voire inutiles (Bourdieu, 1993). Il y a dans les réponses des acteurs une manière similaire de montrer les difficultés d'un système qui ne leur donne pas assez de moyens pour faire un travail difficile sur le terrain. Ils se focalisent essentiellement sur ces éléments de compréhension en oubliant les autres qui concernent plus les filles elles-mêmes.

2/ Les discours en jeu dans les deux populations

Discours en jeu chez les filles et impact sur l'Activité Physique et Sportive (Figure 3)

Les filles reproduisent des discours différents qui vont avoir un impact négatif sur la vision de l'APS. Plusieurs types de discours sont relevés : des discours intrinsèques autour de la santé et du bien-être psychologique ; des discours extrinsèques qui concernent les aspects institutionnels, les aspects parentaux (responsabilité et protection), les aspects utilitaires et les aspects financiers. En associant le discours de santé à celui de la beauté hétérosexuelle, elles vont vouloir pratiquer une APS majoritairement dans le but de perdre du poids. En nous parlant des règles douloureuses et de la fatigue toujours très importante, le discours biologique va alimenter celui de la dépense d'énergie. Dans ces conditions, il est difficile pour elles d'atteindre les objectifs fixés (ici, perdre du poids) ce qui a un impact négatif sur la perception des APS.

Rares sont celles qui recherchent du plaisir, de la technique ou du dépassement de soi. Les discours autour de la compétition sont connotés négativement. Ils sont associés aux discours psychologique et hédoniste. Elles disent ne pas avoir confiance en elles (ou ne pas avoir assez de force pour se confronter aux autres) et préféreront pratiquer pour le plaisir sans enjeux. Elles se mettent également une forme de pression pour ne pas déplaire aux regards/jugements des autres. Enfin, la relative invisibilité des athlètes féminines dans les différents médias fait qu'elles ne se sentent pas particulièrement légitimes pour évoluer dans ce champ social.

Au niveau des discours extrinsèques, elles pensent que les institutions ne s'intéressent pas à elles, puisqu'elles ne sont pas présentes/visibles sur le terrain. L'inutilité supposée du sport est souvent mise en avant : elles disent avoir « d'autres choses plus importantes à faire », « ne pas avoir le temps », que « c'est trop compliqué » et se demandent concrètement ce que l'APS peut leur apporter.

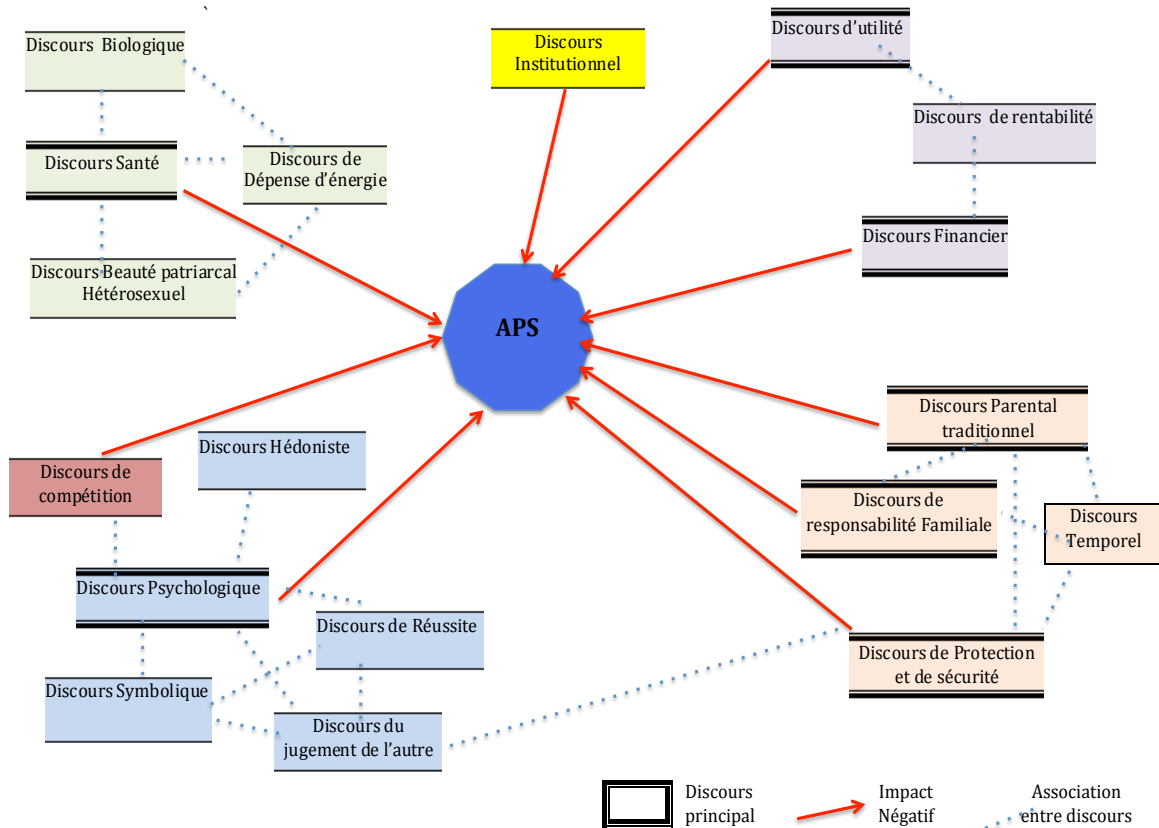


Figure 3 Les discours en jeu chez les filles et leur impact sur l'Activité Physique et Sportive

Au niveau des aspects financiers, c'est surtout l'aspect onéreux de la pratique et le manque d'aides *ad hoc* qui est mis en avant. Associé aux discours de rentabilité, les filles vont trouver que les APS ne sont pas prioritaires, qu'il y a d'autres achats plus importants à faire pour elles ou leurs familles (vêtement, alimentation, autres loisirs, etc....). Dans ces quartiers ZUS, le discours parental traditionnel associé aux discours de protection et de sécurité, vont connoter négativement le monde extérieur. Difficile de pratiquer une activité dans des conditions de mixité et dans des activités qui n'offrent pas assez de sécurité aux parents. Dans les familles très nombreuses, les filles vont souvent devoir aider les mères dans les tâches quotidiennes. Tous ces aspects contribuent à éloigner les filles d'une pratique physique régulière.

Les discours de référence en jeu chez les acteurs parlant des filles et leurs impacts sur l'Activité Physique et Sportive (figure 4).

Dans les *verbatim* des acteurs, les discours institutionnels vont prendre une plus grande place que chez les filles : les acteurs vont critiquer le manque d'actions à destination de ce public. Pour eux, cela tend à prouver que les filles des ZUS ne sont toujours pas une priorité : il y a peu d'offre, l'investissement et les installations ne sont pas adaptées, les éducateurs sur le terrain ne sont pas bien formés pour se confronter convenablement à ce public spécial, les dispositifs se juxtaposent avec peu de cohérence, les actions se font par facilité avec une faible culture commune et peu de travail en réseau. D'une manière générale, les installations sont saturées et les actions visent prioritairement les publics mixtes, ce qui finit par ne pas toucher les filles (vision androcentrique des actions). D'autre part, certains acteurs sont peu motivés pour travailler avec elles et dans certaines municipalités les budgets ne permettent pas d'agir concrètement pour elles sur le terrain. Le discours institutionnel est associé au discours temporel, car les actions sont souvent menées dans l'urgence, dans des réseaux privilégiés, avec des stratégies fermées, qui peuvent exclure, sont peu innovantes et sans garantie d'avoir une efficacité perdurant dans le temps. L'EPS, miroir de l'APS, va également être critiqué car son cadre d'enseignement sous-tend des contraintes qui finissent par repousser les filles : trop strict, trop rigide, et proposant toujours les mêmes activités. Certains éducateurs pointent du doigt le désinvestissement de certains professeurs d'EPS et d'une manière indirecte, leur manière d'entretenir la non-activité des filles. Le discours institutionnel, associé aux discours temporels, de formation et du cadre d'enseignement de l'EPS, vont d'une certaine manière avoir un impact négatif sur la pratique physique et sportive des filles vivant dans ces secteurs ZUS. Les discours de compétition associés aux discours de performance dans les clubs, et aux discours d'échec des filles (souvent liés à des dimensions psychologiques) traduisent l'implication réduite des filles dans les APS. Le discours religieux apparaît quasi-uniquement chez les acteurs, directement associé à la non-pratique des filles, principalement dans les villes de Marseille, Montpellier et St-Ouen. Les discours autour de l'adolescence vont avoir une place importante chez les acteurs. Les discours autour du désinvestissement parental seront associés aux discours de responsabilité familiale et aux aspects financiers évoqués précédemment. Le discours de sécurité est associé aux discours du quartier « ghetto » qui ne permet pas aux filles de sortir sereinement et de s'épanouir dans un environnement jugé hostile.

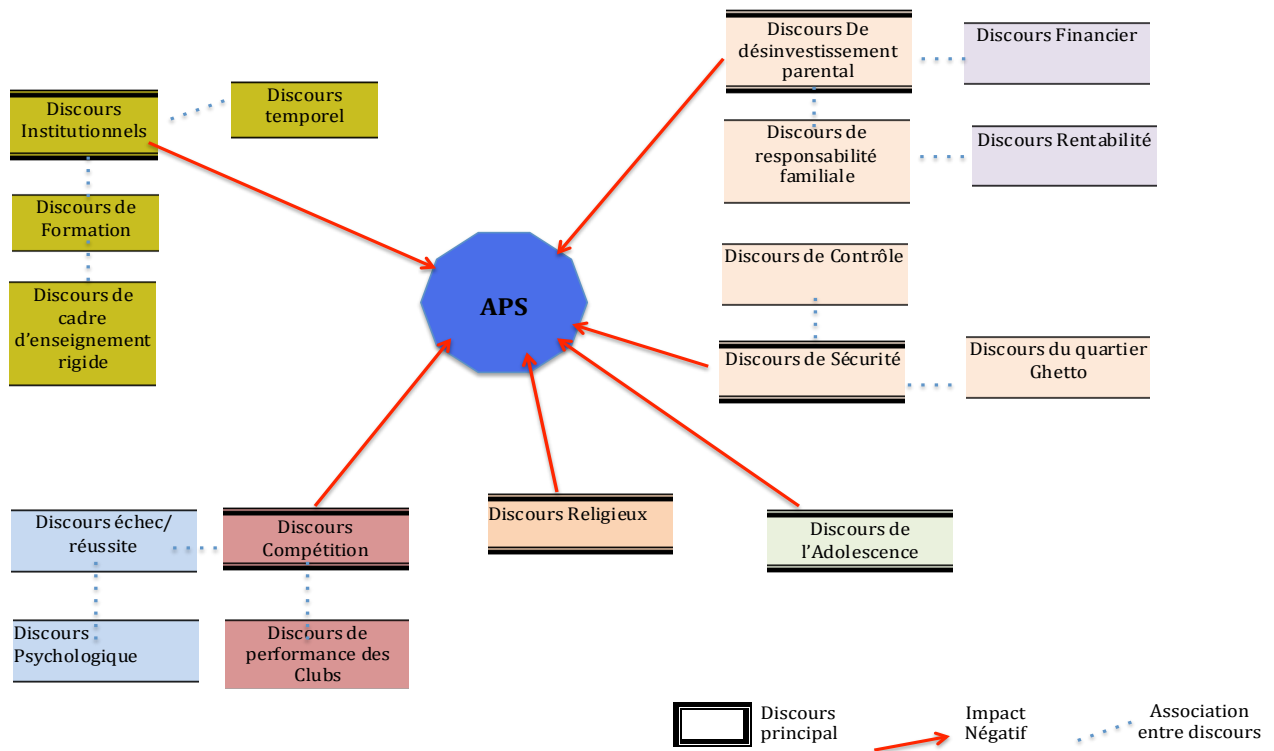


Figure 4 : Les discours de référence en jeu chez les acteurs parlant des filles et leur impact sur l'Activité Physique et Sportive

Analyse des discours en jeu dans les deux populations

Les décalages entre plusieurs discours des filles et des acteurs mettent en relief certains leviers potentiellement intéressants à actionner. Pour les acteurs, les filles sont vues comme passives face aux différentes influences exogènes qui ne leur permettent pas de pratiquer et de s'épanouir dans une APS. Le décalage entre les discours institutionnels et les discours propres aux filles, amène à penser qu'ils connaissent peu cette population dans ses subjectivités. Pour certains, une autre explication réside dans le fait qu'ils sont contraints d'appliquer des méthodes (et des offres) coercitives (et peu modulables) sur le terrain. Cette question de la connaissance de la population et de l'adaptation de certaines contraintes institutionnelles doit être travaillée pour assurer un environnement serein et plus productif pour (et avec) les filles.

Du côté des filles, les discours sur la beauté montrent qu'il s'agit d'un critère important. Cependant, n'ayant pas de connaissances plus approfondies sur la santé, et le bien être que peut apporter une APS régulière ; ni la confiance et l'estime de soi nécessaire, les

filles ont tendance à ne pas vouloir s'inscrire dans une pratique physique régulière. Le discours psychologique a une place centrale, que ce soit dans les représentations de l'APS ou dans les freins mis en avant. Elles ont besoin de mieux se connaître, d'évoluer dans un environnement agréable (qui les rassure) pour pouvoir agir sans préoccupations. Elles vont aussi avoir besoin d'accompagnement pour évoluer dans un environnement qu'elles ne connaissent pas. Il y a un triptyque qui émerge : les filles doivent d'abord avoir assez de connaissance sur le sport, puis se suffisamment en confiance, pour comprendre que cela va être utile pour elles. Elles pourront alors véritablement s'investir (seule ou avec l'aide d'un éducateur) et consacrer du temps (et de l'argent) dans une activité. La compétition n'ayant pas de résonance pour elles (ou étant même parfois un frein rédhibitoire), c'est en travaillant d'abord sur ce triptyque, qu'on pourra espérer que la mise en action objectivée puisse ensuite permettre aux filles d'accepter plus de challenge et de compétition dans un environnement fluctuant. Ensuite, les filles ne pourront pas se détacher des obligations familiales si elles n'ont pas le soutien des parents et plus spécifiquement des mères (on note d'ailleurs un nombre significatif de familles monoparentales). Il faut donc engager les mères dans le même type de découverte de l'activité proposé aux filles (en mettant en avant les aspects santé, bien-être psychologique et épanouissement physique) pour qu'elles puissent bien comprendre les enjeux et les effets d'une APS régulières. Elles seront alors plus à même de pouvoir détacher du temps pour leurs filles. Temps libre qui sera vu comme important. Il s'agira également de les sensibiliser à les accompagner dans ce processus d'activité physique régulière. L'image véhiculée dans le quartier, dans les institutions scolaires ou avec le groupe d'amis est un facteur important. En travaillant autour de la connaissance de soi et de l'estime de soi, il sera possible aux filles de mieux agir, mieux s'affirmer et d'être moins influencées par le regard ou le jugement des autres. C'est à ce niveau qu'un travail autour du leadership et de l'empowerment pourra se faire. L'empowerment peut être défini comme le développement des capacités à choisir, à décider en fonction du choix et à agir en fonction de sa décision. C'est un processus qui favorise la participation, la compétence technique, l'estime de soi et la conscience critique. Il s'agit donc de permettre de renverser la démarche d'action qui ne sera plus ascendante, mais qui se fera « avec » et non « sur » elles (Vallerie, 2012).

3/ Propositions d'actions

Propositions rapides d'action (Court terme)	Propositions plus longues à mettre en place (Moyens-long terme)	Divergences entre les filles et les acteur.e.s
1- Redonner du sens à l'effort physique et à l'APS.	5 - Développer une offre adaptée aux filles et assurer la sécurité de la pratique avec des éducateurs compétents.	Les aides financières
2- Renforcer la variété des APS, être plus sur le ludique, le social, et moins sur la compétition.	6- Encourager le développement du travail en réseaux	Mixité vs. entre filles. Les acteurs doivent pratiquer avec les filles
3- Développer la prise en compte de la dimension psychologique, du leadership et de l'empowerment. Créer des espaces de parole pour les accompagner, les aider à déconstruire les stéréotypes et à dépasser les freins quotidiens.	7- Mettre en place un système de mentorat/tutorat pour permettre les phénomènes de contagions sociales. Développer des actions incitatives conduisant les parents à pratiquer des APS avec leurs enfants. Toucher directement les filles en utilisant une application sur téléphone mobile, qui permettrait de développer leur leadership et d'entretenir l'énergie positive de la communauté des filles qui veulent faire du sport ou qui sont intéressées par cette idée.	Cadre, discipline vs. souplesse
4- Développer une forte communication de proximité avec les familles. Les sensibiliser le plus tôt possible aux APS avec leurs parents. Assurer la sécurité en accompagnant les filles aux lieux de pratique. Proposer de faire des APS à l'extérieur du quartier pour une meilleure mixité et ouverture sociale.	8- Faire en sorte que les filles aient un temps libre régulier pour elles et qu'il soit respecté par la famille. Améliorer la formation des acteurs. Pérenniser des postes d'éducatrices/teurs disposant de ces compétences spécifiques d'accompagnement.	Mixité de l'équipe d'éducateurs Religion

Tableau 12 : Synthèse des propositions d'action à mettre en place (court terme et moyen long terme) et divergences entre les populations.

Propositions rapides d'action (court terme)

1- Redonner du sens à l'effort physique et à l'APS (connaissances physiologique et anatomique). Insister sur les bienfaits de l'APS sur la santé. Déconstruire les discours sur la beauté/maigrir (difficilement atteignable). Proposer des discours alternatifs plus maitrisables et intéressants pour ces filles vivant dans les ZUS (ex : expliquer en quoi une APS régulière peut permettre d'être plus forte psychologiquement, moins fatiguée, moins stressée, plus rentable, mieux organisée).

2- Renforcer la variété des APS en insistant sur le plaisir et la dimension ludique, dépasser les seules logiques de compétition et contraintes. La dimension compétitive de certaines pratiques/cadres, ne les place pas dans un contexte positif. Au lieu de proposer des activités qui les éloignent de leurs attentes, l'activité plaisante serait plus efficace en allant dans le sens de leurs besoins et du plaisir partagé. Une pratique plus en attente avec leurs aspirations va pouvoir renforcer le leadership, la confiance et l'estime de soi. L'aspect compétition pourra ensuite être intégré lorsque la maîtrise corporelle sera assez grande et que le contexte de pratique sera assez connu/agréable/maitrisé. Les filles interrogées apprécient quand l'éducateur pratique avec elles et ont du mal à comprendre la distance imposée par le professeur d'EPS. Pratiquer avec elles peut donc faciliter leur mise en action.

3- Développer la prise en compte de la dimension psychologique, la connaissance de soi, la confiance en soi et la valorisation en les écoutant, en s'intéressant à elles, tout en cherchant à les rendre autonome et à les responsabiliser (leadership et empowerment). Permettre aux filles de vivre des activités corporelles épanouissantes avec plaisir, sans stress, sans pression, sans avoir peur du jugement de l'autre. Encourager la verbalisation et la communication collective, vecteurs essentiels d'une meilleure connaissance de soi et d'une lutte contre les stéréotypes de genre. notamment à travers la création de lieux et espaces de dialogue créés pour elles, par elles et avec elles. Cette verbalisation peut se faire autour de l'activité (avant, pendant, après) ou dans ces lieux spécifiques, dans lesquels elles pourront se sentir bien, se retrouver et avoir accès à toutes les informations nécessaires pour les accompagner au quotidien dans leurs démarches administratives et leurs activités. L'éducation *via* différents

médias (documentaires, films qui mettent en jeu les APS, les expériences plurielles positives des filles dans les différents sports, les freins, les motivations, les exemples, groupes de discussion, etc...) et/ou la vulgarisation scientifique peuvent aussi permettre d'atteindre ces objectifs.

4- Développer une forte communication de proximité avec les familles (faire du porte à porte en allant voir les parents) présentant le cadre de l'APS, les enjeux de la pratique, permettant de les mettre en confiance et créant un contact qui pourra se pérenniser. Des éducateurs sportifs référents peuvent avoir ce rôle. Venir avec toutes les informations nécessaires pour se présenter, promouvoir les APS proposées dans le secteur/la ville, répondre à leurs questions dans le but de mieux les orienter vers des pratiques adaptées à leurs goûts. Cet éducateur sera concrètement l'intermédiaire entre les filles, les familles, les différents acteurs, les institutions sportives et les services administratifs associés à ces pratiques. Il pourra également assurer le suivi et l'accompagnement d'un groupe de filles dans le quartier. Ce temps de présentation et de discussion est nécessaire pour rassurer les parents et les aider à construire une culture commune autour des APS proposées. Ces connaissances en constructions permettront aux parents et à la famille de dépasser les préjugés, de déconstruire les stéréotypes et de lever les inquiétudes autour de l'APS. Avec l'accompagnement d'acteurs impliqués, rassurants et professionnels, il sera possible de permettre la pratique des filles dans une structure plus ou moins proche du domicile et de trouver directement des solutions aux problèmes soulevés, en impliquant les parents. Cette culture commune se fera aussi autour des règles nécessaires à respecter pour permettre aux filles de pratiquer régulièrement. Il est important de rétablir du sens dans l'APS avec l'accompagnement et le soutien des parents pour mieux épauler les filles dans les moments où la motivation pourrait être plus faible. **Sensibiliser les filles le plus tôt possible à l'APS avec leurs parents** (à un âge, avant la puberté, où la mixité n'est pas un problème) et ainsi très vite faire un travail de déconstruction sur les stéréotypes de genre freinant la participation des filles dans les APS. Assurer la sécurité en accompagnant les filles entre lieux de pratique et le quartier (RDV mini bus, avec le groupe et l'éducateur pour les accompagner). Cet accompagnement n'est pas fait pour durer dans le temps, mais va permettre aux filles d'acquérir un habitus sportif et de se détacher du jugement des autres, afin d'encourager des pratiques physiques régulières sur le long terme. Proposer

de faire des APS à l'extérieur du quartier pour réduire le jugement et le phénomène d'auto-élimination ou d'auto censure, assurer une meilleur mixité sociale/d'autres références culturelles et surtout leur donner d'autres perspectives de pratiques.

Propositions plus longues à mettre en place (moyen-long terme)

5- Développer une offre adaptée aux filles. Prendre en compte les activités qu'elles ont vraiment envie de pratiquer en les sondant et en mettant à disposition des infrastructures, des spécialistes de la pratique habitués ou formés pour travailler avec ce public spécifique. Améliorer les infrastructures pour que les filles s'y sentent bien. En ce qui concerne les city stades ou les gymnases (avec des créneaux ouverts au public), il faut permettre aux filles de pouvoir les utiliser avec la présence d'un éducateur, référent et organisateur sur les lieux de pratique, afin de les rassurer, de sécuriser les lieux et d'éviter aux garçons (habitués) d'accaparer ces espaces. Mettre en place un planning des pratiquants avec un système de réservation qui assurera l'équité et la possibilité de pratiquer pour toutes et tous. En parallèle, et pour désamorcer d'éventuels conflits, conserver des créneaux de pratique libres, sans aucune restriction de ce genre.

6- Encourager le développement du travail en réseaux (éducateurs et professeurs d'EPS dans les écoles et dans les quartiers), en impliquant les clubs sportifs, afin de développer une réelle politique pédagogique d'accompagnement collectif. Favoriser le développement d'actions en commun, permettre de répondre aux problèmes, aux demandes des différents acteurs/des différents publics et favoriser la création de projets en commun. Les professeurs d'EPS et éducateurs pourraient accompagner directement les élèves dans les clubs à des entraînements « portes ouvertes ». Les éducateurs sportifs sont déjà de plus en plus impliqués aux seins des institutions scolaires. Il faudrait pousser à cette visibilité et permettre des projets collectifs entre éducateurs et professeur d'EPS. Les professeurs d'EPS pourraient aussi venir dans les activités sportives proposées dans les quartiers, pour changer l'image souvent négative que les filles ont d'eux. Il faut aussi envisager que les entraîneurs impliqués dans leur ville, puissent venir à la rencontre des filles dans les quartiers pour mieux les connaître et ainsi mieux s'adapter à leurs caractéristiques, leurs attentes et

leurs difficultés. Le travail en réseaux pourrait permettre de répondre facilement à des demandes particulières des filles.

7- Mettre en place un système de mentorat/tutorat dans les différentes structures (scolaires ou associatives) pour répondre au besoin de disposer de modèles (famille, quartier, école, médias), et développer les phénomènes de contagions sociales. Les filles n'ont pas d'exemples de sportives en tête, contrairement aux garçons qui peuvent plus facilement s'identifier aux sportifs. Importance de toucher toutes les filles et tous les niveaux (pas seulement des sportives de haut-niveau, trop loin de la réalité des filles). Cela peut très bien se penser au sein de la ville ou des établissements scolaires en mettant en avant des filles qui aiment et présentent leurs pratiques sportives, dans la diversité pour briser certains stéréotypes et certaines représentations sociales. Cela permettrait de sensibiliser et de donner envie à d'autres filles d'expérimenter ces activités. Un système de tutorat pourrait aussi permettre à des filles/jeunes femmes sportives d'accompagner des filles non-sportives au club ou dans d'autres lieux de pratiques. Ce système de tutorat représentera pour elles un processus qui permettra de changer le regard sur les APS, d'activer le processus d'identification et de convaincre les jeunes filles qui ne sont pas encore passées à l'action de ne plus se concentrer sur les freins et les éléments négatifs mais de se nourrir des points positifs de leurs expériences (collectives). Il faut aussi développer des actions incitatives conduisant les parents à pratiquer des APS avec leurs enfants. Il faudrait **directement toucher les filles** en utilisant un support technique qu'elles peuvent affectionner : par exemple, une **application sur téléphone mobile** qui permettrait d'échanger des informations importantes, de répondre directement à leurs questions, de détailler les offres, les aides financières et toutes les possibilités qui sont offertes dans leur quartier, leur ville et aux alentours. Cette application permettrait également aux filles de s'organiser, d'entretenir un nouveau réseau social, de développer le **leadership** et **d'entretenir l'énergie positive** d'une communauté des filles qui veulent faire du sport ou qui sont intéressées par cette idée. Ce fonctionnement de type réseau social permet d'implémenter une organisation autogérée, avec des objectifs, des discussions et des propositions, à l'initiative des filles non pas imposée par des contraintes exogènes (institutions, quartier, famille, amis, etc...). Des actions de tutorat ou de mentoring peuvent également être pensées pour accompagner les filles dans un processus actif qui

permettent de changer leur regard sur les APS et de passer à l'action. Compte-tenu de la faible représentation des sportives dans les médias, il pourrait être envisagé de mettre en valeur des jeunes filles qui pratiquent différentes APS (dans un cadre similaire aux blogs interactifs et réseaux sociaux), à différents niveaux, de différents âges et qui sont passées par des situations similaires pour ainsi activer le processus d'identification. Le **leadership** est un état nécessaire pour permettre aux filles de s'imposer face aux multiples sollicitations familiales. C'est un levier potentiellement intéressant à actionner pour respecter le temps et les activités des filles et ainsi éviter l'abnégation face aux obligations familiales. Ce même travail autour de leadership permettra également d'entamer un travail collectif sur les valeurs des filles autour de la « beauté du corps » et de faire émerger des possibilités d'action : réduire le discours hégémonique qui hypersexualise les filles, les aider à se recentrer sur elles, sur la connaissance de leur corps dans le domaine physiologique et de la santé, augmenter la conscience de soi, de leur force et de leur faiblesse. L'estime personnelle produite permettra de réorienter les actions non pas vers le regard/le jugement des autres ; mais vers le ressenti, l'évaluation et le bien-être personnel dans l'APS. Ce leadership permettra également aux filles de mieux s'adapter aux différentes perturbations extérieures (par exemple le jugement des autres dans le quartier ou les sollicitations familiales) tout en étant mieux accompagnées dans leur environnement.

8- Faire en sorte que les filles aient un temps libre régulier pour elles et qu'il soit respecté par la famille. Cette proposition amène à prendre en compte la dimension familiale (garde de petits frères/sœurs, courses à réaliser, etc...). Dans ce cadre, une aide extérieure venant des autres acteurs de terrain permettrait de mieux accompagner les familles dans le besoin. Si la fille voit que la mère a besoin d'aide elle aura du mal à pratiquer une APS régulièrement. Le sentiment de culpabilité relevé dans les *verbatim* freine certaines filles : elles veulent faire du sport mais elles ne peuvent pas. Il est clair que les mères, souvent seules pour s'occuper de la famille, doivent se sentir dépassées par les tâches et obligations familiales. Dans ces cas-là, les filles sont un moyen rapide et efficace pour aider la mère. Cette aide est accessible mais n'est sûrement pas la plus adaptée pour l'équilibre et le bien-être des filles et de l'ensemble de la famille. Les mères doivent pouvoir recevoir de l'aide d'un collectif (assistante sociale, groupe de parole, aide psychologique lorsque les difficultés sont trop grandes)

pour mieux s'organiser. Il faudrait aussi que les frères puissent s'impliquer dans les différentes tâches. Ce rééquilibrage permettrait à chacun d'avoir une place plus adaptée, des actions efficaces et libèrerait plus de temps aux filles et aux mères. Dans ce cas-là, un travail autour du leadership et l'empowerment pourrait être une manière intéressante pour recentrer les filles/les mères et leur permettre de s'épanouir physiquement malgré les contraintes évidentes. Les familles associent souvent la pratique sportive à un loisir et donc à une perte de temps. En donnant les informations importantes autour de la santé, du bien-être physique, et psychologique, en ayant des exemples de réussites mis en avant et en permettant aux familles d'expérimenter ces bienfaits, il sera alors possible pour elles de laisser plus de temps aux filles pour pratiquer des activités physiques. Il faut également améliorer la formation des acteurs aux spécificités de ces populations et pérenniser des postes d'éducatrices/teurs disposant de ces compétences spécifiques d'accompagnement. Le turnover des éducateurs sur le terrain est mal vécu par les filles et ne permet pas d'instaurer une relation de confiance nécessaire pour elles et leurs familles.

Partie 5 : conclusion

La recherche action a permis aux différentes populations impliquées dans ce sujet de collaborer pour mettre en perspective des caractéristiques, des freins et des actions possibles. Cette participation active donne une vision complexe de la réalité et des expériences vécues et permet de mettre en avant les représentations et les discours en jeu qui vont influencer les relations (perçues ou vécues) qu'ont les filles avec les APS.

Les résultats sont à prendre avec précaution. Dans cette enquête exploratoire, l'analyse avait pour objectifs de réunir des clés de compréhension, de réussir à mieux baliser les problématiques liées à ces populations spécifiques et de dresser des premières typologies concernant les représentations, les freins et les propositions d'action. Il serait intéressant, dans des recherches quantitatives ultérieures, d'approfondir ces aspects pour mieux cerner le poids de chaque élément relevé. En effet, il est évident par exemple que certains freins sont plus prégnants que d'autres et seule une enquête quantitative permettra de les hiérarchiser. Il serait également intéressant dans une future enquête de

compléter ces données en interrogeant des élus au sport mais aussi d'autres filles (venant d'un milieu non ZUS) et d'autres individus qui peuvent avoir une responsabilité dans l'engagement physique et sportive des filles (les parents, la fratrie et les garçons vivant dans les quartiers).

Questions sous-jacentes fondamentales et perspectives d'enquêtes

La question de la fidélisation est en étroite relation avec les offres concurrentes à la pratique sportive (TV, Internet, centres commerciaux, etc....) qui se consomment dans des environnements neutres dans lesquels les filles ont la possibilité de fuir le quotidien, de rêver, de manière anonyme et en sécurité. Ces lieux et ces activités arrivent à représenter une vie qui s'éloigne de leur vie de quartier tout en renvoyant une image idéalisée de la réalité. Ces lieux fantasmés, permettent de pallier aux difficultés quotidiennes vécues et offrent un moyen de lutter contre les dissonances cognitives. Il faut donc se servir de ces expériences particulières pour offrir des activités basées sur les mêmes principes et qui répondent à leurs exigences. Comment se démarquer des autres pratiques, concurrence indirecte des autres loisirs. Certains résultats montrent une concurrence directe et/ou indirecte d'autres loisirs/occupations (par exemple : surfer sur Internet, regarder la télévision, jouer sur son téléphone portable, etc.). Cela constitue une perspective de recherche intéressante. En effet, l'analyse de ces deux formes de concurrence permettrait d'initier une réflexion visant à déterminer les meilleures façons de s'en démarquer. Dans une perspective plus orientée marketing, l'opérationnalisation d'une telle démarche pourrait se faire en s'appuyant sur le modèle de la valeur perçue (cf. *infra*).

Comment s'investir sur cette population et ce sujet, lorsque cela ne rentre pas dans les priorités budgétaires de la municipalité ?

Comment permettre aux différents acteurs de travailler ensemble sans entrer en concurrence, sans remettre en question leur légitimité et leurs champs de compétence ?

Comment regrouper l'ensemble des informations et sur quels supports pour qu'elles soient facilement disponibles aux filles et à leurs parents (offres sportives et aides financières) ?

Comment assurer le principe de laïcité sur le terrain ? La restitution intermédiaire de Montpellier nous a montré combien il était important de se former sur la laïcité et le respect des autres. Ce qui est également apparu, c'est le manque de communication entre les responsables administratifs, des sports, les familles et les filles. Les éducateurs leaders sont bien conscients de la réalité vécue et des préjugés à dépasser. Cependant, sans l'aval de leurs supérieurs, ils ne peuvent pas débloquer certaines situations et engager des actions plus adaptées aux filles. Cette restitution intermédiaire nous a aussi montré combien les représentations sur le sport étaient différentes entre les filles et les parents, surtout au sujet de la pratique religieuse et des freins religieux. Il faut donc favoriser des moments d'échanges entre les différentes instances, entre les différentes générations, entre les jeunes et les acteurs, mais aussi entre les filles et les garçons.

Comment mieux former les intervenants et encourager les échanges d'expériences ? Cela va apparaître surtout pour les jeunes diplômés qui vont devoir prendre en considération d'autres informations pas forcément enseignées dans la formation de base (CAPEPS) ?

Comment motiver les filles pour la pratique physique dans une perspective durable ? De manière connexe à cette étude, développer ce type d'analyse à partir de la psychologie sociale et de la théorie de l'autodétermination (Deci & Ryan, 1985) pourrait apporter (1) un éclairage complémentaire intéressant d'un point de vue scientifique et (2) des outils permettant de mesurer l'impact des actions implémentées. Cette théorie postule l'existence d'un continuum allant de l'amotivation à la motivation intrinsèque et comportant cinq formes de motivations. Pour fidéliser les pratiquants, il faut développer chez eux une motivation autodéterminée (c'est-à-dire intrinsèque). A l'aide des échelles permettant de mesurer le degré et le type de motivation, on pourrait donc évaluer les actions implémentées et savoir si elles contribuent plus à développer une motivation extrinsèque (qui ne favorisera pas un engagement pérenne des filles) ou une motivation intrinsèque (qui favorisera une pratique durable).

Comment répondre à la demande des filles par une analyse des besoins ? Les travaux présentés dans ce rapport peuvent servir de point de départ à un éclairage marketing sur certains problèmes soulevés. Issu de l'orientation marché (Gotteland,

Haon, & Gauthier, 2007) le modèle de la valeur perçue possède un potentiel heuristique significatif. La valeur perçue est la perception par le « client » (ici les pratiquantes potentielles) du rapport entre les bénéfices perçus (par exemple un impact positif sur la santé) et les coûts perçus (par exemple le temps de déplacement). La valeur perçue d'une offre est toujours relative à la valeur perçue des offres concurrentes (ici les loisirs/occupations – cf. *supra*). La valeur perçue d'une offre peut donc être plus ou moins élevée en fonction des offres concurrentes. Les freins à la pratique discutés dans le présent rapport constituent les coûts perçus du modèle de la valeur perçue. Certains résultats présents dans la partie analysant les différentes définitions de l'APS donnent d'ors et déjà des indications sur certains bénéfices perçus. Ces premières données laissent donc apparaître une perspective de recherche intéressante – basée sur le modèle qui vient d'être présenté – pour mieux identifier les motifs de pratique et de non-pratique au regard des loisirs/occupations qui entrent en concurrence avec l'APS.

Comment se positionner pour être le plus efficace ? Les résultats montrent que la compétition est un frein significatif, au même titre que l'EPS. Ces résultats sont concordants avec les chiffres du MVJS (2013) qui montrent que seules 20 % des femmes pratiquant une activité sportive le font dans le cadre d'un club. Cela amène donc une perspective de réflexion autour du positionnement qu'il faut adopter pour convaincre les filles. A ce niveau, le positionnement actuel de l'UFOLEP, très visible au travers de son slogan « Tous les sports autrement », se différencie de l'offre fédérale traditionnelle. Compte-tenu des résultats de la présente étude, il semble que ce soit le positionnement le plus à même d'être efficace auprès des populations ciblées.

Comment bien prendre en compte toutes les spécificités locales ? La sociologie du paraître, spécificité des filles du sud. Au-delà des tendances macroscopiques qui ont été mises à jour par cette étude, des spécificités sont également apparues au niveau micro. Ainsi, on relève une prégnance beaucoup plus importante du paraître chez les filles de l'échantillon marseillais. Ce résultat s'expliquant notamment par la proximité du littoral méditerranéen et de l'injonction de se conformer à certains stéréotypes sexués sur la plage l'été. Au-delà de cet exemple, on constate donc que des spécificités locales peuvent exister au niveau des motivations et/ou des freins à la pratique. Il convient donc de prévoir des outils permettant de déterminer ces spécificités afin d'en tenir compte dans

les actions proposées. Il serait illusoire de penser que des actions fonctionnant à certains endroits puissent être reproduites *in extenso* sur tout le territoire. La recherche et l'analyse de ces spécificités locales constituent donc une perspective de recherche intéressante.

Bibliographie

- Abu-Lughod, L. (2002). Do Muslim women really need saving? Anthropological reflections on cultural relativism and its others. *American Anthropologist*, 104(3), 783-790.
- Ahmad, A. (2011). British football: Where are the Muslim female footballers? Exploring the connections between gender, ethnicity and Islam. *Soccer and Society*, 12(3), 443-456.
- Amara, M., & Henry, I. P. (2010). Sport, Muslim Identities and Cultures in the UK, an Emerging Policy Issue: Case Studies of Leicester and Birmingham. *European Sport Management Quarterly*, 10(4), 419-443.
- Baxter, J. (2003). *Positioning Gender in Discourse: A Feminist Methodology*. Houndmills, Basingstoke, Hampshire: Palgrave Macmillan.
- Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Editions du Seuil.
- Bouzar, D. (2014). *Laïcité, égalité: Guide à l'usage des professionnels*, Grenoble: Communauté d'Agglomération. Grenoble - Alpes Métropole.
- Croquette, E. (2005). *Les filles issues de l'immigration nord-africaine dans le sport intensif en France: modes de socialisation, trajectoires sociales et construction de soi. Sous les directions de Jean-Paul Clément et Christine Mennesson*. Université Toulouse III Paul Sabatier, STAPS.
- Davisse, A. (2009). Faut-il apprendre aux filles à s'opposer? *Contrepied*, (23), 46-47.
- Davisse, A. (2010). Filles et garçons en EPS: différents et ensemble? *Revue française de pédagogie.*, 171(2), 87-91.
- Deci, E. L., & Ryan, R. M. (1985). *Intrinsic motivation and self-determination in human behavior*. New York: Plenum.
- De Knop, P., Theeboom, M., & Wittock, H. (1996). Implications of Islam on Muslim girls' sport participation in Western Europe. Literature review and policy recommendations for sport promotion. *Sport, Education and Society*, 1(2), 147-164.
- Deville, J. (2007a). Espace, école, genre et contestation chez des lycéens d'un quartier populaire. *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, (108-109), 299-315.
- Deville, J. (2007b). Jeunes filles « invisibles » dans les quartiers populaires. *Espaces et sociétés*, 128-129(1), 39.
- Deydier, B. (2004). *Rapport Femmes et Sports* (p. 27). Ministère de la jeunesse, des sports et de la vie associative. Consulté à l'adresse <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/rapports-publics/044000168/index.shtml>
- Faure, S. (2008). Jeunes des quartiers populaires. Éléments d'analyse des dimensions sexuées, corporelles et spatiales de la socialisation. *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, 205-222.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
- Gasparini, W. & Vieille-Marchiset, G. (2012, septembre 1). La pratique sportive dans les quartiers prioritaires: analyse, enjeux et controverses. Consulté à l'adresse <http://i.ville.gouv.fr/reference/8198>
- Gasparini, W. (2005). Les contradictions de l'intégration par le sport. In *Intégration par le sport: représentations et réalités sous la direction de Marc Falcoz et Michel Koebel* L'Harmattan, p. 245-260.
- Gasparini, W. (2012). Penser l'intégration et l'éducation par le sport en France: réflexions sur les catégories d'analyse sociale et politique. *Thinking integration and*

- education through sport in France: reflections on the categories of thinking about educational and social functions of sports*, (4), 39.
- Gasparini, W., & Vieille Marchiset, G. (2008). *Le sport dans les quartiers: pratiques sociales et politiques publiques* (Vol. 1-1). Paris: Presses universitaires de France.
- Gauthier, B. (2009). *Recherche sociale: De la problématique à la collecte des données*. PUQ.
- Gotteland, D., Haon, C., & Gauthier, C. (2007). L'orientation marché: synthèse et nouvelles directions théoriques. *Recherche et Applications en Marketing*, 22, 45-59.
- Guénif Souilamas, N. (2003). *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Grasset/ Le Monde.
- Guénif Souilamas, N., & Macé, E. (2004). *Les féministes et le garçon arabe*. Editions de l'Aube.
- Guérandel, C. (2008). *Les modes de socialisation des jeunes filles et des jeunes garçons des quartiers populaires urbains dans les structures sportives: le cas d'un quartier toulousain*. Thèse de doctorat, sciences et techniques des activités physiques et sportives. Université Paul-Sabatier-Toulouse 3.
- Guérandel, C. (2010). Politiques sportives locales et jeunes des quartiers: un désintéret marqué pour le public féminin. In Gasparini W. et Talleu C. (Dir.), *Sports and discriminations in Europe*, Europe Council., p. 43-50.
- Guérandel, C. (2011a). Sports, genre et jeunesse populaire: le rôle central des professionnels. *Agora débats/jeunesses*, 59(3), 93-106.
- Guérandel, C., & Beyria, F. (2010). La mixité dans les cours d'EPS d'un collège en ZEP: entre distance et rapprochement des sexes. *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, (170), 17-30.
- Guérandel, C., & Beyria, F. (2012). Le sport, lieu de questionnement des rapports sociaux de sexe? *SociologieS*. Consulté à l'adresse <http://sociologies.revues.org/3974>
- Hamzeh, M., & Oliver, K. (2012). Because I am Muslim, I cannot wear a swimsuit': Muslim girls negotiate participation opportunities for physical activity. *Research Quarterly for Exercise and Sport*, 83(2), 330-339.
- Harding, S. G. (1987). *Feminism and Methodology: Social Science Issues*, Bloomington: Indiana University Press.
- Jawad, H., Al-Sinani, Y., & Benn, T. (2011). Islam, women and sport. Benn T, Pfister G and Jawad H. (Dir.), In *Muslim Women and Sport*, New York: Routledge, p. 25-40.
- Jiwani, N., & Rail, G. (2010). Islam, hijab and young Shia Muslim Canadian women's discursive constructions of physical activity. *Sociology of Sport Journal*, 41(3-4), 357-373.
- Kay, T. (2006). Daughters of Islam: Family influence on Muslim young women's participation in sport. *International Review for the Sociology of Sport*, 41(3-4), 357-373.
- Kebabza, H. (2007). « Invisibles ou parias » Filles et garçons des quartiers de relégation. *Empan*, 3(67), 30-33.
- Knez, K. (2010). Being Muslim and being female. Negotiating physical activity and a gendered body, In Wright J and Macdonald D (Dir.), *Young People Physical Activity and the Everyday*, UK: Routledge, p. 104-117.
- Knez, K., Macdonald, D., & Abbott, R. (2012). Challenging stereotypes: Muslim girls talk about physical activity, physical education and sport. *Asia-Pacific Journal of Health, Sport and Physical Education*, 3(2), 109-122.
- Kvale, S., & Brinkmann, S. (2009). *InterViews: learning the craft of qualitative research interviewing (2d ed.)*. USA: Sage Publications.
- Lachheb, M. (2012). La religion en pratique. Le port du voile dans l'espace sportif en Tunisie. *Social Compass*, 59(1), 120-135.

- Lavoie, L., Marquis, D., & Laurin, P. (1996). *La recherche-action - Théorie et pratique. Manuel d'autoformation*, Presses de l'Université du Québec.
- Louveau, C. (2004). Pratiquer une activité physique ou sportive : persistance des inégalités parmi les femmes. *Recherches féministes*, 17(1), 39.
- Mathieu, N. C. (1991). *L'anatomie politique: catégorisations et idéologies du sexe*. Côté-femmes.
- McKernan, J. (1988). The Countenance of Curriculum Action Research: Traditional, Collaborative, and Emancipatory-Critical Conceptions. *Journal of Curriculum and Supervision*, 3(3), 173-200.
- Moulin, C. (2005). *Féminités adolescentes: Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées* (Édition : PU Rennes.). PU Rennes.
- Moulin, C., Le Bars, C., Lacombe, P., & Megdiche, C. (2005). Sport et intégration au féminin: L'abandon sportif chez les filles adolescentes. In *Marc Falcoz et Michel Koebel (Dir.), Intégration par le sport: représentations et réalités*, L'Harmattan.
- Offredi, C. (1981). La recherche-action ou aspects d'un débat plus large sur l'intellectuel et son rapport à l'action. *Revue internationale d'action communautaire. La recherche action: enjeux et pratiques.*, 5(45), 82-88.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Armand Colin, Paris.
- Palmer, C. (2011). Muslim women and sport. *Sport in Society*, 14(5), 726-728.
- Parmentier, C. (2010). *Sportive et musulmane: des socialisations à l'épreuve du sport. Normes sexuées et conditions d'accès de filles d'immigrés maghrébins à la pratique du football et de la gymnastique (sous la direction de C. Louveau)*, Université Paris Sud-11, Orsay.
- Pfister, G. (2011). Muslim women and sport in diasporas: Theories, discourses and practices – Analysing the case of Denmark. In Benn T, Pfister G and Jawad H. (Dir.) *Muslim Women and Sport*, New York: Routledge, p. 41-77.
- Schwartz, O. (1990). *Le monde privé des ouvriers: hommes et femmes du Nord*. Presses universitaires de France.
- SEMC. (2014). *Les chiffres clés de la féminisation du sport en France*.
- Sfeir, L. (1985). The Status of Muslim Women in Sport: Conflict between Cultural Tradition and Modernization. *International Review for the Sociology of Sport*, 20(4), 283-306.
- Spivak, G. C. (2009). *Les subalternes peuvent-elles parler ?*. (J. Vidal, Trad.) (Vol. 1-1). Paris: Éd. Amsterdam.
- Talleu, C. (2011). Manuel de bonnes pratiques n°2. Egalité homme-femme dans le sport. L'accès des filles et des femmes aux pratiques sportives, Conseil de l'Europe.
- Tatu, A. (2007). Les rapports sociaux de sexes dans les temps libres : une discrimination à l'égard des femmes. In *Vieille-Marchiset G. (Dir), Sports et loisirs dans les quartiers populaires en Franche-Comté. Éléments de structuration et/ou de relégation*, p. 81, 120.
- Tatu, A. (2009). L'accès des femmes de milieu populaire aux loisirs, une dialectique de soumission/émancipation. In *Vieille-Marchiset G. (Dir.), Des loisirs et des banlieues enquête sur l'occupation du temps libre dans les quartiers populaires*, p.81-116, Paris: L'Harmattan, Logiques sociales.
- Tatu, A., & Vielle Marchiset, G. (2008). Espace de loisirs et rapports sociaux de sexe. L'exemple des zones urbaines sensibles. In Ferréol Gilles, Vieille-Marchiset Gilles (Dir.) *Loisirs, sports et sociétés. Regards croisés*, Presses universitaires de Franche-Comté., p. 135-150.
- Tatu-Colasseau, A. (2009). *L'ambivalence du rôle du sport pour les jeunes femmes de*

- quartiers populaires : une dialectique de soumission/émancipation*. Présenté à Journée nationale « Sports au féminin dans les banlieues », Aubervilliers.
- Tlili, H. (2008). *Pratiques motrices, femmes et cultures : L'exemple des étudiantes de culture arabo-musulmane en faculté d'éducation physique et sportive, en France et en Tunisie* (Thèse de doctorat), Université Paris Descartes, Paris.
- Vallerie, B. (2012). *Interventions sociales et empowerment. Développement du pouvoir d'agir*, L'harmattan, Paris.
- Vieille-Marchiset G. (2010). Action publique et sport dans les banlieues françaises Impuissance des pouvoirs publics et initiatives des habitants. *Les Annales de la recherche urbaine*, (106), 132-142.
- Vieille-Marchiset, G., & Tatu-Colasseau, A. (2012). Dons et transmission au féminin dans les expériences de loisir. Le cas des quartiers populaires en France. *Revue du MAUSS*, 39(1), 377.
- Vieille-Marchiset, G. (2009). *Des loisirs et des banlieues: Enquête sur l'occupation du temps libre dans les quartiers populaires*, Editions L'Harmattan.
- Walseth, K. (2006). Young Muslim Women and Sport: the Impact of Identity Work. *Leisure Studies*, 25(1), 75-94.
- Walseth, K., & Fasting, K. (2003). Islam's View on Physical Activity and Sport Egyptian Women Interpreting Islam. *International Review for the Sociology of Sport*, 38(1), 45-60.
- Walseth, K., & Strandbu, A. (2014). Young Norwegian-Pakistani women and sport: How does culture and religiosity matter? *European Physical Education Review*, 20(4), 489-507.
- Weedon, C. (1987). *Feminist Practice and Poststructuralist Theory*. Oxford, UK: B. Blackwell.
- With-Nielsen, N., & Pfister, G. (2011). Gender constructions and negotiations in physical education: case studies. *Sport, Education and Society*, 16(5), 645-664.

Tables des tableaux et illustrations

<i>Tableau 1 : Répartition de l'échantillon entre acteurs et filles dans les différents territoires.</i>	18
<i>Tableau 2 : Types d'entretiens réalisés sur l'ensemble des quartiers ZUS</i>	19
<i>Tableau 3 : Les représentations du sport venant des filles</i>	23
<i>Tableau 4 : Les représentations du sport des filles venant des acteurs</i>	30
<i>Tableau 5 : Les représentations du sport des filles venant des différents acteurs</i>	31
<i>Tableau 6 : Les freins à l'APS venant des files</i>	40
<i>Tableau 7 : Les freins donnés par les acteurs à la pratique de l'APS des filles des quartiers ZUS</i>	72
<i>Tableau 8 : Les freins à la pratique de l'APS des filles dans les ZUS, donnés par les différents types d'acteurs</i>	72
<i>Tableau 9 : Actions proposées par les filles pour leur permettre de pratiquer une APS</i>	115
<i>Tableau 10 : Actions proposées par les acteurs pour permettre aux filles de pratiquer une APS</i>	116
<i>Tableau 11 : Actions proposées par les différents types d'acteurs pour permettre aux filles de pratiquer une APS</i>	117
<i>Tableau 12 : Synthèse des propositions d'action à mettre en place (court terme et moyen long terme) et divergences entre les populations.</i>	130
<i>Figure 1 : Les 3 phases de la Recherche – Action</i>	13
<i>Figure 2 : Démarche inductive : Allers/retours entre les observations, les données, les hypothèses, la conceptualisation de la problématique et la résolution du problème posé</i>	14